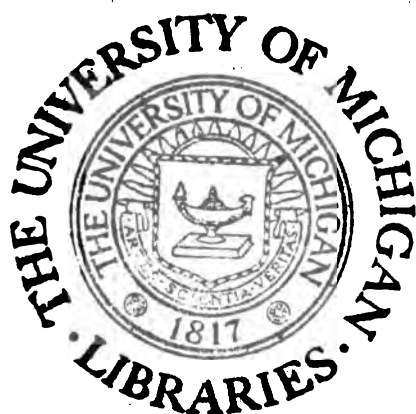


BIBLIOTHÈQUE
DES ÉCOLES ET DES FAMILLES

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE



Prix

décerné

à

J. v. Leersum

par

son préc. dévoué

Raadefelde[illegible]

Baarn
le 22 Juillet 1852.

LES

ROYAUMES DE L'INDE



LE GRAND DURBAR D'AGRA.

BIBLIOTHÈQUE

DES ÉCOLES ET DES FAMILLES

LES

ROYAUMES DE L'INDE

PAR

LOUIS ROUSSELET

PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1879

PARIS. — IMPRIMERIE ÉMILE MARTINET, RUE MIGNON, 2.

Les lettres qui composent ce volume ont été écrites durant mon voyage de six ans à travers l'Inde. Destinées à tenir mes parents et mes amis au courant de mes aventures, elles reproduisent mes premières impressions et forment le résumé succinct, le dépouillement sur place du volumineux journal qui a servi à la publication de l'*Inde des Rajahs*. Le lecteur y trouvera un tableau simple et complet de cette grande contrée, berceau de notre civilisation.

LOUIS ROUSSELET.

Paris, 25 juin 1879.

LES

ROYAUMES DE L'INDE

I

De Paris à Bombay. — La mer Rouge. — Aden. — L'arrivée. — La mousson.

Bombay.

Il me faut faire un véritable effort pour ranger avec quelque ordre dans mon esprit tout ce que j'ai vu depuis un mois que j'ai quitté Paris. La traversée de la Méditerranée avec ses flots bleus et le spectacle toujours varié des îles et des côtes que longe le steamer, une rapide visite à Malte, la légendaire forteresse des croisés, puis le débarquement sur la terre des Pharaons, Alexandrie et ses jardins, le Caire et son dédale de bazars, de mosquées, de ruines, une escalade de la grande pyramide par un beau clair de lune, enfin Suez avec tous les souvenirs bibliques de ses environs et le renom que lui donne le canal entrepris par M. de Lesseps, tout cela forme un magnifique prologue à mon voyage, mais dont la description me demanderait une série de feuillets capables de transformer en un volume cette lettre qui menace d'être assez longue.

A Suez, je me suis embarqué sur le *Malta*, un des plus beaux steamers de la compagnie Péninsulaire. Les passagers étaient fort peu nombreux, car il paraît que j'ai choisi la saison la plus défavorable pour aller dans l'Inde. Au mois de juin des

chaleurs torrides règnent sur la mer Rouge et l'océan Indien est balayé par d'incessants cyclones.

Nous fîmes bientôt l'expérience de ce sinistre programme. A peine sortis du port, la chaleur devint telle, que sans la glace que l'on distribuait libéralement à bord, je crois que les passagers les moins robustes eussent bien vite succombé. Les poumons refusaient leur fonction au contact d'une atmosphère embrasée, la bouche se desséchait, et le sang se portant à la tête, nous étions perpétuellement menacés d'apoplexie foudroyante. Quelques rocs calcinés, des côtes de sable blanc, au-dessus desquelles se montrent dans le lointain de hautes montagnes bleues, sont les seules distractions de ce voyage et ne font nullement rêver une excursion sur les rives de cette fournaise; la mer, d'une nuance indigo intense, était agitée d'une légère houle, et des bancs énormes de poissons volants étincelaient à la crête des vagues.

Passé le Bab-el-Mandeb, nous contournons la côte sud de l'Arabie Pétrée et entrons dans le port d'Aden pour y faire du charbon. Il est difficile d'imaginer un lieu plus morne et plus désolé que cet amas de rochers sur lequel l'Angleterre a, avec une si grande prévoyance, planté depuis plusieurs années son drapeau et dont elle a fait la clef de la grande route de l'extrême Orient. Cependant l'aspect de la presqu'île d'Aden est très imposant de la rade; des rocs volcaniques de couleurs sombres s'entassent en une haute pyramide couronnée de pics fantastiques et découpée de la manière la plus étrange.

A la sortie du golfe d'Aden, dont l'entrée est commandée par le groupe des îles Socotras, nous trouvons, ainsi qu'on nous l'avait annoncé, la mousson des vents alizés du sud-ouest au plus fort de sa violence; la mer était en furie. Pendant six jours, nous fûmes retenus prisonniers dans les grands salons du paquebot; les vagues déferlaient sur le pont et se joignaient à une pluie torrentielle pour nous en défendre l'accès; heureusement, nous nous consolions en pensant que

ce vent nous était favorable et nous poussait plus rapidement vers le terme de notre voyage. La petite société du bord était charmante, et nos journées se passèrent assez agréablement; le piano, les jeux et même quelques tentatives de bal nous faisaient oublier la tempête.

Le matin du 8 juillet, on signala les côtes de l'Inde et, malgré le mauvais temps, tous les passagers accoururent sur le pont pour apercevoir cette terre tant désirée; à notre grand désappointement, le ciel s'obscurcissant de plus en plus, le capitaine fit reprendre le large et le navire s'éloigna de la côte. Alors la tempête éclata pendant plusieurs heures : nous fûmes épouvantablement secoués; les cloisons des cabines gémissaient d'une façon sinistre et l'hélice, continuellement hors de l'eau, faisait vibrer toute la masse du navire. La proximité des récifs rendait notre position fort dangereuse, et le capitaine témoignait toute son anxiété.

Vers deux heures, le vent baissa et le temps s'éclaircit un peu; un des bricks du service de pilotage de Bombay, qui sont toujours en surveillance dans ces parages, nous avait aperçus le matin et s'était mis à notre recherche : il nous rejoignit et, la violence des vagues empêchant le pilote de monter à notre bord, il nous guida vers l'entrée des atterrissages, dont nous étions très près. Le spectacle que présentait ce petit navire au milieu de cette mer encore irritée et à côté de la masse imposante de notre paquebot, était des plus frappants; il bondissait au sommet des vagues ou disparaissait à demi entre leurs sillons écumeux, nous conduisant à travers le dédale de récifs et de bancs qui rendent les abords de Bombay si dangereux. De tous côtés les flots, se brisant avec fureur sur des rochers à fleur d'eau, nous montraient les dangers que notre guide expérimenté nous faisait éviter. Quelques tours d'hélice encore et la mer devient plus calme; nous passons devant une jolie baie bordée de cocotiers entre lesquels paraissent les façades de superbes habitations, et doublant un

long promontoire plat, couvert d'entrepôts, nous entrons dans la rade de Bombay.

Cette rade, une des plus belles du monde, se présenta à moi pour la première fois sous un aspect fort triste : le ciel gris, la pluie torrentielle, les navires et la rive cachés par le brouillard formaient un ensemble fort peu attrayant. Quelque enthousiasme que j'eusse pu avoir en touchant le but tant souhaité, je crois qu'il m'eût été difficile de rien admirer.

Je quittai le steamer pour me placer dans une embarcation conduite par une demi-douzaine d'Indiens, presque entièrement nus, qui me débarquèrent au bout de quelques minutes sur une belle jetée en pierre. Je mis pied sur la terre de l'Inde sans même attirer l'attention du douanier de garde, qui, se souciant fort peu de se mouiller, me laissa passer devant sa guérite et se garda bien de m'adresser la moindre demande. Je n'apercevais autour de moi ni voiture, ni abri, et je ne distinguais que confusément les premières maisons de Bombay dans le lointain. Un couli vint s'offrir pour porter ma malle et me conduire à un hôtel; je le suivis sans faire la moindre observation, pataugeant tristement au milieu des mares de boue. Passant une porte fortifiée que l'on démolissait, nous entrâmes dans un dédale de rues étroites, sombres et fort sales, dans l'une desquelles se trouvait le *Royal Hotel*, qui m'avait été recommandé sur le paquebot comme le meilleur de la ville.

Cet hôtel, tenu par des parsis, adorateurs du feu, ne me parut au premier abord qu'une méchante auberge; des corridors obscurs s'entrecroisaient en tous sens et les chambres, séparées les unes des autres par des cloisons de toile blanchie à la chaux, ne contenaient pour tout ameublement qu'un lit surmonté d'une cage de mousseline, une table et une chaise. Je retrouvai à table d'hôte la plupart de mes compagnons de voyage. La nourriture m'y parut fort différente de celle que nous recevions à bord, et dès le commencement du repas je

me cautérisai la bouche avec un curry au piment qui me causa une surprise très désagréable.

On a souvent répété que la première impression est en toutes choses la meilleure; certes, si le proverbe devait être vrai, dans ce cas je n'aurais rien de mieux à faire qu'à m'en retourner au plus tôt vers l'Europe, car j'ai rarement éprouvé dans ma vie un plus poignant sentiment de tristesse et de désappointement que le jour de mon arrivée dans l'Inde.

Malgré le prix exorbitant des hôtels, le service est entièrement à la charge des voyageurs et n'est jamais fourni par l'hôtelier; si l'on veut manger, même à table d'hôte, il faut avoir avec soi son propre domestique. La coutume est poussée à ce point que l'on doit toujours emmener ses serviteurs lorsque l'on va dîner à la table d'un ami, et en cas d'oubli de cette convenance on risque beaucoup de ne rien avoir à manger, vu que chaque domestique ne sert que son maître. Il m'a donc fallu, à peine débarqué, engager les services d'un domestique indigène.

Le lendemain matin, je me réveillai en entendant parler près de moi et j'aperçus mon nouveau serviteur, Latchman, ouvrant mes malles et arrangeant mes effets comme s'il me servait depuis longtemps; il causait avec un gros homme à l'air réjoui, tout vêtu de blanc et le crâne couvert d'un comique turban en toile cirée, dans lequel je reconnus mon hôte parsi, qui venait me souhaiter le bonjour et prendre mes ordres. Je lui demandai assez mélancoliquement des nouvelles du temps; il me répondit avec beaucoup de flegme que la pluie, n'ayant commencé que depuis quelques jours, durerait sans doute encore pendant trois mois. Voyant que je paraissais considérer sa réponse comme une mauvaise plaisanterie, il me fournit quelques plus amples explications.

La nature n'a pas distribué sous les tropiques les saisons de la manière qui nous est familière, mais a divisé l'année

en saison sèche et en saison pluvieuse. Pendant huit mois, me dit mon hôte, le ciel est ici pur et sans nuages, le soleil luit sans obstacle; mais en revanche il pleut, sauf de petites interruptions, du 15 juin au 15 octobre. Pendant tout ce temps, les pluies sont tellement torrentielles, que le pays se couvre d'eau, les routes disparaissent et deviennent impraticables, et il est impossible de voyager même à de petites distances. Je n'ignorais pas, à mon départ, que j'allais me trouver dans l'Inde au cœur de cette saison, mais je m'étais figuré tout cela fort exagéré.

Un séjour prolongé à Bombay me sourit fort peu, mais il faut bien m'y résoudre. Malgré le mauvais temps, je suis sorti pour faire mes visites et j'ai pris pour cela un palanquin. Ce véhicule consiste, à Bombay, en une longue boîte en bois suspendue entre deux brancards; l'intérieur est garni de coussins sur lesquels on s'étend de tout son long; de chaque côté se trouve une ouverture à coulisses et à l'extrémité une tablette à tiroir garnie d'une lampe. Les porteurs, au nombre de quatre ou de six, placent les brancards sur leur épaule et enlèvent aisément toute la machine, qu'ils emportent au petit trot; ils marchent vite et maintiennent cette allure pendant plusieurs heures. L'aspect des rues était pitoyable; l'eau montait à mi-jambe de mes porteurs, et à chaque maison où je m'arrêtais, j'étais obligé de faire un saut périlleux de mon palanquin à la porte, exhaussée de plusieurs pieds au-dessus du sol. J'appris bientôt que ce que j'avais pris pour la ville de Bombay n'était autre que la cité commerçante, l'ancienne forteresse portugaise, dont les remparts sont démolis en ce moment même afin d'agrandir ce quartier, qui ne contient que les entrepôts et les établissements commerciaux; les quartiers européens et la ville indienne se trouvent à une certaine distance dans l'île. Sur le conseil d'un ami, je quittai mon triste hôtel et je fus m'installer dans le quartier de Mazagon, où je trouvai une pittoresque cabane,

ITINÉRAIRE GÉNÉRAL DES VOYAGES DE M. ROUSSELET DANS L'INDE



fort confortable du reste, que je louai pour un prix modéré, et où je suis maintenant installé, ou plutôt emprisonné, car la pluie tombe toujours et le pays semble transformé en lac.

II

Bombay. — Les bazars. — L'hôpital des animaux. — Un bûcher. Les serpents. — Les vampires.

Bombay.

Quelques interruptions dans la mousson m'ont permis de commencer mes excursions à travers la ville.

Bombay offre un magnifique champ d'études; c'est à lui seul tout un monde. Ses vastes quartiers, éloignés quelquefois les uns des autres de plusieurs kilomètres et dispersés sur divers points de l'île, sont de véritables villes ayant chacune son aspect particulier et sa population propre : ville européenne, ville hindoue, ville arabe, ville chinoise, etc. A ce point de vue, il n'existe guère de cité plus intéressante pour l'observateur et le savant.

Naturellement, mes premières promenades ont été pour les quartiers indigènes. A peine entré dans ces immenses bazars qui s'étendent sur plusieurs kilomètres de longueur, on se trouve abasourdi par le bruit qui y règne et à demi suffoqué par les insupportables odeurs qui imprègnent l'atmosphère. Un parfum fade de musc frappe surtout l'odorat, et se joignant aux exhalaisons qui s'échappent des nombreux restaurants indigènes, rend les premiers moments fort pénibles au visiteur. Cette odeur est une des particularités de Bombay, elle est due à la présence de milliers de rats musqués qui remplissent les maisons; l'essence émise par ces petits animaux est tellement subtile et pénétrante, que lorsque le vent

souffle de la ville Noire, les quartiers les plus éloignés sont incommodés de cette odeur, et les marins au large peuvent reconnaître à ce signe leur proximité de Bombay.

Un monde de peuples et de races aux types et aux costumes parfaitement distincts se presse dans les rues de cette capitale qui fournit les produits de l'Europe aux deux tiers de l'Inde et aux pays avoisinants; c'est le port de débarquement de tous les peuples venant de la Perse, de l'Arabie, de l'Afghanistan et de la côte africaine, de même que c'est le point de départ de tous les pèlerins de l'Hindoustan pour la Mecque, Karbala ou Nadjîf.

A côté des races indigènes, déjà si variées, on voit passer le Persan au haut bonnet d'astrakan, l'Arabe dans son costume biblique, le nègre Somali aux traits fins et intelligents, le Chinois, le Birman, le Malais; cette diversité donne à la foule un cachet que nulle autre ville au monde ne peut présenter. De gros Banians du Katch ou du Goujerat avec leurs pyramides de mousseline sur la tête vocifèrent avec des Caboulis ou des Sindiens; le fakir hindou, nu et hideusement peint, coudoie le prêtre portugais dans sa robe noire. La tour de Babel ne pouvait avoir réuni à sa base une plus complète collection de la race humaine. Des palanquins s'entrechoquent avec fracas; des voitures surmontées de dômes d'étoffe rouge, sous lesquels se cachent de brunes beautés, passent au galop, traînées par de beaux bœufs de Surate; des cavaliers maharates caracolent à côté d'élégantes calèches de Paris ou de Londres. Toute cette foule parle, crie et s'injurie avec une volubilité et sur un ton vraiment assourdissants. Un Européen apparaît-il au milieu de ce désordre, aussitôt il est accaparé, assailli par vingt marchands qui lui offrent des livres, des souliers, des bibelots, de la vaisselle; ce n'est qu'à force de coups et de menaces qu'il parvient à se débarrasser de cet essaim de tourmenteurs.

La voie est bordée de petites échoppes dont le sol, élevé de

plusieurs pieds au-dessus de la rue, sert de comptoir et d'étalage; les industries les plus diverses y sont côte à côte, mais celles qui méritent une attention particulière sont les magasins d'ouvrages en bois de santal, de meubles en ébène et d'objets d'art en cuivre. Vous connaissez peut-être ces charmants coffrets indiens en santal, recouverts de sculptures délicates ou d'incrustations aux facettes brillantes; c'est dans de sombres et petites boutiques, le long du Grand Bazar, que de nombreux artistes demi-nus exécutent ces petits chefs-d'œuvre. L'atelier est des plus primitifs : accroupi par terre, chaque ouvrier tient avec ses pieds nus une planchette du bois odoriférant qu'il cisèle avec un petit burin. Quant aux meubles, ils sont couverts d'arabesques si délicates, de monstres si grotesques ou de feuillages si gracieux, que, malgré la raideur de leur forme, il est difficile de résister à la tentation d'en acquérir quelques-uns.

Les maisons qui bordent les bazars sont généralement à plusieurs étages et construites en bois et en briques; leurs façades, garnies de vérandas aux piliers minutieusement sculptés et peintes de couleurs vives, ont un cachet de propreté tout à fait inconnu dans les pays musulmans. Quelques-unes des rues qui sillonnent cette immense ville sont très larges; le Bhendi Bazar, entre autres, est une des plus belles. C'est là que sont situées les fameuses étables arabes d'où sortent tous les magnifiques chevaux de luxe employés dans l'ouest de l'Inde, véritable paradis du sportsman, car on y trouve les plus belles races chevalines du monde.

Une de mes premières visites a été pour le célèbre hôpital des animaux, entretenu par la secte charitable des Jaïnas. Cet hôpital est placé au centre du quartier le plus populeux de la ville Noire et l'entrée en est parfaitement libre pour tous les visiteurs.

On pénètre d'abord dans une grande cour, entourée de hangars, au milieu de laquelle se tiennent une centaine de

bœufs. Rien de plus curieux que cet assemblage de quadrupèdes invalides; les uns ont des bandeaux sur les yeux, les autres, boiteux ou perclus, sont douillettement étendus sur de la paille fraîche; ces animaux ainsi traités paraissent avoir quelque chose d'humain : on dirait une scène d'hôpital dessinée par Granville. Des domestiques les nettoient, les pansent ou apportent à manger aux aveugles et aux paralytiques. On voit aussi dans cette cour des chevaux, des ânes, des chiens et des chats. Quelques-uns de ces pauvres animaux paraissaient fort malades, aussi je me permis de dire à mon guide qu'il serait plus charitable à mon avis de mettre un terme à leurs souffrances. « Mais, me répondit-il, est-ce ainsi que vous traitez vos malades? » Un peu plus loin je traverse un enclos réservé aux bipèdes; de vieux corbeaux, qui ont commis tous les crimes, achèvent paisiblement leur existence dans ce paradis des bêtes, en compagnie de vautours pelés, de buses déplumées. A l'extrémité de la cour, un héron, fier de sa jambe de bois, trône au milieu de canards aveugles et de poules boiteuses. Tous les animaux domestiques, et tous ceux qui vivent près de l'homme, ont ici leurs représentants; les rats y sont en grand nombre et d'une familiarité extraordinaire; souris, moineaux, paons et chacals ont leur asile dans cet établissement.

Quelque ridicule que puisse nous paraître cette institution, elle n'en est pas moins un témoignage de la douceur et de l'humanité de ces races, dont la charité ne veut laisser souffrir aucun être créé par le Dieu suprême, et on peut pardonner ce qui nous semble une bizarrerie à des hommes qui peuvent se glorifier d'avoir couvert l'Inde de leurs *dharamsâlas* ou hôtels gratuits pour les pauvres voyageurs et d'avoir enrichi les hôpitaux de leurs donations princières. La secte des Jaïnas n'est pas, du reste, la seule qui ait contribué à ces œuvres de bienfaisance; c'est toute la caste marchande dont une certaine partie suit encore la religion de Vichnou.

Il y a quelques jours, j'ai été assister à une incinération. Les Hindous, qui forment ici le fond de la population, n'ensevelissent pas leurs morts; ils les brûlent, ainsi que faisaient autrefois les Romains.

L'enclos dans lequel les bûchers sont érigés est situé au bord de la mer, sur une haute terrasse en granit, dont la base n'est accessible qu'à marée basse; les feux forment plusieurs rangées en ligne; d'un côté sont placés les cadavres grimaçants qui attendent leur tour, de l'autre un honnête marchand de bois débite les combustibles. Il ne faut pas s'attendre à trouver là le moindre symptôme de recueillement : les uns coupent le bois ou arrangent le bûcher; d'autres, assis sur le sommet des murs, soufflent dans leurs instruments, ou hurlent, en riant, un lugubre refrain. Au milieu de ce vacarme et de cette fumée nauséabonde, quelques enfants s'amusent à jeter à la mer des crânes et des ossements résultant des incinérations précédentes. Le bûcher arrangé, les parents placent le corps au-dessus et le recouvrent de menu bois jusqu'à ce qu'il soit entièrement caché. Alors le fils aîné ou le plus proche parent du défunt s'approche en se frappant la poitrine et poussant des cris lamentables; il saisit une torche et met le feu aux quatre coins de la pile; la flamme monte rapidement et les assistants l'avivent en y jetant de l'huile. Bientôt le corps apparaît comme une masse incandescente; à ce moment, si le défunt est un brahmane, son fils s'approche armé d'une massue en fer et fend le crâne d'un seul coup pour permettre à l'âme de s'échapper. Ce dernier devoir rempli, il va rejoindre le cercle des amis, qui, accroupis sur le haut du mur, causent tranquillement de leurs affaires ou fument leur houkah. Quand tout est réduit en cendres, on arrose l'emplacement et l'on jette les quelques restes calcinés dans un coin ou à la mer. Si ce n'est la présence du cadavre, nu et hideux, qui couronne ce trophée mortuaire, la cérémonie ne présente en elle-même rien de

repoussant, pourvu toutefois qu'on se tienne hors de la portée de la fétide fumée.

Depuis que je suis arrivé ici, j'ai entendu raconter de si effrayantes aventures de serpents, que j'étais loin d'être rassuré. Pendant les premiers jours, je ne m'aventurais qu'en tremblant dans les sentiers herbeux qui contournent ma modeste demeure de Mazagon. Puis, n'ayant encore rencontré aucun reptile dangereux, j'ai pris moins de précautions. Mal m'en a pris, car, il y a trois jours, j'ai été imprudemment mettre le pied sur un fort beau serpent, qui, peu content de mon procédé, m'a fortement frappé à la jambe. Sans mes bottes j'étais perdu, et j'ai été si stupéfait de l'alerte, que j'ai laissé le vilain animal s'échapper paisiblement. Mais comme j'avais été frappé dans mon jardin, j'ai, séance tenante, fait couper les hautes herbes. Les faucheurs y ont trouvé une superbe cobra noire, qui fut reconnue, au crochet qui lui manquait, comme celle qui m'avait assailli. Elle était de belle taille et mesurait environ 1 mètre 80 centimètres ; je pus examiner à mon aise l'excroissance de peau qui garnit les côtés du cou de ces reptiles et leur donne la faculté, lorsqu'ils sont en colère, d'étendre cette membrane en forme de capuchon elliptique. Sur ce capuchon se dessinent d'une manière très nette les lunettes dont ce serpent tire un de ses noms.

Une autre espèce de serpent non moins redoutable abonde aussi, à ce qu'il paraît, auprès de ma maison. C'est le serpent *minute*, un des plus petits, sinon le plus petit des reptiles venimeux ; il atteint en effet rarement plus de 15 à 20 centimètres de longueur et 3 à 4 millimètres de diamètre ; ce n'est qu'un ver de terre noir tacheté de jaune. Cependant sa morsure est si venimeuse, qu'elle tue en environ quatre-vingt-seize secondes ; ce qui lui a valu le nom de *minute snake*.

Une personne qui craint les serpents ne pourrait trouver de pire endroit que Mazagon ; nulle précaution ne suffit pour

tenir ces reptiles hors des habitations, et l'on ne peut faire un pas au dehors sans risquer de mettre le pied sur l'un d'eux. La végétation attire, en outre, un grand nombre d'insectes, et, la nuit venue, il s'élève de tous côtés un concert bruyant de mille grillons, sauterelles et cigales, qui se combinent en un cri perçant et continu. Le sifflement des cobras en chasse, ressemblant au gloussement d'une poule, domine de temps à autre et donne un caractère sinistre à cette harmonie des nuits. Ajoutez à cela de fréquents conciliabules de chacals s'assemblant autour de ma maison et entonnant leur chant mélancolique, auquel tous les chiens parias du quartier se croient en devoir de répondre, et vous aurez une idée de la sublime tranquillité de la nuit dans ce quartier favorisé. Je le recommande cependant au zoologiste enthousiaste, car, outre les moustiques, qui y sont d'une taille remarquable, on a l'agrément d'avoir comme compagnons ou voisins : le monstrueux rat *bândykout*, capable d'étrangler un chat ; le rat musqué, rongeur inoffensif, mais que son odeur et ses cris perçants rendent peu agréable pour les gens nerveux ; l'énorme grenouille-bœuf, dont la voix justifie le nom qu'elle porte, et aussi la grande roussette ou vampire de l'Inde, appelé ici *flying fox* (renard volant). Ce dernier animal est un des plus curieux de ces pays ; c'est une énorme chauve-souris aux ailes noires d'une envergure de plus de trois pieds ; son corps est couvert d'une épaisse fourrure rougeâtre, et sa tête, au museau pointu et aux dents acérées, est tout à fait la miniature de celle du renard. Le soir, on voit les roussettes voler par milliers autour des arbres fruitiers, en poussant des cris aigus, et il n'est pas rare de les voir dévaster un verger en une seule nuit. Pendant le jour, elles restent suspendues par groupes aux branches les plus élevées, retenues par les pattes de derrière, la tête en bas, les ailes repliées, ce qui leur donne l'air d'énormes fruits noirs. Les Indiens ont sur ces animaux nocturnes les mêmes croyances que les tribus d'A-

mérique, ils racontent d'effrayantes histoires de personnes tuées par eux pendant leur sommeil; mais en réalité ces vampires ne sont dangereux que pour les fruits. Cependant plusieurs personnes m'ont assuré qu'il existe dans l'Inde une petite chauve-souris qui se repose pendant la nuit sur les hommes ou les animaux endormis et se repaît de leur sang; mais elle est de si petite taille, que la blessure qu'elle fait est à peine perceptible et sans aucun danger.

III

La fête des serpents. — La société hindoue. — Une danse de bayadères. Les Parsis. — Un mariage.

Bombay.

La mousson pluvieuse commence à se ralentir. Il ne pleut plus guère que deux jours sur trois. Ce mauvais temps ne m'empêche pas de tirer profit de mon séjour. J'étudie avec ardeur l'hindoustani et l'ourdhou avec l'aide d'un excellent *mounchî*, professeur indigène, qui m'accompagne dans mes promenades. J'essaie aussi de m'initier aux mœurs, car il m'est indispensable, si je veux pénétrer avec quelque chance de succès dans l'intérieur du pays, de me transformer pour ainsi dire en Hindou.

Pour cela je rends de nombreuses visites à quelques commerçants hindous et parsis avec lesquels j'ai réussi à me lier; je vais à la mosquée, à la pagode; je suis scrupuleusement toutes les cérémonies publiques, j'assiste à toutes les fêtes, ce qui n'est pas, je vous assure, une petite affaire.

Ces fêtes sont en si grand nombre qu'il faudrait vous faire un cours de mythologie hindoue pour les décrire; non seulement un certain nombre sont célébrées dans l'Inde entière,

mais chaque localité a des jours spéciaux consacrés à ses dieux lares, aux mânes des aïeux, ou aux différentes périodes des travaux agricoles. On calcule, à Bombay, que les Hindous n'ont pas moins de cent jours fériés; le gouvernement anglais est obligé d'en reconnaître plus de quarante pour la fermeture de ses administrations et la suspension générale des affaires. Si l'on se rappelle que Bombay a, en outre, une nombreuse population de Parsis, de musulmans, de juifs et de chrétiens, qui ont tous d'innombrables jours de fête, on comprendra qu'il se passe rarement un jour sans cérémonie.

Une des fêtes hindoues à laquelle j'ai assisté il y a quelque temps, et l'une des plus originales, est la fête des serpents. Ce jour est consacré à faire des offrandes aux serpents, à se les rendre favorables par des prières, à s'assurer leur protection contre les piqûres mortelles. Les abords des temples sont remplis d'une foule compacte en habits de fête, et partout s'élèvent de petites échoppes où se débitent des gâteaux, des jouets et des statuettes de dieux. De longues processions de femmes en costume de madone, poétiquement drapées dans leurs voiles de soie, traversent les rues en chantant et portant des offrandes de riz et de sucre qu'elles vont répandre devant les idoles de Krichna. C'est en effet l'anniversaire du jour où ce dieu tua le grand serpent python de Bindraband, qui désolait les rives de la rivière Jumna. Des étendards, d'énormes trompes de cuivre, des torches de fer remplies de résine enflammée apparaissent de tous côtés au-dessus de cette brillante multitude; les palanquins, décorés de tentures et renfermant de gras brahmanes à l'air patelin, se croisent en tous sens. Le flot incessant qui encombre les environs de l'étang de Paidonèh se presse, à travers les petites ruelles adjacentes, vers une place voisine où se déploie la plus importante cérémonie de la fête. Là sont rangés deux ou trois cents *sâpwallahs* ou charmeurs de ser-



LA FÊTE DES SERPENTS, A BOMBAY.

pents, ayant chacun devant lui une corbeille contenant une vingtaine de cobras; les pieux Hindous leur apportent des jattes de lait de buffle, dont ces reptiles sont très friands. Bientôt chaque jatte est entourée d'un cercle de cobras qui, la tête plongée dans le liquide, restent dans un état de parfaite immobilité; de temps en temps, le sâpwallah en retire une pour faire place à une autre, et il est curieux de voir la fureur de l'animal dépossédé, qui se dresse, gonfle son capuchon et frappe tout ce qui l'entoure. Le cercle des charmeurs est environné d'une foule de curieux; ces reptiles, ces hommes demi-nus ou couverts d'oripeaux de couleur qui manient les reptiles sans la moindre crainte, sont vraiment d'un effet très original. Ce singulier manège dure toute la journée, et deux ou trois mille cobras sont amplement repues de lait; le lendemain matin, les charmeurs quittent tous l'île et lâchent charitablement leur collection de serpents dans la jungle. Le soir, les maisons sont illuminées, des processions escortées de torches parcourent les rues et de tous côtés retentit une effroyable cacophonie de cymbales, de tam-tams et de hautbois. Cette fête a généralement lieu en juillet ou en août, époque où les cobras sont le plus dangereuses, et l'instinct craintif de ces peuples leur a fait choisir ce moment pour apaiser le courroux de ces terribles demi-dieux.

Les riches Hindous mènent ici une existence bien différente de celle de leurs ancêtres; sans rien changer à tout ce qui est prévu par leur code religieux, ils adoptent un luxe tout européen. Chaque soir, les promenades sont obstruées par leurs calèches, que traînent des chevaux pur sang et qu'escortent des laquais en grande livrée. Leurs maisons sont somptueuses et renferment toujours une telle quantité de meubles, d'objets d'art, de glaces et de lustres qu'on se croirait dans un magasin. La plupart du temps, ces merveilles sont entassées sans goût, mais il faut dire que leur propriétaire les considère simplement comme une collection de

curiosités précieuses, propre à inspirer aux visiteurs de la province une haute idée de sa position; quant à lui, il se contente souvent d'une coquette chambre indienne dans un coin de son palais.

Les rapports de ces races avec les Européens sont très limités; hors du commerce ou de la vie officielle, il est rare de rien voir de leur intérieur. Cependant, on ne peut leur reprocher entièrement cette réserve, quand on réfléchit qu'ils ont affaire à une nation aussi froide et aussi formaliste que la nation anglaise, et l'on ne peut vraiment demander à un individu qu'il ouvre sa maison ou donne des preuves d'amitié à qui lui refuse les mêmes marques de considération. Pour l'Anglais des colonies en général, l'Hindou n'est jamais qu'un *nigger*, un nègre, et si parfois il lui témoigne quelque respect ou lui ouvre ses salons, c'est pour ses millions et non pour ses qualités.

En ma qualité de Français et de voyageur indépendant, j'ai cru pouvoir mettre de côté ces préjugés, et ainsi que je vous l'ai dit, je me suis appliqué à lier des relations suivies avec quelques gentlemen indigènes. Cela m'a permis d'assister quelquefois à des fêtes ou à des réunions qui autrement m'eussent été fermées.

Les *nautchs* ou danses de bayadères sont un des divertissements favoris des riches et l'accompagnement obligé de toutes fêtes; dans ces grandes occasions, le chef de la maison invite quelquefois les Européens avec lesquels il est en rapport. Il y a quelque temps déjà, je reçus une carte m'annonçant en lettres d'or que mon ami Parbat Lallji, un riche Battiah, mariait son fils, et qu'il y aurait à neuf heures un grand nautch auquel j'étais prié d'assister. La rue était brillamment illuminée; une voûte de tentures, d'où pendaient de superbes girandoles, la couvrait jusqu'à la porte. Là avaient été amoncélées des montagnes de fleurs, formant une muraille derrière laquelle se cachait un bruyant orchestre portugais. A

mon approche, les musiciens entonnèrent une marche militaire et Parbat s'avança pour me recevoir; me prenant par la main, il me fit entrer dans un vaste salon où devait avoir lieu le nautch. De grands miroirs reflétaient la lumière de mille lustres, de riches tapis et des sophas tendus de cachemires couvraient le sol; les costumes brillants des invités, les nombreux domestiques agitant des éventails, donnaient à la salle l'aspect théâtral que les Orientaux aiment tant. Je pris place sur un moelleux divan et je fus immédiatement entouré de serviteurs m'offrant des sorbets et des fruits ou m'aspergeant d'eau de rose avec de grands flacons d'argent. A quelques pas de moi, dans une petite cour formant le fond de la salle, les bayadères au teint pâle, aux grands yeux noirs, couvertes de diamants et d'étoffes précieuses, étaient accroupies près de leurs musiciens, attendant le signal de la danse.

La plupart des invités étant arrivés, notre hôte nous présenta son fils, un bambin de huit ans, en l'honneur duquel se donnait la fête; ces formalités remplies, il s'assit près de moi et donna le signal. Alors les danseuses se levèrent, et, déployant leurs écharpes, secouant leurs jupes plissées, firent vibrer les bracelets de grelots attachés à leurs chevilles et qui servent à marquer le pas. Après un chœur préliminaire, accompagné de violes et de tam-tams, elles formèrent un demi-cercle et l'une d'elles s'avança jusqu'à nous. Les bras arrondis, le voile flottant, elle tournait doucement sur elle-même, avec un léger frémissement du corps qui faisait résonner ses grelots; la musique, douce et langoureuse, semblait la bercer; ses yeux étaient à demi fermés. Elles se succédèrent ainsi à tour de rôle; l'une simulant un charmeur de serpents ou un lutteur, l'autre, ardente et passionnée, tourbillonnant avec rapidité; une autre, parée d'une gracieuse toque brodée de perles, nous adressait des gestes provocants et suivait la musique avec un coquet mouvement



UNE DANSE DE BAYADÈRES A BOMBAY.

de corps tout particulier. Elles finirent par une ronde animée, accompagnée de chants et de battements de mains.

Dans tout cela, rien de cette immoralité que l'on s'attend communément à trouver dans les danses de bayadères ; le maintien des danseuses est toujours modeste, avec une pointe de coquetterie, et leur costume est plus strict que celui des femmes ordinaires. Il ne faut pas non plus chercher là une danse dans toute l'acception du terme; des poses, des attitudes, des chants, voilà ce qui constitue le nautch officiel des Hindous.

Les Parsis, descendants des anciens Perses et adorateurs du feu, forment une des plus intéressantes communautés de Bombay. Riches, actifs, pleins de dévouement à la domination anglaise, on leur doit en grande partie la prospérité actuelle du pays. Il n'y a pas un seul établissement de commerce européen dans lequel l'un d'eux n'ait une part et souvent la plus considérable. Laborieux et patients, ils ont toutes les qualités des juifs sans en avoir les défauts, car ils sont pour la plupart très généreux et apprécient une vie de luxe et de confort. Leur influence est énorme et s'accroît de l'union et de l'amitié qui règnent entre les membres de cette race modèle.

D'un caractère doux et conciliant, ils recherchent la fréquentation des Européens; toutes leurs manières sont copiées sur les nôtres. Ils ont de magnifiques équipages, des demeures somptueuses, donnent des dîners et des fêtes ; mais d'une part ils n'ont pas le goût raffiné de l'Européen, de l'autre ils manquent du talent naturel que l'Indien possède pour user du luxe et agencer les spectacles imposants. C'est un peuple de transition, qui n'est ni européen, ni hindou. J'ai eu récemment l'occasion, cependant, d'assister à une grande cérémonie de mariage, dans la maison d'un riche négociant, Cowasjee Jehanghir, et certes je crois qu'il serait difficile de voir un plus grand luxe ou de trouver des hôtes plus charmants.

La demeure de Cowasjee se trouve au milieu d'un grand jardin qui avait été illuminé *a giorno*; des lustres éclairaient les allées et les arbres étaient resplendissants de fruits et de fleurs de feu. A peine eus-je pénétré dans ce lieu enchanté, que je me vis au milieu d'une nombreuse société de gentlemen parsis qui, vêtus de leurs robes de cérémonie, longues, blanches et flottantes, se promenaient en causant: ce costume des anciens Perses donnait à la scène un caractère asiatique dont elle manquait un peu par elle-même. Je fus très bien accueilli; nous échangeâmes de nombreuses poignées de main, et, me joignant à leur troupe, je les suivis dans l'intérieur de la maison. Là, je trouvai Cowasjee, qui me fit entrer dans un riche salon où devait se célébrer la cérémonie; les prêtres, en grande tenue, se tenaient en cercle et récitaient déjà leurs monotones psalmodies; pendant ce temps, une bonne musique militaire, placée dans la véranda, nous jouait des valses et des quadrilles. Quand tous les invités furent rangés autour du vaste salon, on fit cesser les accords profanes, et le grand-prêtre entonna l'hymne du mariage, de cette voix nasillarde dont les clergés de toutes les religions ont le privilège; ensuite les prêtres se mirent en rang et vinrent à la rencontre de l'heureux couple, qui entra par une des grandes portes de la salle. Le jeune homme, vêtu de blanc, le cou paré de colliers de fleurs, marchait à côté de la fiancée, qui, drapée dans un superbe vêtement de brocart, nous cachait à demi ses traits sous un voile. Arrivés au milieu de la salle, les deux jeunes gens se prosternèrent, et, le grand-prêtre s'étant placé près d'eux, le groupe fut couvert d'un énorme châle de cachemire formant tente et le cachant complètement. Lorsque, vingt minutes après, le bruit infernal des prêtres eut cessé, le voile fut retiré, les deux jeunes gens étaient mariés; la jeune femme fut alors entourée d'un cercle nombreux de dames parsies, la félicitant, l'embrassant ou pleurant de joie, et le marié vint embrasser son père et serrer la main de ses amis.

Après cette curieuse cérémonie, on nous fit passer dans le jardin, où, sous l'épaisse voûte des manguiers et des tamariniers, un magnifique souper nous attendait : les vins les plus fins, les mets recherchés d'Europe et les plus belles fleurs des tropiques couvraient entièrement la table. Des musiques anglaises et indiennes alternaient leurs harmonies, tantôt nous berçant doucement sous quelque langoureux refrain goujerate, tantôt faisant éclater la ritournelle d'un brillant quadrille parisien. Vers onze heures, nous fûmes présentés aux dames parsies; la plupart portaient des costumes couverts d'or, de diamants et de perles, qui miroitaient sous l'éclat des lustres d'une manière féerique; je causai avec quelques-unes d'entre elles qui parlaient admirablement l'anglais. Ce mélange de mœurs hindoues et de dehors presque européens ne pouvait être présenté sous un plus agréable jour que celui de cette fête, et lorsque l'heure de se retirer arriva, je remerciai avec sincérité Cowasjee de son invitation.

IV

Première nuit dans la jungle. — Éléphanta. — Le temple de Karli. — Pounah.

Pounah.

Je vous écris de Pounah, l'ancienne capitale des Maharates, à une cinquantaine de lieues à l'est de Bombay. Me voilà donc en route, et j'espère pour tout de bon; ce n'est pas que j'en sois déjà à la partie sérieuse de mon voyage, car les pays que je parcours ont été souvent visités; mais je vais y trouver l'occasion d'un excellent apprentissage pour mes explorations de l'année prochaine.

Dès le commencement d'octobre, j'ai quitté Bombay et je me suis fait transporter de l'autre côté de la baie, au milieu

des petites îles qui garnissent ce point de la côte. Il est difficile d'imaginer un plus rapide et plus vif contraste. Une heure après mon départ de la grande métropole de l'ouest de l'Inde, j'étais débarqué sur une terre presque sauvage, dont les habitants, à moitié nus, savent à peine ce que c'est qu'un Européen. J'ai fait dresser ma petite tente au bord de la mer, à la lisière d'une véritable forêt vierge. Avec quel ineffable plaisir je contemplais le spectacle si nouveau pour moi de cette belle nature tropicale. Les formes étranges et imposantes des arbres, la riche couleur de leurs feuilles lustrées, les ombres épaisses se projetant à leur base, et toute l'exubérante végétation de ce sol vierge eussent vivement impressionné une personne habituée déjà aux scènes des tropiques; quant à moi, encore novice, je me sentais assailli d'une émotion réelle. Les acacias, les tamarins et les nîms groupaient leurs feuillages si divers en masses épaisses au-dessus desquelles s'élevaient les élégants panaches des palmiers taras, des cocotiers, des aréquiers au tronc délicat, et de cent espèces dont le nom et l'aspect m'étaient entièrement inconnus. Lorsque la nuit est venue, l'atmosphère a paru s'embraser de mille feux. D'innombrables insectes lumineux semblaient incendier la forêt, tandis que les vagues phosphorescentes venaient s'étaler en tapis de diamants étincelants sur la grève. Je me souviendrai longtemps de ces premières heures passées dans la solitude de la jungle.

Ces îles renferment de nombreuses hypogées, vastes et mystérieux monuments que les anciens Hindous ont creusés dans les entrailles des montagnes. Le plus connu de ces monuments est la caverne d'Éléphanta. Il doit sa célébrité surtout à sa proximité de Bombay; mais il est surpassé, au point de vue de l'antiquité et des proportions, par ceux que j'ai visités depuis au milieu des forêts presque impénétrables de la grande île de Salsette.

Toute cette partie de l'Inde, de Bombay jusqu'aux monts Vin-

dhyas, c'est-à-dire sur une longueur d'une centaine de lieues, fourmille, du reste, de ces hypogées. Partout où le flanc de la montagne l'a permis, on y a creusé des temples, des palais, des couvents, en certains endroits des villes entières. A Karli, par exemple, où je suis resté plusieurs jours à relever des inscriptions et à faire des photographies, les excavations sont assez considérables pour qu'on ait pu y loger autrefois plusieurs milliers de pèlerins. La grande caverne est un temple aussi vaste qu'une de nos églises et taillé en entier, colonnes, voûte, nef, autel, dans le roc vif. Ce prodigieux ouvrage remonte à une vingtaine de siècles.

L'exploration de ces nombreux monuments, tant dans les îles de la côte que parmi les forêts du Konkan, m'a occupé pendant deux mois. La fièvre a fini par me chasser de ces parages malsains, et j'ai dû me réfugier à Matheran, station sanitaire située au sommet d'une montagne voisine de la mer, où j'ai repris rapidement mes forces.

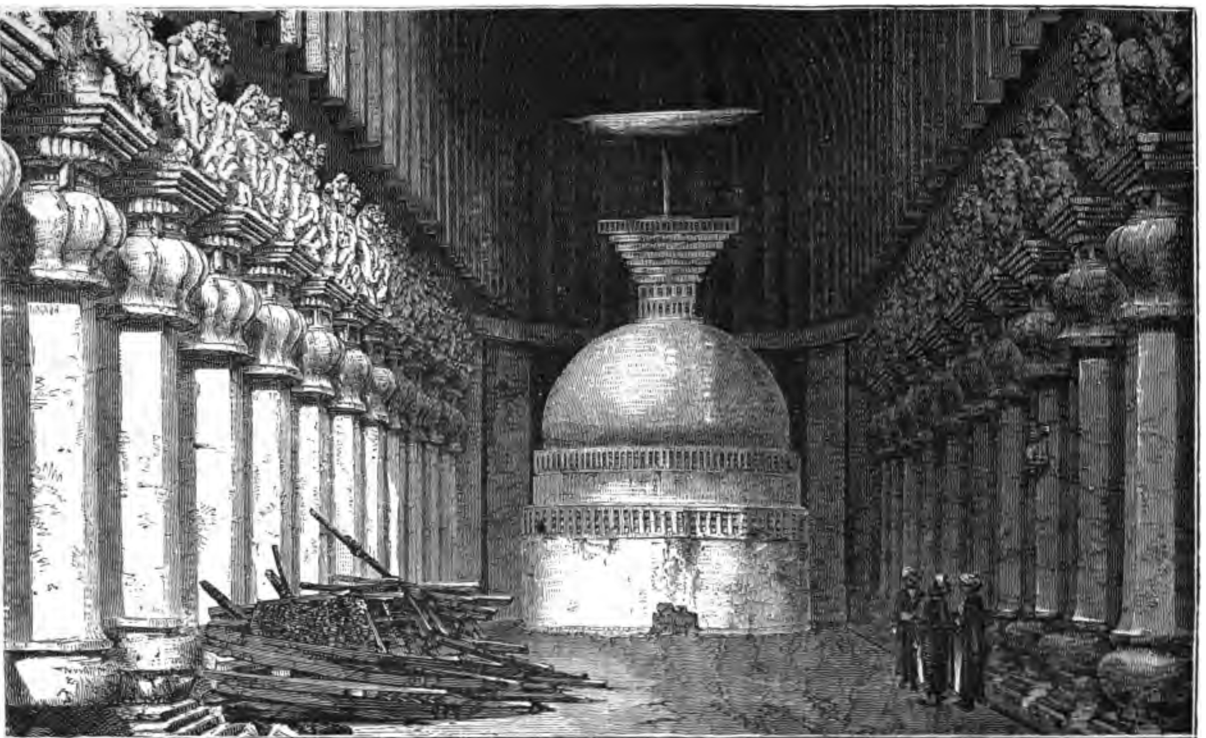
Le chemin de fer m'a ensuite amené ici, où je ne compte faire qu'un court séjour, car la ville, quoique grande et populeuse, est insignifiante.

V

Le royaume du Nizam. — Haïderabad. — Un échec. — Golconde.

Secanderabad.

Depuis mon départ de Pounah, j'ai sillonné du nord au sud presque tout le Dekkan. J'ai visité les cavernes fameuses d'Adjunta et d'Ellora; puis, mon excursion archéologique terminée, j'ai pris le chemin d'Haïderabad, la capitale du Nizam, prince musulman dont les États s'étendent sur une partie du grand plateau de l'Inde du sud. Ce royaume encore



INTÉRIEUR DE LA GRANDE CAVERNE DE KARLI.

important, a été un moment une terre française. Qui se souvient encore des campagnes de Dupleix et de Lally, qui donnèrent ce bel empire de l'Inde à la France, qui, elle, ne voulut pas l'accepter et le rejeta dédaigneusement !

Une mauvaise charrette traînée par des bœufs m'a transporté à travers un pays plat, monotone, insipide, jusqu'à Secanderabad, station anglaise où sont cantonnées les troupes chargées officiellement de la protection de la personne du Nizam, mais destinées plus réellement à tenir en respect le gouvernement du pays.

La ville d'Haïderabad se trouve à deux lieues dans le sud des cantonnements ; nul Européen ne peut la visiter sans avoir obtenu l'autorisation préalable du Dewan ou premier ministre. Je me rendis donc dès le lendemain au palais du résident anglais pour demander une introduction auprès du Dewan. Une superbe chaussée de deux kilomètres de long conduit de Secanderabad à la Résidence ; cette chaussée sert de digue à un beau lac artificiel, l'Housseïn Sagar, qui étend sa magnifique nappe d'eau d'un bleu intense au milieu de riches campagnes. L'ambassadeur anglais auprès du Nizam était en ce moment absent, mais je fus fort affablement accueilli par l'un de ses attachés, qui me remit un mot d'introduction pour le ministre indien. Je manifestai à cet officier le désir que j'avais d'être présenté au souverain ; mais il me déclara qu'il croyait la chose difficile, car le Nizam n'aime que médiocrement les Européens et ne se présente à eux que dans de rares occasions. Ce prince a du reste complètement abandonné la direction de ses États à son ministre, Salar-Jang, homme d'une rare capacité, qui, encourageant la nonchalance et la timidité du roi, est aujourd'hui le véritable souverain.

Je m'acheminai vers la ville, muni de ma lettre pour le Dewan et monté sur un petit éléphant que l'assistant-résident avait fait mettre à ma disposition pour cette

promenade. C'était la première fois que je montais un de ces animaux et l'allure me parut désagréable et incommode : c'est une succession de tangage et de roulis fort fatigante.

Passant une porte, où j'exhibe mon passeport à un soldat déguenillé, j'entre dans la ville et j'arrive bientôt à la demeure du ministre, groupe considérable de bâtiments peu élevés, entourant une cour carrée. Je mets pied à terre et, conduit par un domestique armé d'une canne dorée, je suis introduit en la présence de Son Excellence Salar-Jang, bel homme à la figure intelligente, qui me reçoit avec la plus grande affabilité. Un interprète assis à ses côtés lui transmet ma demande, que je ne m'expose pas à soumettre moi-même dans mon mauvais hindoustani. En apprenant ma qualité de Français, Salar-Jang se tourne vers moi avec un bienveillant sourire et me fait répondre que je puis visiter la ville aussi longuement que je le jugerai convenable, et qu'il me fera même accompagner par deux de ses domestiques; mais quant à approcher du roi, cela est impossible, Sa Majesté est souffrante et garde la chambre. Je suis obligé de me contenter de cette défaite, et je quitte le palais accompagné de deux soldats du Dewan. Cette escorte n'était du reste pas superflue, car les habitants d'Haïderabad ont pour les Européens la même haine que leur maître, et le manque de toute police fait qu'il serait dangereux de se promener seul au milieu d'eux. La ville elle-même est peu digne d'intérêt; ses maisons hautes et sombres sont entassées sans ordre le long de ruelles étroites et d'une malpropreté abjecte.

Je regagnai Secanderabad, un peu désappointé de ma première visite dans une capitale indienne. Ainsi je n'ai pu approcher du souverain, ni même pénétrer dans le palais, et cependant, depuis deux cents ans, ce pays a été parcouru, visité, habité par nombre d'Européens. Que sera-ce donc dans le sauvage pays des Rajahs? Cela m'a donné considérablement

à réfléchir. Mais, toute réflexion faite, je persiste dans mon projet. Seulement, je m'accorde un stage d'un an pour faire de moi un diplomate indien!

J'ai profité de mon séjour ici pour aller visiter Golconde, la célèbre forteresse du Dekkan. C'est un vrai nid d'aigle, couronnant un rocher; mais le Nizam, qui y conserve son trésor, fait faire bonne garde, et il n'est pas prudent d'approcher des remparts : les factionnaires vous saluent à coups de fusil dès que vous arrivez à portée. On est donc obligé de se contenter de regarder de loin ce lieu célèbre, dont le nom est devenu sur toute la terre le synonyme de fabuleux trésors. Je ne sais pourquoi l'on croit généralement que Golconde possède des mines de diamants; ces mines, qui existent en effet dans le Dekkan, sont situées à une soixantaine de lieues dans l'est; ce sont elles qui alimentaient autrefois le trésor de Golconde, mais elles ne produisent presque plus rien aujourd'hui.

VI

Baroda. — La procession royale. — Première entrevue avec le Guicowar. Notre palais.

Baroda.

Depuis bientôt un an que je ne vous ai donné de mes nouvelles, vous avez dû penser que j'avais succombé à la terrible fièvre des jungles, qui décime les Européens dans l'Inde, ou bien que j'avais abandonné mon projet de visiter les cours des Rajahs indépendants. Fort heureusement, j'ai pu jusqu'ici lutter avec succès contre la fièvre et je n'ai pas changé un iota à mon plan primitif. Seulement, comme je vous l'écrivais après mon échec à Haïderabad, j'ai résolu d'agir

avec patience, et avant de me diriger vers le centre de l'Inde j'ai continué mes études préliminaires.

Je rentrais à Bombay au mois d'avril dernier, après un an de courses qui m'ont conduit jusque dans le sud de l'Inde. De l'avis des gens les plus compétents mon stage était terminé. Désormais, je possédais à fond les langues indiennes; j'étais rompu aux coutumes et à l'étiquette indigène; enfin deux atteintes de la fièvre et une légère attaque de choléra me permettaient de me considérer comme suffisamment acclimaté. Deux des obstacles qui m'avaient été signalés subsistaient, il est vrai, encore : ma nationalité française et la légèreté de mon budget; mais ceux-ci étaient irrémédiables. Dès le commencement du mois de mai, je fis donc mes préparatifs pour quitter Bombay définitivement et me mettre en marche vers le pays des Rajahs. Après mûre réflexion, je décidai d'aborder ce pays par le royaume du Guicowar, l'un des plus considérables de l'Inde, et dont la capitale, Baroda, se trouve reliée depuis peu à Bombay par un chemin de fer.

Au moment de mon départ, un jeune peintre flamand, M. Schaumburg, dont j'avais fait la connaissance à Bombay, vint m'offrir de se joindre à moi. J'acceptai sa proposition avec empressement, car elle comblait tous mes vœux. Ce que je connais déjà de l'Inde et de ses habitants me faisait redouter l'isolement dans lequel j'allais me trouver, pour plusieurs années, au milieu de contrées ne renfermant qu'un très petit nombre d'Anglais et dont les populations, sans être franchement hostiles, voient toujours l'étranger avec défiance.

Cette importante affaire arrangée, je quittai définitivement Bombay, vers la fin de mai. Mais mon nouveau compagnon ne devant me rejoindre qu'au bout d'une quinzaine, je mis ce temps à profit pour visiter les points les plus curieux de la côte, Surate, Broach, Ratanpour; ce qui fait que j'arrivai à Baroda presque en même temps que Schaumburg.

Mon premier soin fut d'aller avec lui rendre visite au colonel W..., le résident[1] anglais, qui nous reçut très affablement. Dès le lendemain, le roi nous invitait à assister au défilé d'une procession solennelle dans laquelle il devait figurer. Une estrade avait été dressée sur le parcours pour nous permettre d'assister à ce spectacle.

Cette procession était en effet un merveilleux spectacle. D'abord vinrent les troupes régulières du Rajah, commandées par des officiers européens, puis les corps arabes, les escadrons de cavalerie maharate, les *pardassis*, l'artillerie de campagne, les mousquetaires, les hallebardiers, les canonniers à dromadaire, enfin dix à douze mille hommes de l'armée guicowarienne : ce défilé dura plus d'une heure. Derrière ces troupes s'avance le porte-étendard royal assis sur un superbe éléphant, peint et couvert de housses brodées, soutenant un drapeau en drap d'or de plus de 12 mètres de haut. Autour de lui se pressent les cavaliers d'élite, chargés dans les combats de la défense de l'étendard. Armés de longues lances et de larges cimeterres, les mains couvertes de gantelets d'acier, ils sont vêtus avec une richesse inouïe. Leur justaucorps de velours cramoisi, leurs culottes collantes et leurs souliers pointus font le plus parfait costume de chevalier qu'il soit possible d'imaginer. Les uns portent un petit morion d'acier retenu par le turban et une cotte de maille sarrasine; d'autres ont d'épaisses cuirasses en peau de buffle richement brodées. Les pointes de leurs lances sont argentées et des plaques d'or ornent leurs boucliers en peau de rhinocéros transparente. Après eux vient un vrai orchestre de tam-

1. Les résidents sont des officiers supérieurs de l'armée anglaise, qui jouent à la cour des princes indépendants le rôle d'ambassadeurs et de représentants de la reine d'Angleterre, impératrice de l'Inde. Ils s'occupent de toutes les affaires ayant rapport aux Européens établis dans ces États et président à cet effet un tribunal spécial. Le voyageur arrivant dans une capitale hindoue doit donner avis au Résident, qui a le droit, en cas de mauvais antécédents, de lui en refuser le séjour.

bours de toutes formes et de toutes grandeurs, depuis l'immense paire de grosses caisses portées par les éléphants ou les chameaux jusqu'au petit tam-tam; ces instruments sont plus beaux à voir qu'agréables à entendre. Suivent les nobles et barons du royaume; chacun d'eux, couvert d'or et de pierreries, monte un magnifique cheval dont la robe se distingue à peine sous les harnais et les brides plaqués d'argent et la riche housse brodée. Ils passent fièrement, lance au poing, faisant cabrer leurs coursiers à la manière maharate; autour d'eux se pressent leurs serviteurs portant leurs bannières, et les hérauts qui s'égosillent à proclamer la gloire et la magnificence de leurs maîtres. Ce froissement de riches étoffes, ce cliquetis d'épées et de bijoux, ces beaux jeunes gens sur leurs chevaux bondissants, toutes ces plumes, ces lances, ces banderoles forment un cortège étincelant, auprès duquel pâlissent nos plus grandes cérémonies.

La noblesse est suivie par les hauts fonctionnaires du royaume, les ministres, les gouverneurs de province, les grands-prêtres et les principaux courtisans. Chacun de ces hauts personnages est monté sur un bel éléphant dont l'immense couverture de velours à franges d'or traîne jusqu'à terre. Quatre-vingts éléphants défilent ainsi, d'un air grave et majestueux; on voit que ces intelligents animaux apprécient la richesse de leurs ornements; la plupart ont la trompe et le front peints de dessins fantastiques et portent sur la tête de hautes aigrettes de plumes blanches. Chaque dignitaire est assis, les jambes croisées, dans un riche siége d'argent, et au-dessus de lui s'étale un splendide parasol dont le degré de richesse indique le rang occupé à la cour. Cette partie de la procession était réellement féerique. Avec quel goût cette cérémonie avait été ordonnée! comme tous ces soldats, ces cavaliers, ces éléphants avaient été habilement groupés pour frapper l'esprit de la multitude! Comme l'attention avait été adroitement entretenue par cette magnificence

progressive jusqu'au roi, le point culminant du cortège! Le voilà qui approche, précédé de sa famille, ses filles et son fils montés sur de superbes éléphants. Celui sur lequel il siège lui-même est un animal gigantesque. Le siège, en or massif, présent de la reine d'Angleterre, est tout étincelant de pierreries. Le Guicowar y est assis sur des coussins brodés; il porte une riche tunique en velours rouge, sur laquelle se détache une profusion de magnifiques bijoux; sur son turban se balance une aigrette en diamants où étincelle la fameuse *Étoile du Sud*. Derrière lui se tient le premier ministre, dont le costume égale celui de son maître en richesse. Sur chaque côté de l'éléphant, deux hommes élégamment vêtus sont debout sur des marchepieds; l'un d'eux porte le houkah donné au prince par le vice-roi de l'Inde; les autres agitent des éventails de plumes de paon. Parmi eux se trouve aussi le héraut du roi, qui, de minute en minute, déploie un large drap d'or en s'écriant : « Voici le roi des rois, Khunderao Guicowar, dont l'armée est invincible et le courage indomptable ! » A ces mots, la foule se prosterna jusqu'à ce que l'éléphant fût passé. L'animal, entièrement caché sous des ornements, semblait une montagne d'or étincelante de diamants; des hommes l'entouraient en brûlant des parfums, dont la fumée bleuâtre donnait à la scène quelque chose de mystique. Quand le roi passa devant notre estrade, nous nous levâmes pour le saluer, et il nous répondit par un gracieux sourire et un geste de la main. Peu après nous entendîmes tonner les canons annonçant le moment de la bénédiction solennelle; puis le cortège repassa dans le même ordre, et ce ne fut qu'à huit heures que nous regagnâmes le camp anglais. Je croyais rêver, ce soir-là, en me rappelant toutes les magnificences de la journée.

Quelques jours après, Ruttanram vint nous inviter de la part du roi à nous rendre au palais; une voiture nous déposa devant l'entrée principale, simple perron de quelques pieds



LE ROI DE BARODA.

de haut, sur lequel se tiennent les grand'gardes écossaises. On nous présente les armes et nous montons un étroit et sombre escalier. Les appartements, décorés de tentures, offrent un aspect assez riche. Nous arrivons enfin à l'immense terrasse supérieure, sur laquelle s'élèvent de tous côtés des kiosques et des pavillons, quelques-uns ayant jusqu'à quatre étages.

Nous longeons une galerie dont le sol est littéralement couvert de souliers : c'est l'antichambre royale. L'étiquette orientale oblige tout visiteur à laisser ses chaussures à la porte avant d'arriver en présence du roi, de même que chez nous il est d'usage d'ôter son chapeau. Collection complète, depuis le riche soulier doré à la pointe, d'un pied de long, jusqu'à la microscopique pantoufle de soie. Un bon courtisan eût pu, en examinant ces souliers, nous indiquer le rang, la caste et l'âge de toutes les personnes en ce moment chez le roi.

Notre titre d'Européen nous exempte de cette coutume et nous entrons bottés dans la longue véranda où le Rajah tient sa cour.

Un huissier, à bâton d'or, nous fraye un passage à travers la foule de solliciteurs, d'officiers et de courtisans ; il annonce notre arrivée au prince par le *Maharaj! Salâm!* d'usage. Le roi se lève, fait quelques pas vers nous, et Ruttanram nous ayant présentés, il nous serre à chacun la main et nous fait asseoir à côté de lui sur un large banc de bois, élégamment sculpté, qui lui sert de trône.

Il me questionne d'abord sur l'objet de mon voyage et sur la longueur du séjour que je compte faire à Baroda, et paraît charmé de voir que je lui réponds directement dans son idiome goujerati.

Pendant une heure nous causâmes avec le prince : il passa en revue avec intérêt tous les États de l'Europe, me demandant leur importance, leur revenu, leur forme de gou-

vernement, leurs rapports entre eux. Au moment de nous séparer, il me serra la main en m'exprimant le plaisir qu'il ressentait de ma visite, et je crus comprendre que ce n'était point là une simple phrase de circonstance. Il entrevoyait dans notre séjour un sujet de distraction, et cela suffisait pour un homme d'un caractère si capricieux. Il me fit promettre que je viendrais le voir tous les matins pendant mon séjour à Baroda, et comme je présentai quelques excuses, en m'appuyant sur le trajet considérable qui séparait le camp anglais du palais, il m'annonça qu'il me faisait préparer une résidence dans un lieu plus rapproché. L'affabilité du roi, l'estime qu'il avait témoignée pour la France, me semblaient de bon augure. Les terribles obstacles qu'on m'avait signalés à Bombay s'évanouissaient.

La promesse du roi en tout cas n'était pas vaine, car, quelques jours après notre visite, on vint nous annoncer que notre nouvelle demeure était préparée dans le Moutibâgh, ou *Jardin des Perles*. C'est un élégant palais d'été, à une petite distance des faubourgs. Une longue rangée d'édifices de construction hindoue occupe un côté du jardin, qui est planté d'arbres fruitiers et de jolis bosquets; des statues, des jets d'eau, des kiosques en font un lieu charmant; un vaste pavillon au centre renferme un musée considérable de curiosités européennes.

Notre résidence est embellie par tout ce qui rend la vie agréable dans ces pays : la fraîcheur, l'ombre, un luxe confortable et une vue riante. Mais là ne se borne pas l'hospitalité du rajah : un nombreux domestique a été mis à notre disposition, et notre table est entretenue à ses frais des mets les plus recherchés et des meilleurs vins d'Europe. Vous voyez que j'avais raison de vous dire que toutes mes espérances semblent devoir se réaliser.

VII

La cour de Baroda. — Combats d'éléphants, de rhinocéros, etc. — Chasse aux antilopes avec des panthères. — *Pig-sticking*. — Un beau coup de sabre.

Baroda.

Le roi de Baroda s'est pris pour moi d'une belle et bonne amitié, et me voici en passe de devenir grand favori. Ce brave monarque ne sait qu'imaginer pour nous divertir. Nous vivons au milieu d'un incessant tourbillon de fêtes. Ce ne sont que chasses, joutes, combats, danses, dîners; chaque jour suffit à peine à son programme.

La cour des Guicowars est la seule de l'Inde qui ait conservé jusqu'à nos jours, dans leur splendeur primitive, les anciennes coutumes du moyen âge. L'appauvrissement de leurs États a obligé la plupart des autres Rajahs de dépouiller de leur luxe ces grandes cérémonies, et chez quelques autres l'influence anglaise a fait introduire des usages européens qui s'allient mal avec le goût du pays.

Les luttes d'athlètes ou d'animaux sont, de tous les divertissements, ceux que le Guicowar préfère; il y dépense des sommes énormes. D'un caractère ardent, il aime avec passion ces jeux palpitants et cruels dans lesquels la vie des hommes est toujours en danger. Il organise lui-même tout ce qui y a rapport, et pour ces fêtes il est d'une générosité qui va jusqu'à l'extravagance. Ses parcs renferment un grand nombre d'éléphants employés spécialement pour les combats, et une semaine se passe rarement sans un de ces spectacles. L'éléphant, qui est en général un animal d'une si grande douceur, peut être amené par un système de nourriture excitante à un état de rage que les Indiens appellent *musth;* il devient alors furieux

et attaque tout ce qui se présente à lui, hommes ou animaux. Les mâles seuls sont susceptibles d'être musth ; il faut généralement les nourrir pendant trois mois de sucre et de beurre pour obtenir ce résultat.

Le roi m'annonça un jour, avec un bonheur évident, que les préparatifs étaient terminés, et que le lendemain aurait lieu le premier combat d'éléphants. Nous allâmes voir les deux animaux qui devaient lutter et sur lesquels de nombreux paris étaient déjà engagés. Ces deux énormes bêtes, chargées de chaînes de fer d'un poids considérable, étaient enfermées chacune dans une forte enceinte.

Le lendemain, le grand-veneur vint nous chercher en voiture au Moutibâgh pour nous conduire à l'arène des éléphants. Celle-ci se trouve dans l'ancien palais des Nababs du Goujerate, édifice d'une assez grande antiquité. Après avoir traversé des appartements sombres et abandonnés, nous entrâmes dans la loge royale, où se trouvaient déjà réunis les principaux courtisans. Trois fauteuils avaient été préparés pour nous et le roi, et des coussins pour les nobles. L'arène, que nous dominions en entier, a la forme d'un vaste parallélogramme de 300 mètres de long sur 200 de large. Elle est complètement entourée de murailles épaisses ; un grand nombre de portes étroites permettent aux hommes d'entrer ou de sortir, sans que l'éléphant puisse les suivre. Le sommet des murs est garni d'estrades livrées à la multitude, qui paraît passionnée pour ces sortes de spectacles ; les toits des maisons voisines, les arbres même sont couverts d'une foule bigarrée et bruyante comme à toutes les fêtes. Sur un tertre élevé se groupent les éléphants femelles, qui semblent prendre grand plaisir à ce spectacle. Dans l'arène même sont les deux mâles, enchaînés chacun à l'une des deux extrémités ; ils expriment leur fureur par des sons de trompe et enfoncent avec rage leurs défenses dans le sable. De gracieux jeunes gens, presque nus, se promènent par groupes ; ce sont les

sâtmariwallah, qui remplissent ici le même rôle que les *toréadors* dans les combats de taureaux et que vous me permettrez d'appeler *éléphantadors*. Ils ne portent qu'un léger turban de couleur et un petit caleçon très collant, qui ne doit offrir aucune prise à la trompe de l'éléphant. Les plus agiles ont pour seule arme une cravache en nerf de bœuf et un voile de soie rouge; d'autres sont munis de longues lances, et enfin un petit nombre portent une fusée placée au bout d'un bâton et une mèche allumée. Ces derniers ont la mission la moins brillante et la plus sérieuse; ils doivent se tenir dans différents points de l'arène et accourir pour sauver l'éléphantador en danger. Placés devant l'animal en furie, ils font éclater sur lui leur fusée; l'éléphant effrayé recule et l'on peut secourir le blessé. Mais il ne leur est permis d'user de ce moyen que lorsque le danger est réel; s'ils se trompent, ils sont réprimandés; s'ils laissent tuer l'éléphantador, ils sont punis sévèrement. Tous ces jeunes gens, généralement choisis parmi les plus beaux et les mieux faits, sont d'une agilité surprenante.

Quelques instants après nous, Sa Hautesse entre dans la loge et vient s'asseoir entre nous deux; le signal est donné et l'arène évacuée pour la lutte. Les cornacs prennent place sur le cou de leur éléphant, les chaînes sont enlevées et les deux animaux se trouvent en présence. Après un instant d'hésitation, ils marchent l'un vers l'autre, la trompe levée et rugissant. La rapidité de leur course va en augmentant et la rencontre a lieu au centre de l'arène. Leurs fronts se heurtent avec un bruit formidable, et la violence du choc est telle que leurs pieds de devant perdent terre et qu'ils restent arc-boutés l'un contre l'autre. Chacun d'eux voit avec fureur le cornac de son adversaire et tâche de le saisir. La lutte s'engage, les trompes s'enlacent comme des bras, et les conducteurs ont quelquefois à se défendre avec leurs piques. Pendant quelques minutes, les élé-



COMBAT D'ÉLÉPHANTS A BARODA.

phants restent front contre front, jusqu'à ce que l'un d'eux, se sentant plus faible, voit qu'il va être vaincu. Ce moment est critique, car l'animal sait bien que pour fuir il doit présenter le flanc à son ennemi, qui peut le percer de ses défenses ou le renverser. Aussi le vaincu, réunissant toutes ses forces, repousse d'un formidable effort son adversaire et prend la fuite. Le combat est décidé, des clameurs éclatent de tous côtés et les assistants s'occupent plus de leurs paris que des éléphants. Il s'agit alors d'emmener le vaincu et de laisser le champ libre au vainqueur. Des hommes arrivent, portant de grandes pinces en fer dentelées, dont les manches, très longs, sont réunis par un ressort. Ils lancent avec adresse une de ces pinces à un des pieds de derrière de l'animal; par l'effet du ressort, cette pince y reste fixée, les longs manches s'engagent alors entre ses jambes, et les dents entrant à chaque pas un peu plus dans la peau, l'éléphant s'arrête court. Immédiatement il est entouré, enchaîné, lié et conduit par une troupe d'hommes armés en dehors de l'arène. Le vainqueur y reste seul; son cornac en descend, la pince est retirée, et le *sâtmari* commence. C'est le second acte, c'est-à-dire le combat entre l'éléphant et les hommes. L'arène est envahie par les éléphantadors et les porte-fusées, et cette brillante troupe se précipite en criant vers l'animal. Celui-ci, ahuri par cette invasion subite, reste indécis; mais bientôt il reçoit un coup de cravache sur la trompe, des lances le piquent de toutes parts, et furieux il se précipite sur ses assaillants. L'un d'eux passe devant lui en agitant son voile rouge; l'éléphant le poursuit, mais, continuellement taquiné, il change souvent de course et ne saisit personne. Après un quart d'heure d'efforts inutiles, il comprend enfin son erreur et modifie sa tactique : il attend. Alors, un des meilleurs éléphantadors s'avance vers lui, lui donne un vigoureux coup de cravache, et bondit de côté au moment où la trompe va le saisir. Mais l'éléphant ne le quitte plus, cette

fois il a choisi son ennemi et rien ne peut le lui faire abandonner; il ne reste plus au coureur qu'à gagner une des petites portes et à sortir de l'arène. L'animal, aveuglé par la furie, vient heurter la muraille et, se figurant tenir son assaillant, piétine le sol avec rage. Quiconque n'a vu un éléphant dans un de ces combats, ou à l'état sauvage, ne peut se faire une idée de la rapidité de sa course: un homme poursuivi qui aurait à parcourir une distance d'un peu plus de 200 mètres sans rencontrer d'abri serait infailliblement perdu.

Enfin les trompettes sonnent, je vois les éléphantadors disparaître par les petites portes. L'éléphant ne comprend pas cette fuite soudaine et paraît s'attendre à quelque attaque nouvelle. Une porte s'ouvre, et un cavalier maharate entre dans l'arène, la lance au poing, monté sur un élégant cheval. Il vient en caracolant devant notre estrade et fait un gracieux salut. Je remarque que le cheval a la queue coupée très court, et l'on m'explique que c'est afin d'empêcher que l'éléphant puisse la saisir. Celui-ci accourt avec fureur, la trompe levée, afin d'anéantir l'être qu'il hait le plus. Il a en effet pour le cheval une aversion toute particulière, qu'il manifeste même dans ses moments de plus grande douceur. Ce troisième acte du combat est le plus gracieux. Le cheval, admirablement dressé, ne bouge que sur l'ordre du cavalier, et celui-ci permet à l'éléphant de le toucher presque avec la trompe, avant de le faire bondir de quelques pas. Il attaque de sa lance l'énorme bête, tantôt en arrière, tantôt sur les flancs; il l'amène au paroxysme de la rage; mais en ce moment même l'éléphant manifeste son intelligence extraordinaire. Feignant de ne plus s'occuper du cavalier, il se laisse approcher par derrière, puis, faisant volte-face avec une rapidité étonnante, il est sur le point de saisir le cheval, qui ne se sauve que par un bond désespéré. Enfin le combat est terminé, le cavalier nous fait une nouvelle courbette et s'éloigne. Les porteurs de pince entrent, accueillis par les huées de la

foule, pour reprendre l'éléphant. Ces pauvres gens ont fort à faire, car l'éléphant les charge, et ils ne l'arrêtent qu'avec difficulté. Le roi fait amener l'éléphantador qui s'est le plus distingué dans la lutte et lui donne en récompense une pièce d'étoffe brochée et une bourse d'or.

Un autre genre de combat, quoique moins beau et moins grandiose, ne manque pourtant pas d'originalité : c'est celui des rhinocéros. On a enchaîné à des extrémités opposées de l'arène les deux animaux qui doivent combattre. L'un d'eux est peint en noir et l'autre en rouge, afin qu'on puisse toujours les reconnaître, car ils se ressemblent autrement de point en point. A notre arrivée, les deux vilains animaux sont mis en liberté et parcourent la place d'un trot disgracieux et en poussant des rugissements. Leur vue paraît très mauvaise, car ils se croisent plusieurs fois sans s'arrêter; enfin ils se rencontrent et s'attaquent avec rage. Corne contre corne, ils font des séries de tierces, de quartes, de feintes, absolument comme avec une épée, jusqu'à ce que l'un d'eux réussisse à passer son arme sous la tête de son ennemi. C'est du reste là leur seul point vulnérable; aussi celui qui se trouve dans cette mauvaise position tourne-t-il subitement la tête, de manière que la pointe repose sur l'os de la mâchoire, au lieu de traverser la gorge. Ils restent ainsi immobiles quelques minutes, puis se séparent et l'un d'eux prend la fuite. Pendant une heure, ils combattent à plusieurs reprises, avec une fureur croissante; leurs cornes se heurtent avec bruit, leurs énormes lèvres sont couvertes d'écume et leur front est ensanglanté. Des valets les entourent et leur jettent des baquets d'eau pour les rafraîchir et leur permettre de soutenir le combat. Le Guicowar ordonne enfin de faire cesser le combat, une fusée les sépare, puis ils sont attachés, lavés et emmenés.

Dans les combats d'animaux, les buffles montrent aussi un grand acharnement. Leurs cornes énormes sont une arme terrible que redoute le tigre lui-même, et leur agilité les rend

bien plus dangereux que l'éléphant. Mais la plus bizarre de toutes les luttes est celle que je vis une fois dans l'arène royale entre un âne et une hyène, et qui le croirait! c'est à l'âne que resta la victoire. La vue de l'hyène l'avait rendu tellement furieux, qu'il l'attaqua aussitôt et l'eut promptement mise hors de combat par ses ruades et ses coups de dents. Couvert de guirlandes et de fleurs, il fut emmené au milieu des bravos de la foule.

La chasse est aussi une des passions dominantes du Guicowar; il s'y livre avec la fougue qu'il apporte à tous ses plaisirs, et une véritable armée de veneurs est chargée de cette importante administration. Il me faudrait un volume pour vous décrire la variété d'excursions cynégétiques auxquelles nous avons assisté. Une des plus curieuses est celle qui consiste à se servir de panthères au lieu de chiens pour forcer les antilopes.

Toute la tactique de cette chasse consiste à s'approcher par diverses évolutions d'un troupeau, en se tenant toujours sous le vent, car autrement les boucs éventent rapidement la panthère et prennent la fuite. Les cavaliers eux-mêmes n'inspirent que peu de défiance à ces animaux, qui sont habitués à voir journellement du monde dans les champs et qui n'ont jamais entendu un coup de fusil. Quand le roi juge la distance convenable pour le lancer, la troupe s'arrête, la panthère est descendue du palanquin et son gardien retire le capuchon qui couvre ses yeux. Elle reste un instant immobile, puis se dirige en rampant vers le troupeau; elle s'approche ainsi jusqu'à ce que les antilopes l'aperçoivent et prennent la fuite. Alors, en trois ou quatre bonds, elle rattrape l'une d'elles et la renverse. Les chasseurs suivent au galop pour assister à la capture et à l'agonie de l'antilope. La panthère tient toujours sa proie entre ses griffes et plonge ses dents dans le cou de l'animal; un valet s'approche, lui remet le capuchon sur les yeux et l'arrache avec quelque difficulté à son festin. Pour la

récompenser, on lui donne à boire une écuelle du sang de l'antilope ; puis elle est replacée dans son palanquin et la chasse continue. Le plus curieux est que la panthère ne s'attaque jamais aux biches ou aux faons, mais saisit toujours un des boucs, même s'il n'y en a qu'un dans le troupeau. Après plusieurs captures, la panthère se fatigue et alors la chasse devient plus intéressante; car il arrive souvent que le bouc attaqué se défend bravement avec ses cornes et s'échappe avec quelques égratignures. L'antilope mâle est un magnifique animal; il a les cornes droites et longues parfois de quatre pieds. Il se distingue des biches par une bande noire sur le dos, qui gagne de plus en plus avec l'âge et arrive chez les plus vieux jusqu'au ventre, où le pelage reste toujours d'un blancheur éclatante.

Une autre chasse fort intéressante est le *pig-sticking*, ou chasse à courre au sanglier. Les terrains aux environs de Baroda offrent toutes les facilités pour ce genre de chasse, et le Guicowar nous a fait assister à plusieurs. Les chasseurs, généralement au nombre de huit ou dix, montent des chevaux bien dressés et habitués à cet exercice; ils ont chacun une lance courte, de six à huit pieds de long, armée d'une pointe en acier très acérée. Ils sont en outre accompagnés de pages, portant d'autres lances pour remplacer celles qui seraient brisées ou perdues. Les batteurs détournent une troupe de sangliers et la rabattent devant les cavaliers ; ceux-ci se mettent alors à leur poursuite, la lance en arrêt, et cherchent à les transpercer. Souvent le sanglier attaqué, généralement le plus fort et le plus robuste, charge les chevaux et leur fait avec ses défenses de terribles blessures. Il faut, au moment où l'on plante la lance dans le sanglier, faire tourner son cheval de manière à éviter l'attaque de l'animal furieux : là est la grande difficulté de cette chasse. Un grand sang-froid et une parfaite confiance dans la bête qu'on monte sont tout à fait indispensables. Souvent le sanglier se

contente de fuir et oblige les chasseurs à le suivre à travers des terrains semés d'obstacles, où il est difficile de lui lancer l'épieu. Il y a peu de temps, un de ces animaux nous tint après lui pendant plus d'une heure ; blessé déjà en plusieurs endroits, il paraissait avoir conservé toute sa vigueur. Le Guicowar l'arrêta par un de ces tours d'adresse si estimés dans ces pays et qui élèvent tant la réputation d'un homme. Jetant sa lance et quittant un de ses étriers, il se pencha sur son cheval, et en passant au galop à côté du sanglier, il lui trancha la tête d'un coup de sabre. Cet exploit fut accueilli par des cris d'admiration et est resté un des thèmes favoris de conversation à la cour.

VIII

Ahmedabad. — En selle. — Notre camp. — Le pays des Bhîls. — Cernés par les sauvages. — La ville du Soleil-Levant.

Oudeypour.

Ce n'est pas sans peine que j'ai pu quitter la cour de Baroda. Il m'a bien fallu cependant m'arracher aux délices de cette nouvelle Capoue, et après avoir remis notre départ de mois en mois, le 15 novembre dernier je me suis mis en route pour Ahmedabad. Notre dernière entrevue avec ce bon Guicowar a été vraiment touchante; il ne m'a laissé partir que sur la promesse formelle de revenir le voir, promesse probablement bien vaine.

Ahmedabad est une grande ville fort intéressante, appartenant aux Anglais. Nous n'y sommes restés que le temps nécessaire pour organiser notre caravane. La chose n'était pas commode, car j'avais décidé de suivre pour me rendre ici une route que n'avait encore pratiquée aucun voyageur européen. Cette route traverse un pays peuplé par des sauvages, les Bhîls,

qui sont fort redoutés par les paisibles Hindous. En outre, on ne peut employer dans ces pays difficiles d'autre moyen de transport que les chameaux. Les chameliers me demandaient pour me conduire à Oudeypour un prix exorbitant, à cause de la mauvaise réputation du chemin que j'avais choisi pour m'y rendre. Enfin je conclus le marché avec l'un d'eux, qui s'engagea à me fournir deux chameaux de selle ou *sanis* et sept chameaux de bagage. J'achetai une petite tente très légère, ne voulant pas trop m'encombrer dans ces passages difficiles, et je complétai tout mon attirail de lits, de batterie de cuisine et autres objets dont nous aurons longtemps besoin dans ces pays dénués de ressources pour le voyageur, et où nous resterons au moins une année.

Les deux chameaux qui devaient nous servir de monture étaient brillamment harnachés, avec des housses de soie et des glands à profusion; mais tous ces ornements n'étaient que pour la cérémonie du départ et ont disparu dès notre entrée en campagne. Le personnel de la caravane se composait de nos quatre domestiques, de deux conducteurs de sanis et de sept chameliers; je m'étais adjoint en outre quatre soldats mercenaires de Patiala qui devaient nous escorter jusqu'à Oudeypour. Tout ce monde était armé de sabres et de fusils, et chacun d'eux se figurait être probablement appelé à s'en servir sous peu. Je les assemblai tous devant le perron de notre demeure et leur fis un petit *speech*, leur assurant que le pays que nous allions traverser était parfaitement sûr, et que du reste, étant bien armés, nous n'avions rien à craindre de la part des Bhîls. J'établis un chef de caravane, et ayant consulté la carte que j'avais dressée de notre itinéraire, je leur ordonnai d'aller camper le soir même au village de Raïpour, à 24 kilomètres d'Ahmedabad. Quant à nous, j'avais décidé que nous passerions encore la nuit sous le toit hospitalier de la maison de poste et ne rejoindrions notre camp que le lendemain matin.



NOTRE CAMP, A RAÏPOUR.

A quatre heures du matin, je fus tiré de mon sommeil par le sanivalla; j'éveillai à mon tour Schaumburg, et en quelques minutes nous étions prêts. La sani, accroupie à la porte, m'attendait; je mis quelques couvertures sur la selle pour la rendre plus confortable et je pris place sur le siège de derrière; mon conducteur enfourcha celui de devant, et le chameau bondit comme un ressort sur ses pieds.

La selle des chameaux de course est double, de sorte que les deux cavaliers se trouvent emboîtés l'un dans l'autre. La position de celui qui est à l'arrière n'est pas des plus agréables, à cause de cette proximité; mais je l'avais choisie pour me faire un peu aux mouvements du chameau, avant d'essayer de le conduire moi-même. Je restai pendant une demi-heure sans pouvoir retrouver mon équilibre, violemment secoué et me cramponnant au dos de mon conducteur; mon compagnon ne souffrait, du reste, pas moins. Maigre consolation, me direz-vous. Mais, au bout de ce temps, je me sentis mieux à mon aise, et je pus prêter plus d'attention à la route que nous suivions. Ahmedabad était déjà loin de nous, et l'aube éclairait une plaine immense, couverte de champs nus et parsemée de groupes d'arbres annonçant l'emplacement des villages.

A Raïpour, que nous atteignîmes à six heures du matin, je trouvai notre tente plantée sous un gros arbre au bord d'une rivière et à une portée de fusil du village. Nos bagages étaient rangés autour d'un arbre où nos gens avaient établi la cuisine et leurs quartiers généraux; des fusils et des sabres accrochés aux branches donnaient à l'ensemble un aspect guerrier. Je ne saurais dire combien ce spectacle, doré par ce beau soleil du matin, me transportait de joie; c'était bien le début de la partie sérieuse de mon voyage. Jusqu'ici j'avais suivi des chemins battus, dans des pays où l'influence civilisatrice se faisait sentir et sur lesquels je possédais de nombreux renseignements; ici tout pour moi était inconnu. Que

devais-je trouver dans le Rajpoutana? un bon ou un mauvais accueil, un paradis ou un désert?

Vers le soir, les jeunes femmes bhîls viennent remplir leurs cruches à la citerne; j'admirais ces groupes superbes de jeunes filles demi-nues, aux formes élégantes, s'avançant avec grâce en portant leurs lourdes amphores sur la tête; quelques guerriers aux traits farouches s'étaient assis près de là et nous examinaient attentivement. Le soleil couchant dorait les cimes voisines, éclairant d'une lumière fantastique le sublime tableau étalé devant nous. La nuit, je postai moi-même les sentinelles, et les feux furent allumés autour du camp pour montrer aux Bhîls que nous veillions.

Pendant plusieurs jours nous continuâmes à nous avancer au cœur de la montagne, sans incident notable, sauf la rencontre de quelques tigres. Le pays est d'un aspect sauvage indescriptible; le fond des vallées est encombré de rochers amoncelés, entre lesquels serpentent d'étroits sentiers; il est merveilleux de voir avec quelle patience et quelle adresse nos chameaux lourdement chargés franchissent ces obstacles.

Des cavaliers rajpouts et mes soldats de Patiala forment avec moi l'avant-garde; nos chameaux, sous la garde des chameliers, et une trentaine de voyageurs qui nous ont rejoints à divers endroits de la route pour traverser les défilés sous notre protection, sont réunis au centre; Schaumburg avec quelques cavaliers ferme la marche. Ce redoublement de précautions nous a été recommandé, parce que nous avons à franchir un des districts les plus redoutables; les habitants, parfaitement insoumis, n'y respectent aucune caravane. Après plusieurs passages très resserrés, nous entrons dans une vallée fertile, encaissée entre de superbes montagnes; le coup d'œil est imposant; ces masses de rochers, ces forêts couvrant les talus, forment un ensemble grandiose. Les villages des Bhîls sont nombreux et apparaissent échelonnés des deux côtés.

A peine étions-nous entrés dans ce repaire, qu'un incident faillit arrêter tout à fait notre marche. Depuis le matin, nous rencontrions des Bhîls qui passaient calmes et silencieux à côté de nous, sans répondre au salut fraternel que leur adressaient nos gens; l'un de ceux-ci, indigné de cette impolitesse, profita de ce qu'un Bhîl se trouvait seul pour se jeter sur lui, le frapper et lui arracher son arc et ses flèches. Ce fait, qui pouvait avoir de si terribles conséquences pour nous, s'était passé à mon insu, occupé que j'étais autre part; mais j'en fus bientôt informé, car le soldat, sachant que j'avais manifesté le désir de posséder des flèches bhîls, vint triomphant m'apporter son trophée. Je compris aussitôt le danger que nous courions; à peine avais-je eu le temps de donner quelques ordres, que le cri de guerre retentit dans la vallée et fut répété par tous les échos; de tous les villages que nous pouvions apercevoir sortaient des hommes qui descendaient en courant vers nous. Dire la confusion qui éclata alors dans le centre de notre caravane serait presque impossible : les femmes poussaient des cris, les marchands se démenaient comme des fous, les chameaux eux-mêmes se joignaient au vacarme. Quant à nos soldats, leur attitude fut digne d'éloges : chacun se mit à charger ses armes, à allumer les mèches, et ils attendirent mes ordres.

Les Bhîls, nous voyant prendre position, s'avançaient irrésolus; nos carabines les intimidaient un peu; cependant ils étaient déjà en grand nombre et se hasardaient à lancer des flèches, mais hors de portée. Quelques-uns parvinrent à s'approcher de nous en rampant derrière des buissons et nous décochèrent des traits, dont l'un atteignit un chameau qui se mit à lancer des ruades et ajouta au désordre. J'allais donner ordre de répondre en ouvrant le feu sur eux, quand je vis un vieux cavalier rajpout de notre escorte partir au galop vers de hautes touffes d'herbes rapprochées de nos chameaux. Bientôt nous le vîmes faire volte-face et



CERNÉS PAR LES SAUVAGES.

tomber le sabre levé sur un vieillard bhîl blotti dans les herbes ; en un clin d'œil il l'eut fait prisonnier et lui eut lié les mains.

Son action produisit un effet magique ; j'entendis pousser des cris terribles ; des flèches en grand nombre tombèrent autour de nous, et plusieurs coups de feu partirent de la caravane. Nous battîmes en retraite avec notre prisonnier ; et le Rajpout ayant eu le temps de me dire qu'il connaissait très bien ce vieillard comme chef de l'un des villages, je fis crier aux Bhîls que, s'ils continuaient à nous assaillir, notre premier acte serait de tuer le vieux chef. Ils nous répondirent par des cris, mais sans se retirer.

Je fis détacher le vieux Bhîl, qui m'expliqua en mauvais hindoustani combien les gens de sa tribu avaient été peinés et étonnés de l'insulte que nous leur avions faite ; ils se croyaient les protégés des Européens et n'étaient pas habitués de leur part à de pareils procédés. « Certes, ajoutait-il, c'est la première fois que quelqu'un a la témérité de braver les Bhîls dans leurs vallées. » Il demandait la reddition de l'arc et des flèches prises, et celle du soldat coupable, avant de nous permettre de continuer notre route. Je lui assurai que je déplorais cet événement, et je lui offris de lui rendre l'arc et les flèches et d'obliger le soldat à faire des excuses ; il eût bien tenu à avoir ce malheureux en son pouvoir, mais il finit par se soumettre à mes conditions. S'avançant entre deux soldats vers les siens, il leur transmit nos arrangements. L'arc et les flèches furent rendus ; quant à lui, nous le retînmes avec nous jusqu'au sortir de la vallée. Au moment de lui rendre sa liberté, je lui fis verser un grand verre d'eau-de-vie, qu'il avala d'un seul trait. Il rejoignit prestement les siens, qui nous avaient suivis silencieusement, et de là il lança sur nos gens toutes les imprécations imaginables, leur criant qu'ils ne devaient leur salut qu'à notre présence et leur jurant que s'il revoyait jamais l'un d'eux dans la vallée, il aurait sa vengeance.

C'est à cette alerte un peu vive que se sont bornées nos aventures dans ce redoutable pays des Bhîls. Aux avant-postes anglais établis à Kheirwara, où nous arrivâmes le surlendemain, le commandant m'assura que nous avions couru un grand danger sans nous en douter : si le hasard ne nous avait pas livré un de leurs chefs en otage, les Bhîls nous eussent impitoyablement massacrés jusqu'au dernier, selon leur cruel usage.

Quinze jours après notre départ d'Ahmedabad, après une longue marche dans des gorges sauvages, nous aperçûmes tout à coup devant nous Oudeypour, la capitale du Meywar, le terme de notre voyage.

Mes hommes criaient et sautaient de joie; quant à moi, je restais en extase devant le sublime panorama qui se déroulait à mes pieds. Jamais je n'avais espéré rien voir d'aussi beau; c'était comme l'apparition d'une ville féerique des *Mille et une Nuits*. Au premier plan, une longue ligne de forts, de pagodes, de palais se détachait sur une forêt de jardins, au-dessus desquels apparaissait la ville, fantastique enlacement de clochetons, de tours, de kiosques, enveloppant une colline pyramidale; le sommet de celle-ci porte un immense palais de marbre blanc qui brille sur le fond bleu des montagnes. Ce palais, aux proportions grandioses, apparaît planant comme la nouvelle Jérusalem au-dessus d'une cité terrestre. Ni la plume, ni le crayon ne pourraient rendre l'effet merveilleux de cette ville, si bien nommée Oudeypour, la « ville du Soleil-Levant ». Bientôt le beau spectacle disparut à nos yeux et nous descendîmes péniblement les ravins désolés qui gardent ce paradis. Ses habitants semblent aussi en être des gardiens jaloux, car, depuis huit jours que nous sommes arrivés, les portes de la ville nous sont encore fermées. Baroda n'était-il donc qu'une exception, et devons-nous retrouver ici un nouvel Haïderabad?

X

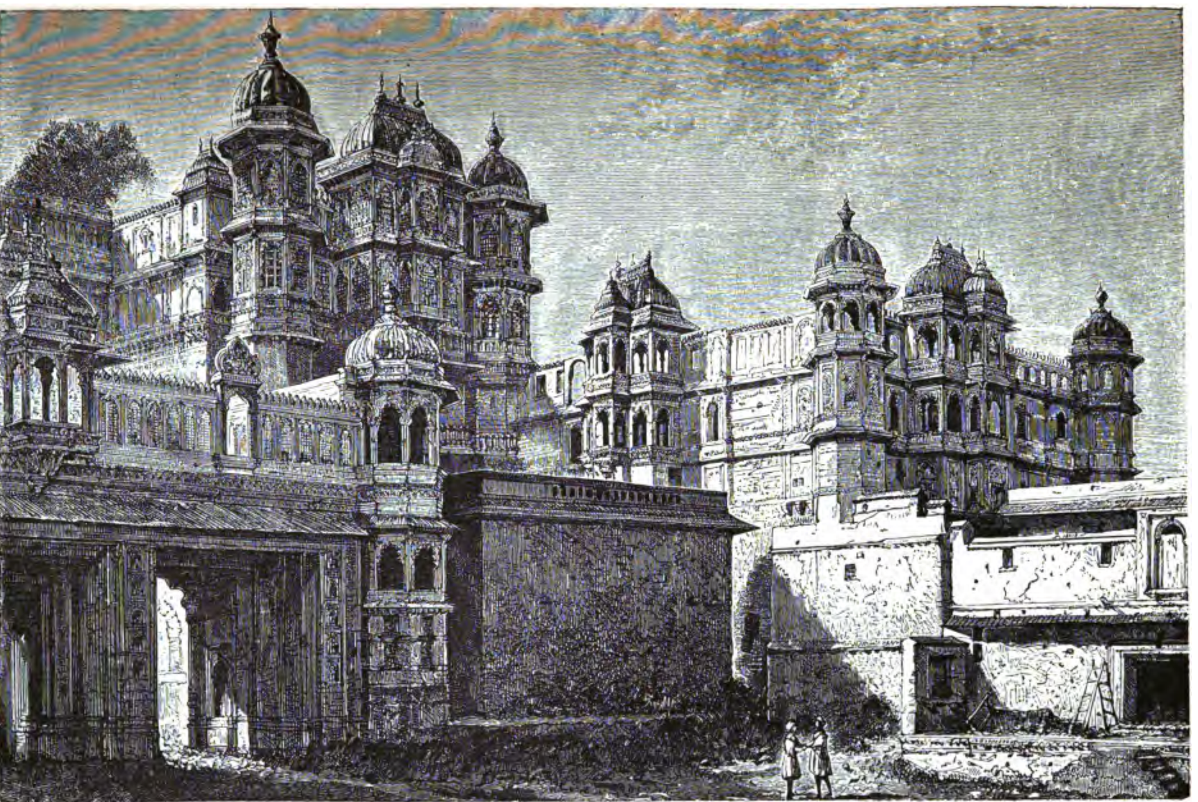
Le Soleil des Hindous. — Le palais des Ranas. — Première entrevue. — Chasse à l'houdi. — Un dîner royal. — Combat d'un sanglier et d'une panthère.

Oudeypour.

Les premiers jours passés devant les murs de la cité du Soleil-Levant ont été fort tristes pour nous. Toutes nos tentatives pour arriver jusqu'au roi furent vaines. Cet échec était d'autant plus pénible que ce prince, le Maharana de Meywar (tel est son titre officiel), possède une influence considérable. Sa personne est pour tous les Hindous un objet de vénération, et il a droit au titre pompeux de *Hindou Souradj* ou Soleil des Hindous. Cette considération, qui s'attache à une famille de princes d'un rang secondaire pour la puissance, lui vient de la courageuse résistance qu'elle opposa aux envahisseurs musulmans. Vaincue, elle repoussa ces profitables mésalliances avec la famille impériale de Delhi que les autres Rajahs s'empressèrent d'accepter, et conserva au prix de son sang la pureté sans tache de sa caste. Ce courage lui a valu non seulement la première place à la tête de la noblesse de l'Inde, mais aussi de nombreux honneurs et prérogatives. Dans une assemblée de princes, le Rana occupe toujours le siège d'honneur, et il a droit à la parole; dans les discussions qui éclatent souvent entre Rajpouts sur des points de caste ou de religion, il est seul arbitre et juge sans appel.

Si donc le Rana refusait de nous recevoir, les autres princes du Rajpoutana ne manqueraient pas de suivre son exemple, et dès lors je n'avais plus qu'à renoncer à mon entreprise.

Cependant, au bout de quelques jours, un envoyé du palais



LE PALAIS DES RANAS, A OUDEYPOUR.

vint nous autoriser à visiter la ville. Celle-ci est fort pittoresque ; ses maisons et ses nombreux palais s'étagent sur le flanc d'une colline que couronne la résidence royale et dont la base est baignée par un superbe lac, tout parsemé d'îles riantes.

Le palais des Ranas est une des plus magnifiques constructions de l'Inde. Entièrement construit en marbre, il offre un éblouissant amoncellement de galeries, de légers pavillons, de tourelles et de dômes dorés. Parmi les choses merveilleuses qu'il renferme, il faut citer le vaste jardin qui s'étend au-dessus de l'étage supérieur; on est étonné de trouver à une si grande hauteur et sur plusieurs étages d'appartements des arbres centenaires et de beaux parterres. Au centre du jardin est un bassin d'où rayonnent des avenues dallées de marbre blanc; l'eau circule dans des canaux incrustés de mosaïque et se perd avec un doux murmure au milieu des bosquets d'orangers et de grenadiers. Une galerie de marbre entoure ce lieu enchanté, et là, sur quelques sofas en velours, les nobles de la cour, distraits dans une douce rêverie, viennent passer les heures de la sieste. Leur vue domine toute la vallée, et, en contemplant ce spectacle, ils peuvent se retracer les hauts faits d'armes de leurs ancêtres, qui défendirent pendant des siècles contre les hordes musulmanes ce coin de terre, aride et sauvage, transformé par eux en un paradis; lorsque leurs yeux fatigués se détournent de ce panorama, ils peuvent les reposer sur le tableau féerique du jardin.

Toutes ces merveilles n'avançaient nullement nos affaires, et je calculais déjà le jour de notre départ, quand enfin, un beau matin, je fus réveillé par des volées de coups de canon annonçant l'évènement tant attendu, l'arrivée du major Nixon, l'agent politique du vice-roi des Indes auprès du Maharana. Je lui écrivis immédiatement, en lui envoyant mes lettres de recommandation; une demi-heure après, nous étions assis avec lui devant un bon déjeuner. En apprenant la froideur avec

laquelle nous avions été accueillis, le major n'en parut nullement étonné et m'assura que nous avions été pris sans doute pour des espions russes ; mais il m'engagea à prolonger notre séjour, me promettant qu'aussitôt après avoir été présentés par lui au Maharana, nous trouverions tout autant à étudier et à voir dans cette cour qu'à celle de Baroda. Il donna des ordres pour que nous pussions quitter notre camp et venir nous loger près de lui. Le même soir, le major nous présenta aux deux officiers anglais, l'ingénieur et le docteur, constituant avec lui tout le personnel européen de l'ambassade. J'ai rarement passé une soirée plus agréable ; il me semblait que des années s'étaient écoulées depuis que je n'avais vu un visage blanc, et l'anglais lui-même résonnait harmonieusement à mes oreilles. On but à notre bienvenue dans la Vallée Heureuse et nous ne nous séparâmes que fort avant dans la nuit.

Comme je l'avais prévu, l'arrivée de l'agent politique anglais changea immédiatement notre position à Oudeypour ; le Rana, informé officiellement de notre arrivée, voulut bien cesser de voir en nous des espions russes, venus pour l'entraîner dans quelque conspiration, et consentit à nous recevoir en notre qualité de voyageurs français. Poussant à l'extrême sa complaisance, le major Nixon offrit de nous présenter lui-même au prince et s'arrangea pour que la première entrevue nous dédommageât de notre longue attente. Une voiture du palais, avec une escorte d'honneur, vint nous prendre à la résidence, et nous traversâmes ainsi triomphalement la ville. A la grande porte à trois arceaux qui sert d'entrée au palais, les soldats de la garde royale nous présentent les armes et nous mettons pied à terre dans l'immense cour ; le premier ministre, chargé par le Maharana de nous recevoir, nous attend au haut du perron. Des huissiers à canne d'or nous conduisent à la salle du trône, située dans un des étages supérieurs et où nous trouvons le roi, assis sur un trône d'argent supporté par des

lions d'or et entouré de ses nobles. A notre vue, le prince descend du trône et s'avance de quelques pas vers nous; il nous serre la main, et nous prenons place à ses côtés sur des fauteuils d'argent.

Le Maharana Sambou Sing est un jeune homme de dix-huit ou dix-neuf ans, à la figure douce et agréable, mais ses traits manquent de la finesse qui caractérise en général sa race; ses manières sont affables, prévenantes et empreintes de dignité. C'est d'une façon fort gracieuse qu'il s'excuse tout d'abord de n'avoir pu accéder immédiatement à notre demande d'audience et nous assure que des raisons purement politiques l'ont contraint à ces délais. Il écoute avec attention ce que je lui dis du but de mon voyage, me questionne longuement sur la France et finit par m'inviter à prolonger encore mon séjour à Oudeypour. Au moment où nous nous levons pour quitter la salle, le Rana remet à l'ambassadeur, à mon compagnon et à moi un paquet de feuilles de bétel appelé *bîra* et jette quelques gouttes d'essence de rose sur nos mouchoirs. Cette cérémonie, en usage dans toutes les cours de l'Inde, a ici une signification importante : il faut être un prince de haut lignage, un guerrier fameux ou un étranger de distinction, pour recevoir le bîra des mains du Maharana d'Oudeypour. C'est un honneur considéré comme l'investiture d'un titre de noblesse. Je mis sans sourciller le précieux bîra dans ma poche et sortis avec l'agent politique, accompagné des salâms des nobles, qui nous escortèrent jusque dans la cour.

Dès lors, on dirait que le prince fait tous ses efforts pour nous faire oublier notre première impression et pour éclipser la splendeur de notre réception à Baroda. Tous les jours il invente un nouveau prétexte pour nous retenir, et depuis deux mois que nous sommes ici, notre existence n'est plus qu'une longue succession de fêtes dont le défilé remplit déjà les pages de mon journal. Ce ne sont que cérémonies

de gala, tournois, dîners, longues promenades sur le lac ou dans les îles, chasses fantastiques aux environs.

Il y a quelques jours nous avons été chasser dans les monts Aravalis, à l'*houdi* de Dubock. On appelle houdis de petits fortins crénelés construits pour servir d'affûts; ils sont généralement placés à l'entrée d'un ravin, de façon que le feu des chasseurs en commande entièrement le passage. On s'y installe confortablement; des fauteuils sont préparés pour le Rana et les invités, et les rafraîchissements, bière, champagne, limonade glacée, ne sont pas oubliés. La chasse à l'houdi est donc la chasse la moins fatigante qu'il soit possible d'imaginer. Derrière chaque chasseur se tiennent deux serviteurs, présidant une vraie batterie de fusils; l'un d'eux est occupé du chargement des armes, tandis que l'autre les passe au chasseur au fur et à mesure qu'il en a besoin, reprenant celles qui ont servi. L'houdi de Dubock est dans une position charmante, ombragé par un groupe d'arbres, au bord d'un ravin profond, et dominant une vue étendue sur la plaine et les Aravalis. Les batteurs, qui nous ont précédés, se sont rangés, au nombre de trois mille, dans la montagne et occupent les hauteurs, ne laissant aux habitants de la forêt d'autre issue que celle que nous commandons. Bientôt les clameurs se font entendre dans le lointain; un bruit formidable de gongs, de trompettes, de tam-tams s'élève des profondeurs de la jungle. Quelques instants après, on entend un craquement dans les broussailles, et la première troupe de sangliers débouche dans le ravin; ils sont une vingtaine et paraissent ahuris. Une fois à portée, ils essuient notre feu; quelques-uns restent sur place; des survivants, les uns regagnent la montagne, d'autres, mieux avisés, continuent leur route et se perdent dans la plaine. Au bout d'un quart d'heure, la confusion devient indescriptible; les sangliers s'entassent dans le ravin par centaines, et le feu du houdi tonne sans interruption. Des chacals, des hyènes passent pêle-mêle avec les porcs, et la

fantaisie des chasseurs en arrête quelques-uns en route; toutes ces bêtes sont en proie à une terreur folle. Une panthère s'avance avec plus de lenteur et essaye de contourner l'houdi en gravissant les rochers; mais elle roule au fond du ravin, le corps criblé de balles, aux cris de joie des Rajpouts.

Les batteurs reviennent enfin et la chasse est finie. Nous descendons dans la nullah pour compter les morts et examiner notre gibier. Le coup d'œil est vraiment effrayant; les animaux gisent les uns sur les autres dans un désordre terrible; de vraies mares de sang remplissent les cavités des rochers. Plus de quarante sangliers, une quinzaine de chacals, hyènes, chiens des jungles et une panthère, tel est le résultat d'une heure et demie de battue. Ce qui m'intéresse le plus parmi ces victimes, ce sont les chiens sauvages, dont j'avais entendu parler, mais sans trouver l'occasion d'en voir aucun spécimen. C'est un animal de la taille du chacal; il lui ressemble beaucoup par la tête, mais son pelage est plus court, d'un brun fauve, et sa queue est rase. Son aboiement rappelle celui d'un chien ordinaire, mais est plus aigu et a quelque chose de sinistre. Réunis en troupes nombreuses, ces animaux traquent les daims et les antilopes, et, grâce à leur ruse et à leur agilité, en font une proie facile; ils n'attaquent jamais l'homme. Même pris en bas âge, ils ne s'apprivoisent jamais.

Les batteurs forment des brancards sur lesquels sont entassées les dépouilles, et notre cortège rentre triomphalement à Oudeypour. Pour fêter cette journée, le Rana nous donne le soir un grand dîner au palais. Les tables sont dressées dans une vaste salle richement et simplement décorée; la voûte repose sur des arches dentelées que supportent des colonnes de marbre blanc; des lustres en cristal jettent une vive clarté que reflètent à l'infini de grandes glaces entourant la salle; des tapis indiens recouvrent le carrelage de couleur en mosaïque. Le dîner lui-même sort toujours des cuisines de l'am-

bassade et est par conséquent tout à fait européen; les vins viennent de la cave du roi et sont d'excellente qualité. Le Rana reçoit les convives et les fait asseoir autour de la table, puis il se retire pour leur laisser toute liberté d'action, vu qu'il lui est interdit par sa religion de prendre part à nos repas et que sa présence comme spectateur ne pourrait que gêner ses hôtes. Il revient au dessert, avec les principaux dignitaires, et accepte gracieusement la coupe d'argent pleine de champagne que lui offre l'ambassadeur. Des toasts nombreux font vite disparaître la gêne; Rajpouts et Européens se mêlent gaiement, rivalisant pour faire honneur aux breuvages de l'Occident et aux cigares des Philippines ou de la Havane. Les scrupules des Rajpouts ne s'étendent pas à ces productions de notre industrie; la seule condition que leur imposent encore leurs dogmes est de faire usage de coupes de métal, le verre étant considéré comme impur. Bientôt arrivent les inévitables bayadères, sans lesquelles il n'est pas de fêtes ici; profitant de la gaieté des maîtres, elles se mêlent hardiment à la conversation et entremêlent leurs danses de plaisanteries, fort goûtées des gens de la cour. Vers minuit, le Rana se lève et congédie ses hôtes, après les avoir embrassés et avoir paré leur cou de guirlandes de fleurs.

Dans une de nos dernières battues, les traqueurs prirent une panthère vivante et le roi décida qu'on la ferait lutter avec un sanglier. Là-dessus, voilà en un moment toute la cour en grande ébullition; les paris s'engagent : je soutiens, jusqu'à preuve du contraire, la supériorité de la panthère. Nous atteignons enfin la fosse du combat; c'est un élégant édifice, surmonté de tourelles, et pittoresquement posé sur la berge du lac, vis-à-vis d'Oudeypour. L'arène est une petite cour entourée de murs élevés; des loges aux balcons de marbre sont disposées sur deux côtés, et à une hauteur qui ne permet pas à la panthère de les atteindre dans ses bonds désespérés. Le sanglier est seul; c'est un superbe animal, d'une

taille hors ligne, et armé de défenses longues et acérées; il a été fait prisonnier dans les gorges voisines, où il commandait quelque harde, et la perte de sa liberté le met en rage; il cherche un ennemi et laboure le sol avec fureur. Tout à coup il s'arrête, tremble un instant et hérisse l'énorme crinière qui couvre ses épaules; il a enfin vu son adversaire : une trappe s'est ouverte et a livré passage à une belle panthère, qui entre lentement et se tapit dans un coin, les yeux fixés sur le sanglier. C'est celui-ci qui engage courageusement la lutte; il s'élance avec impétuosité, et, se laissant étreindre par la panthère, lui déchire les flancs de ses défenses. Les mouvements sont si rapides, si violents, que la panthère essaye de fuir; alors elle est perdue, le sanglier profite de son avantage, et chacun de ses assauts furieux devient fatal à la bête féroce, qui, le crâne déchiré, les côtes brisées, aveuglée par le sang, ne se défend plus; une balle met un terme aux souffrances de la pauvre bête, et le sanglier victorieux est applaudi par les assistants. S'acharnant sur le corps de sa victime, le vainqueur le met en lambeaux, et par moments le lance en l'air jusqu'à l'extrémité opposée de l'arène. La récompense de son courage sera pour lui la liberté : la trappe est ouverte, et au milieu des acclamations de la foule, il trottine lentement et philosophiquement vers ses montagnes. Il a cependant l'air plutôt préoccupé que satisfait, car il s'arrête de moment à autre. Craint-il de retrouver sa place prise, ou réfléchit-il à la perversité de cette panthère qui le retenait enfermé dans ce château? Il disparaît enfin derrière une colline. En me retournant vers les Rajpouts, je vois sur leurs traits combien ils sont heureux de la victoire de leur adversaire favori.

Enfin, de fête en fête, nous sommes ici depuis deux mois, et si j'écoutais nos hôtes, nous y serions encore pour cinq ou six; mais la voix de la raison a parlé. J'ai fixé le moment de notre départ. Dans une semaine, disant adieu à toutes ces

splendeurs, nous commencerons notre marche vers Jeypore, capitale d'un autre royaume rajpout aussi important que celui d'Oudeypour, et dont nous séparent une centaine de lieues.

X

Le firman du roi. — Le prince de Banèra. — Un Seth hospitalier. Ajmir. — Le désert Indien. — Le mirage. — Jeypore.

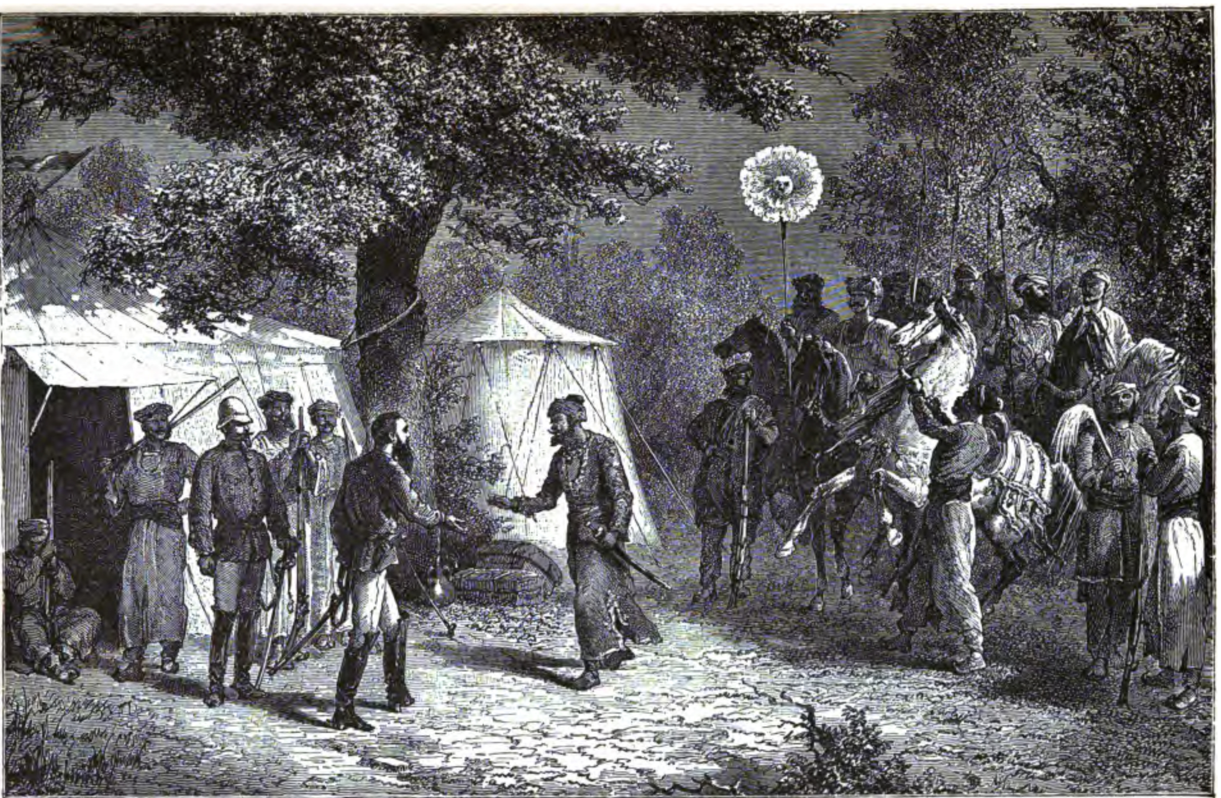
Jeypore.

Notre marche à travers le Meywar a été véritablement triomphale. Le Maharana d'Oudeypour m'avait donné un firman m'accordant sur toute l'étendue de ses États un pouvoir presque sans limites; tous les fonctionnaires étaient tenus de se mettre à mes ordres, et il n'eût dépendu que de moi de réquisitionner à ma fantaisie tout le long de ma route. Vous pensez que je n'ai fait qu'un usage modéré du pouvoir royal. Mais partout les autorités nous ont accueillis comme les représentants officiels du Rana. C'est ainsi que nous avons pu visiter ce qui avait été interdit jusqu'ici aux voyageurs européens et que nous sommes entrés dans la célèbre Chittore, la ville sainte du Rajpoutana. A Banèra, le chef, un des plus puissants feudataires du Rana, est venu en personne, accompagné de sa cour, avec ses étendards, me rendre visite à mon camp.

En quittant ce pays hospitalier, nous sommes entrés sur le territoire anglais d'Ajmir, dont nous avons atteint la capitale après une courte halte à Nassirabad.

Le 30 mars, à 9 heures, nous passons sous un des antiques portails d'Ajmir, et notre caravane s'engage dans d'étroits et pittoresques bazars, dont le premier aspect rappelle beaucoup le Caire. Notre principale préoccupation est de trouver un logement; ici point de Rana pour vous donner un palais, ni

même une maison de poste, car les voyageurs sont si rares que la ville n'en possède pas. Munis de lettres pour le gouverneur de la province, le major Davidson, nous pouvions, à la rigueur, aller réclamer son hospitalité ; mais vous comprendrez qu'il est assez désagréable d'arriver inattendu chez quelqu'un quand on traîne après soi une cinquantaine d'hommes. Je me souvins alors que le major Nixon m'avait conseillé, si je me trouvais dans l'embarras, de m'adresser à un banquier jaïna, le Seth Pertab Mull, en me présentant à lui de sa part. Je demande au premier passant venu de m'indiquer la demeure du Seth et, traversant plusieurs grandes et belles rues, d'une propreté admirable, nous arrivons chez le banquier. Ses domestiques nous reçoivent gracieusement, et bientôt je suis en présence du Seth, homme d'une quarantaine d'années, à la figure des plus sympathiques. A peine lui ai-je expliqué l'objet de ma visite, que, sans me laisser m'excuser de venir ainsi le déranger, il donne immédiatement des ordres pour qu'une de ses maisons soit mise à notre disposition : puis, avec beaucoup de bonhomie, il nous prie de ne pas le remercier, nous assurant qu'il est encore notre obligé pour l'honneur que nous lui faisons, et nous presse de nous retirer pour aller nous reposer de notre longue route. Une demi-heure après, nous sommes installés dans une ravissante petite maison indienne, loin des bazars, dans les faubourgs de la ville; des domestiques envoyés par le Seth mettent rapidement tout en ordre pour nous recevoir, plaçant des tentures, étalant des tapis, des divans. Autour de notre habitation s'étend un vaste verger planté d'orangers, de grenadiers, de citronniers, de tous les arbres odoriférants de ces régions favorisées; un canal alimenté d'une eau courante serpente sous ces ombrages, y entretenant une délicieuse fraîcheur. Et tout cela, a dit Pertab Mull, nous appartient pour le temps qu'il nous plaira d'en jouir. Qu'on accuse encore les Hindous de ne pas comprendre l'hospitalité! C'est bon pour le rachi-



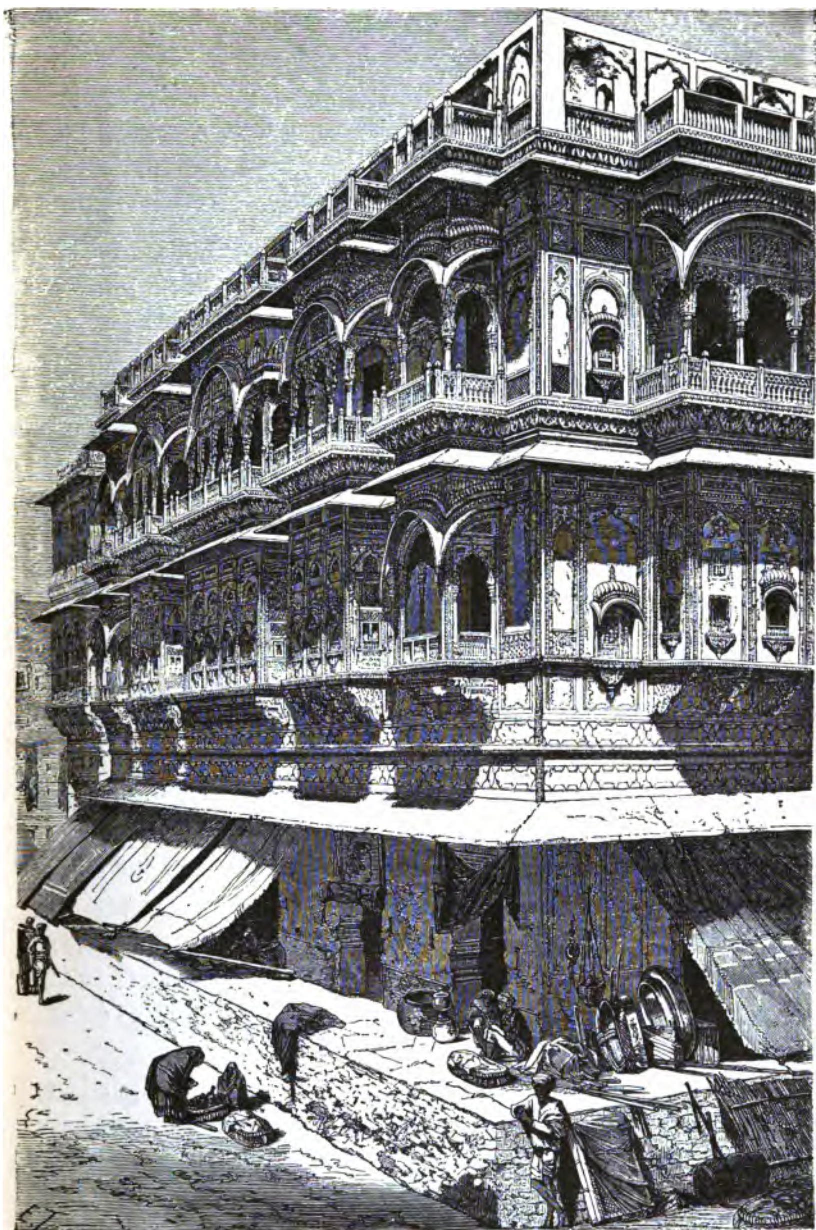
LE PRINCE DE BANÈRA VISITANT NOTRE CAMP.

tique et orgueilleux Babou des bords du Gange ou pour le superstitieux Dekkani, qui vous laisseraient mourir plutôt que de vous recevoir à leur foyer; mais non pour l'habitant du noble Rajasthan, qu'il soit Rajpout, marchand ou paysan.

Mon premier acte à Ajmir fut de congédier l'escorte que m'avait donnée le Rana et de faire part à ce prince de la manière dont j'ai été reçu le long de ma route, ensuite d'informer le major Davidson de mon arrivée. Ce dernier s'empressa de nous envoyer une de ses voitures et se mit entièrement à ma disposition pour faciliter mes recherches dans la ville et ses environs. Il est presque inutile de dire que je trouvai aussi chez lui cette affabilité et cette gracieuse protection dont des hauts employés anglais m'avaient déjà donné tant de preuves. Durant notre séjour à Ajmir, il ne négligea rien pour qu'il nous fût impossible de ne pas emporter de lui un bon et durable souvenir.

Ajmir s'élève dans une ravissante vallée; d'un côté la ville s'étend sur le bord d'un magnifique lac, de l'autre elle s'appuie sur les contreforts d'une haute montagne que surmonte une forteresse. La beauté de son site, l'excellence de son climat en firent de bonne heure le séjour favori des empereurs mogols, et la vallée se remplit de leurs palais et de leurs jardins. Un des plus beaux est le Daolat Bâgh, qui, construit au XVIe siècle par l'empereur Jehanghir, sert aujourd'hui de résidence au gouverneur anglais. D'élégants pavillons de marbre s'élèvent sur la rive même du lac et dominent l'incomparable panorama de la ville et des montagnes se reflétant dans ce miroir de cristal. Le jardin lui-même est vaste et planté d'arbres séculaires; c'est sous ses ombrages que l'impérieux Jehanghir reçut l'humble ambassadeur du roi Jacques Ier d'Angleterre.

La ville possède de fort beaux bazars. Ce sont de grandes et belles voies, bien percées, larges et bordées de trottoirs. Les maisons ont au rez-de-chaussée des boutiques d'une



LE PALAIS DES SETHS, A AJMIR.

forme régulière, et leurs façades soigneusement entretenues sont ornées de balcons et de vérandas. Celles des riches sont en marbre blanc et quelques-unes sont d'une beauté inouïe. Je citerai, entre autres, le palais des Seths, appartenant à quelques banquiers de la caste jaïna, merveilleux édifice, qui, quoique tout moderne, peut se ranger à côté des plus belles productions de l'art rajpout. Des balcons, des colonnes, des corniches sculptées couvrent les façades; tous les détails sont exécutés avec un soin et un goût admirables. Mais ce palais n'est pas le seul; Ajmir est le Francfort du Rajasthan, et ses nombreux Rothschild ont rivalisé pour l'enrichir de superbes monuments. Toutes les maisons sont en général bien bâties, et peu de villes ont un aspect plus coquet que celle-ci avec ses innombrables terrasses et ses murailles de marbre ou de stuc brillant.

Les environs abondent en monuments antiques, tels que le célèbre temple d'Araï-dîn-ka-Jhopra, et en sites pittoresques, entre autres l'oasis de Pochkar, un des sanctuaires brahmaniques les plus vénérés de l'Inde. Toutes ces merveilles nous retinrent pendant une dizaine de jours, que le major Davidson et le petit cercle d'Européens ne contribuèrent pas peu à nous faire passer d'une manière charmante. Enfin, il fallut penser à réorganiser une nouvelle caravane pour nous conduire jusqu'à Jeypore, et ce ne fut pas une petite affaire. Les autorités anglaises nous aidèrent de leur mieux, et je parvins à réunir le nombre de bêtes de somme nécessaire et deux très mauvais dromadaires pour la selle; les routes étant sûres, nous pouvions nous passer d'escorte.

Entre Ajmir et Jeypore, nous eûmes à franchir une portion du grand désert Indien. Le Sahara lui-même ne présente pas une scène de désolation plus complète; quelques buissons épineux, çà et là un rocher noir, apparaissent au-dessus des vagues de sable, striées par les vents de mille dessins. Du reste, on rencontre seulement sur tout ce long parcours quel-

ques villages aussi gais d'aspect que la campagne environnante, des citernes presque desséchées et des fosses pour l'extraction des grenats et des escarboucles, qui sont en si grande abondance que le sol, par places, en est couvert. Le sable est tellement imprégné de sel que les habitants de ces vastes districts ne vivent que du produit de l'exploitation des salines. Ils choisissent d'habitude un monticule et le coupent de façon à obtenir le sable le plus éloigné de la surface, qui est toujours beaucoup plus riche en sel; ce sable est simplement lavé et le sel obtenu par évaporation au soleil.

Deux jours avant notre arrivée à Jeypore, nous eûmes le spectacle d'un merveilleux effet de mirage. L'illusion était tellement complète que nous nous crûmes au terme de notre voyage, et c'est avec difficulté que nos gens parvinrent à nous convaincre que ce que nous avions devant les yeux n'était qu'un nuage de vapeur.

De toute antiquité les habitants des plaines et des déserts ont remarqué l'étonnant phénomène du mirage, et tous, en le décrivant, ont comparé ses effets à la vue d'une nappe d'eau dont les bords seraient garnis d'arbres et d'édifices fantastiques. Dans l'Inde, où il est très fréquent, le mirage présente rarement cet effet; il ne se produit généralement que par une matinée froide ou brumeuse. L'horizon apparaît d'abord chargé d'une haute barrière de vapeurs, imitant, à s'y méprendre, une chaîne de montagnes; sitôt que les rayons du soleil frappent cette masse, elle devient de plus en plus transparente et acquiert un pouvoir réfringent étonnant. Produisant l'effet d'une lentille grossissante, elle augmente le volume des objets rapprochés du spectateur, transformant les arbrisseaux en arbres gigantesques et les rochers en monuments cyclopéens. Tout d'un coup, le sommet de la nue se frange de couleurs irisées, et la base, prenant de la consistance, apparaît comme une montagne réelle; ses flancs se couvrent d'arbres et la cime est couronnée de palais, de minarets, de

palmiers. Pendant un instant, le phénomène s'arrête, et alors les objets paraissent si clairement définis, qu'à moins d'une grande habitude il est impossible de savoir si c'est une ville réelle ou fantastique que l'on contemple; peu à peu le soleil s'élève et la vision s'évanouit. Quelles que soient les causes de ce merveilleux phénomène de la nature, il en est peu de plus admirables, surtout dans les conditions où je le contemplai cette première fois. Placés sur une colline de sable, nous voyions se dérouler à nos pieds une belle rivière, la Bandi Nadi, et à l'extrémité d'une vaste plaine se dressaient les châteaux fantastiques du mirage. Quelques paysans, qui s'étaient arrêtés pour regarder notre caravane, m'assurèrent que, pendant les premiers mois de l'année, ce phénomène se produit presque chaque matin; il est plus rare en avril.

En arrivant à Jeypore, ma première visite fut pour le capitaine Beynon, agent politique à la cour du Maharajah; les quelques lettres dont j'étais muni pour lui me permettaient de compter sur une bonne réception. Le capitaine fut pour moi d'une amabilité charmante, parut s'intéresser beaucoup à mon entreprise et me promit tout son appui auprès du roi. Il m'apprit en outre qu'il joignait à ses hautes fonctions celles de surintendant de la maison de poste, et que nul ne pouvait y séjourner sans sa permission; il nous autorisa non seulement à nous y installer pour le temps que nous jugerions convenable, mais encore il donna des ordres pour que tout fût arrangé de façon à nous en faire une confortable habitation. Le soir même, le Rajah nous envoyait un équipage qui devait rester à notre disposition durant tout notre séjour, et un de ses serviteurs nous prévenait que notre consommation de pain et de glace nous serait envoyée tous les jours du palais; il est bon de dire qu'il serait impossible de se procurer ces provisions à prix d'argent, et que, par conséquent, c'est une très aimable prévenance de la part du Rajah.

La saison torride approche; bientôt le terrible vent du nord-

ouest va souffler, et les pluies rendront le pays impraticable; il faut donc hiverner soit dans une ville anglaise, soit à Jeypore. Je ne pouvais hésiter longtemps entre les deux; la manière dont nous avons été accueillis, l'intérêt que nous offre une des premières cours de l'Inde, m'ont décidé à passer ici les trois mois de la mauvaise saison, comme je l'ai fait l'année dernière à Baroda.

XI

Jeypore. — Le Maharajah. — Les vents chauds. — Le lac des crocodiles. La sainte Amber. — Le palais. — Les singes hanoumans.

Jeypore.

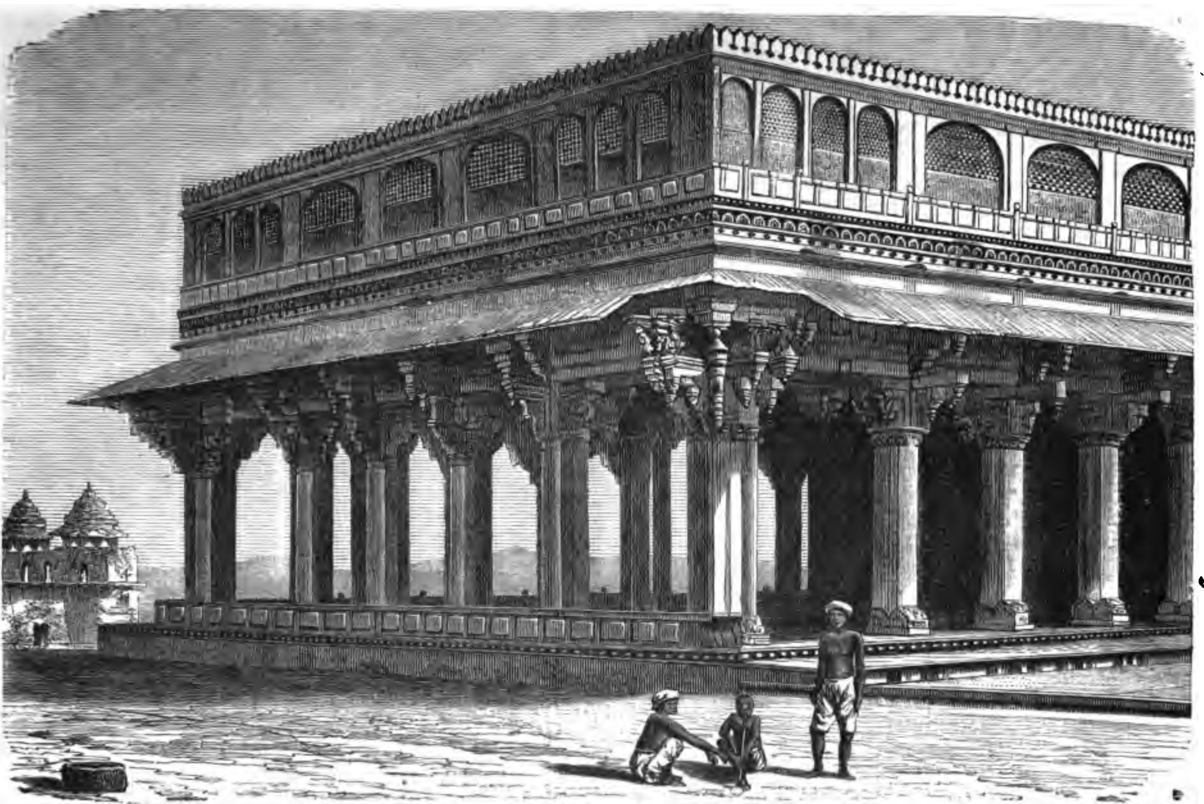
Jeypore est une fort belle ville. De fondation relativement récente, puisqu'elle ne remonte qu'à un siècle et demi, elle a été construite avec une régularité qui ferait l'envie des cités américaines. De larges et belles voies, droites, bordées d'édifices bien alignés, la traversent de part en part. Au centre s'élève le palais ou plutôt l'immense agglomération de palais, de jardins, de temples qui constitue la résidence royale.

Le roi nous a reçus en audience solennelle après notre arrivée. C'est un homme d'une rare intelligence et d'une extrême affabilité, mais il a horreur des plaisirs et de toute la pompe orientale, aussi nous n'avons pour nous distraire ici que nos études et quelques excursions aux environs.

La saison est du reste peu propice aux excursions. Le climat de Jeypore est peut-être un des plus sains du Rajpoutana, mais à coup sûr, il n'est pas des plus agréables. Les saisons y sont plus tranchées que dans le sud de l'Inde; l'hiver y est parfois presque rigoureux et le thermomètre descend, au mois de janvier, vers zéro, mais dans la matinée

seulement. La chaleur va en augmentant jusqu'au mois de mai, époque où commencent à souffler les *hot winds* ou vents chauds, le fléau des hautes Indes. La saison se déclare par des ouragans de sable qui, soulevés par de violents vents du nord, viennent causer de grands ravages dans les provinces du Mewat et des pays Jâts. Le ciel se couvre d'épais nuages d'un jaune terne, mélange de poussière et de vapeurs qui, venant à crever, forment bien la plus vilaine espèce de pluie qu'il soit possible d'imaginer. A ces orages succèdent les vents chauds, qui arrivent de l'ouest, après s'être chauffés pour plusieurs centaines de lieues sur les sables du Marousthan, du Béloutchistan et de la Perse. Leur degré de chaleur est si considérable, qu'à leur premier souffle le sol se dessèche, les arbres se dépouillent et toute végétation cesse. L'Européen, suffoqué par ce brûlant sirocco, qui dure près d'un mois, sans un moment de répit, ne peut plus s'exposer hors de sa demeure, sous peine d'asphyxie foudroyante. Toutes les ouvertures des maisons faisant face à l'ouest sont barricadées avec soin, ou bien bouchées par un épais paillasson en racine de vétiver, appelé *tatti*. Des domestiques versent de l'eau, jour et nuit, sur ces tattis, et le vent, traversant cette muraille humide, perd une certaine quantité de son calorique et renouvelle l'air respirable à l'intérieur des appartements. Souvent le vent s'abat tout à coup vers le soir : c'est le moment le plus pénible, car les tattis ne donnent plus aucune fraîcheur et les pankahs, ou grands éventails, ne peuvent pas agiter suffisamment l'air surchauffé. On emploie alors des roues à vent, décorées du nom de thermantidotes et qui, manœuvrées vigoureusement par quelques coulis, parviennent à abaisser un peu la température.

On comprend que la vie est peu confortable pendant ces quinze ou vingt jours; prisonnier dans une chambre sombre, remplie de l'humidité des tattis, c'est à peine si l'on peut sortir quelques instants après le coucher du soleil. La nuit, l'on



LE DEWAN KHAS, A AMBER.

couche en plein air pour ne pas étouffer, et l'on se réveille, le matin, les yeux, les oreilles et la bouche remplis du sable fin continuellement en suspension dans l'atmosphère. Aussi consulte-t-on tous les jours avec anxiété l'horizon du côté du sud-ouest, et c'est avec joie que l'on voit arriver les premiers nuages et les premières pluies. Deux ou trois ondées changent l'aspect du pays comme par enchantement : le sable disparaît sous un gazon fin, uni et d'un vert d'émeraude, les arbres se couvrent de feuilles et l'air devient d'une fraîcheur délicieuse. Après ces quelques jours d'une température infernale, on assiste donc réellement à ce que les poètes ont appelé le réveil de la nature; ici, le spectacle a quelque chose de féerique : la veille, un océan de sable fouetté par un vent furieux; aujourd'hui, de vertes prairies et une jolie petite pluie fine. Il faut avoir senti la terrible haleine du simoun indien pour aimer la pluie comme on l'aime à ce moment.

La mousson nous rend la liberté; nous pouvons faire tous les jours des excursions jusqu'à la ville ou aller passer quelques heures au palais. Les belles journées sont employées à des excursions de chasse ou à l'exploration des environs.

Une de nos premières visites a été pour Amber, l'ancienne capitale du royaume et une des merveilles de l'Inde entière. Cette antique cité, abandonnée par ses habitants, se cache dans un repli des montagnes au nord de Jeypore. La route qui y conduit traverse un pays ravissant tout couvert de jardins et de magnifiques villas. L'extrémité de la vallée est barrée par un beau lac que l'on doit traverser pour atteindre la montagne d'Amber. Les crocodiles pullulent dans ce lac, et je crois qu'il est impossible, dans aucun pays du monde, d'en voir un aussi grand nombre réunis dans un même lieu. La haute chaussée de pierre qui conduit à Amber coupe un des angles du lac; on peut, de là, étudier les sauriens tout à son aise. A peine si ces aimables animaux entendent des pas ou aperçoivent du monde sur cette route, qu'ils arrivent de tous les côtés

et viennent se ranger de chaque côté de la chaussée; leurs horribles têtes aplaties, triangulaires, se dressent avidement et impudemment au-dessus des lotus, et le passant peut voir tous les yeux dirigés vers lui. Figurez-vous que vous passez à cheval devant une pareille armée; si votre monture venait à s'effrayer, à faire un faux pas, aussitôt toutes les gueules s'ouvriraient; en une seconde vous auriez disparu. Des bataillons de pélicans, d'une blancheur digne du proverbe, s'ébattent sur les îlots et reposent agréablement la vue de cet avant-plan sinistre; des canards passent et repassent à côté des crocodiles aux aguets. Malgré toute son intelligence, le roi protège encore ces féroces animaux, et il est défendu, sous peine d'une forte amende, de les molester en quoi que ce soit. De peur qu'on ne les effraye ou qu'on ne les blesse par mégarde, on ne peut même chasser sur le lac.

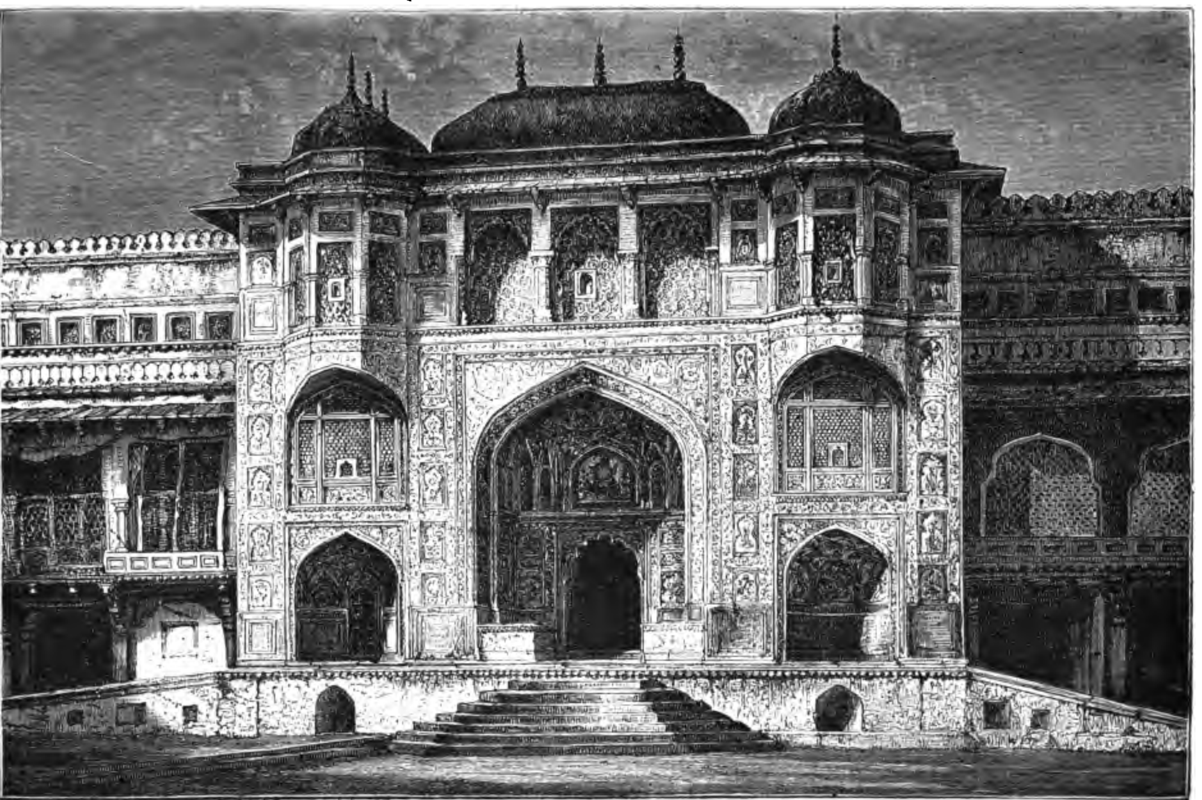
Sur la berge opposée est une porte en ruine, sous laquelle passe la chaussée et qui donne accès dans la première enceinte d'Amber. De l'autre côté commence une rampe fort raide qui gravit en droite ligne un col d'une centaine de mètres au sommet; on passe un autre portail et on est dans Amber. La route serpente quelques instants à travers la forêt, puis à un tournant on aperçoit à ses pieds la mystérieuse vallée. Qu'on se représente un cratère profond, dont les talus sont couverts d'une jungle épaisse et sombre; au centre, un cône de verdure, servant de piédestal à un palais de marbre, féerique, étincelant, auprès duquel pâlissent les merveilles de Grenade et de Séville; autour de ce cône, une ville abandonnée, silencieuse, dont les moindres maisons sont des palais, et un lac aux eaux noirâtres. Tel est le premier effet d'Amber; mais ce qui est indescriptible, c'est la sensation que l'on éprouve après quelques minutes de contemplation; quelque chose de romantique, de mystérieux s'empare de vous; on se demande si ce n'est pas une simple rêverie des *Mille et une Nuits*, si, nouveau Calender, on ne va pas troubler le silence de cette ville

endormie et en faire jaillir quelque effrayant mystère. Le palais surtout a quelque chose de surnaturel : les dômes recouverts de plaques d'or et d'émaux bleus, les tourelles de marbre d'un jaune d'ivoire, les murailles garnies de balcons dorés, c'est bien le château enchanté de Cherarzâd.

Un sentier rapide conduit au bord d'un étang dont les bords sont couverts de ravissants jardins; de petits kiosques de marbre, abritant de symboliques idoles à quatre faces, se groupent sur la berge. Cette partie de la vallée est entièrement occupée par les eaux du Tal, qui laissent à peine un espace suffisant pour la route; la ville ne commence donc que de l'autre côté de la digue, qui supporte un ravissant jardin avec palais d'été, bosquets d'orangers et de manguiers, et pièces d'eau. Contournant l'étang, nous gravissons péniblement les rampes dallées qui conduisent au château; les bords du chemin sont défendus par des remparts crénelés, et à chaque tournant une massive porte avec bastions et corps de garde couvre la voie.

La porte principale, un grand arc en ogive, d'un style simple et sévère, surmonté de légers pavillons, donne dans une vaste cour dont trois côtés sont occupés par de grands corps de bâtiment, qui contenaient autrefois les casernes et les étables. Cette cour occupe le sommet du plateau inférieur de la colline; le second plateau porte les édifices principaux du palais, qui garnissent une haute terrasse donnant sur la cour. On y monte par un grand escalier, et passant sous une belle porte ornée de fresques de couleurs vives, on se trouve au centre de toutes les merveilles qui ont rendu ce palais si célèbre dans l'Hindoustan.

A l'angle de la terrasse se dresse la grande salle du Dewan Khas, un des plus beaux monuments de l'art rajpout. Une double rangée de colonnes, supportant un massif entablement, forme les trois côtés de la salle, qui est recouverte par une haute voûte, d'une grande hardiesse; le quatrième côté donne



LA PORTE MERVEILLEUSE A AMBER.

sur le lac et est fermé par un mur. L'édifice n'est donc en réalité qu'un kiosque sur de très grandes proportions; la lumière et l'air y entrent en toute liberté.

Sur l'autre côté de la terrasse s'étend la partie du palais réservée au roi; au centre de la façade est une porte monumentale, couverte de mosaïques et de peinture fines; c'est un des chefs-d'œuvre de l'Inde. Il est difficile de donner une idée de ce merveilleux assemblage de marbres précieux et de dorures. Les grillages de marbre qui ferment les fenêtres de la façade sont réputés les plus beaux de l'Inde; taillés dans une dalle qui mesure jusqu'à deux mètres de haut sur un et demi de large, ils sont exécutés avec une telle délicatesse qu'ils simulent à une petite distance de transparents rideaux de mousseline.

Franchissant cette porte, on va de merveille en merveille; on pénètre dans une cour entourée de palais, étincelants de mosaïques et de sculptures, et dont le centre est occupé par un féerique jardin. Quoique abandonnée depuis longtemps, cette résidence royale est encore entretenue avec soin.

De l'autre côté du jardin s'étend une longue ligne de palais, tous aussi admirables comme pureté de forme, aussi splendides comme décoration. Dans l'un, les murs sont couverts de panneaux de santal incrustés d'ivoire et d'argent; des canaux traversent les salles et viennent aboutir à des bassins dont les parois sont incrustées de gracieuses compositions auxquelles se mêlent des poissons, des plantes aquatiques, des lotus, des monstres. D'autres sont simplement tendus de marbre blanc, avec des encadrements de lapis-lazuli ou de serpentine verte, ou bien décorés de miniatures représentant des scènes de chasse, des traits de l'histoire nationale ou de la mythologie; chacun enfin renferme des choses dignes d'être vues et admirées. Les appartements étaient décorés avec la magnificence qu'on retrouve dans cet admirable palais; mais cent cinquante ans d'abandon, et

aussi les habitants actuels, n'en ont laissé subsister que peu de traces; on y voit cependant encore des fresques antiques fort curieuses et quelques belles mosaïques.

Quand je dis les habitants actuels, je veux parler d'une puissante tribu de singes hanoumans, qui ont établi leur campement dans les salles désertes du palais et qui règnent aujourd'hui en maîtres dans tout l'ancien harem. Si même les préjugés hindous ne protégeaient pas ces inoffensifs animaux, il serait encore difficile de les déloger d'un poste qu'ils occupent depuis de nombreuses années et qu'ils seraient capables de défendre vaillamment. Lorsque je pénétrai pour la première fois dans le palais, accompagné de Schaumburg et d'un domestique, notre entrée occasionna un violent tumulte; les mères se sauvaient en emportant leurs enfants, et les mâles nous suivaient à distance respectueuse, mais en montrant d'une manière peu rassurante leurs formidables mâchoires.

Le *langour* ou *hanouman*, le singe sacré des Hindous, est le plus grand des singes qui peuplent les forêts de l'Inde; sa taille varie de $0^m,75$ à $1^m,30$; il est d'une forme élancée, élégante, et d'une souplesse excessive; sa face, très intelligente, est dégarnie de poils, couverte d'une peau très noire et encadrée par de longs favoris blancs; sa fourrure est gris-chinchilla sur le dos, blanche sous le ventre, d'un poil long et soyeux; sa queue est nue, à l'exception d'une touffe à l'extrémité, et a une longueur égale au corps.

Ces étranges habitants du palais d'Amber m'intéressèrent beaucoup durant le séjour que j'y fis en leur voisinage : au bout de quelques jours, toute la tribu nous connaissait et nous approchait sans crainte; des bananes, du pain et du sucre nous avaient rendus populaires. Les personnes qui ont vécu dans les pays où ces singes sont nombreux ont remarqué qu'ils vivent toujours en tribus, et, sous le gouvernement d'un chef; chaque tribu occupe son champ, son bois,

ses ruines, qu'elle paraît considérer comme son territoire et dont elle défend jalousement l'accès aux maraudeurs étrangers.

Les langours, postés sur les créneaux du palais, observent la contrée; une sentinelle voit-elle approcher un étranger, un ennemi, aussitôt elle pousse un cri rauque, et à ce signal d'alarme les créneaux se couvrent de défenseurs. Un jour, une panthère traversa le ravin et vint se promener sous les murs du palais; il fallait voir avec quelle fureur, mêlée de terreur comique, les singes insultaient du haut de leurs remparts leur terrible ennemi : longtemps après son départ, toute la troupe hurlante resta aux aguets, se livrant à mille contorsions en signe de bravade.

Le temps étant toujours beau, nous prenions nos repas sur la terrasse d'un des pavillons; à heure fixe, toute la tribu se rangeait sur le parapet voisin et nous observait avec un plaisir extrême; quel spectacle pour ces singes qu'un Parisien buvant et mangeant! Assises au premier rang, se tenaient les guenons, chacune portant dans ses bras un joli petit singe; derrière, plus farouches, les adultes; et seul, sur le rebord du toit, trônait le vieux roi.

Cette galerie était si bouffonne, et les singes observaient une telle immobilité, que j'essayai plusieurs fois d'en faire la photographie; mais à la vue de l'objectif, qu'ils prenaient pour un nouveau genre de fusil, tous se sauvaient en hurlant.

Le langour, animal inoffensif et facile à mettre en fuite, est un terrible adversaire lorsqu'il est blessé ou se sent en danger d'être pris; la force de ses mâchoires est prodigieuse, et, jointe à l'agilité avec laquelle il se sert de ses bras, le rend aussi redoutable, une fois furieux, que l'hyène et la panthère.

XII

Ulwur. — Le palais royal. — L'étang sacré. — Chasse à la panthère. Frayeur d'un éléphant.

Ulwur.

Nous avons quitté Jeypore dès les premiers jours d'octobre et, continuant notre marche vers le nord, nous sommes arrivés à Ulwur, capitale d'un royaume rajpout assez important, le troisième que nous visitons depuis notre départ de Baroda.

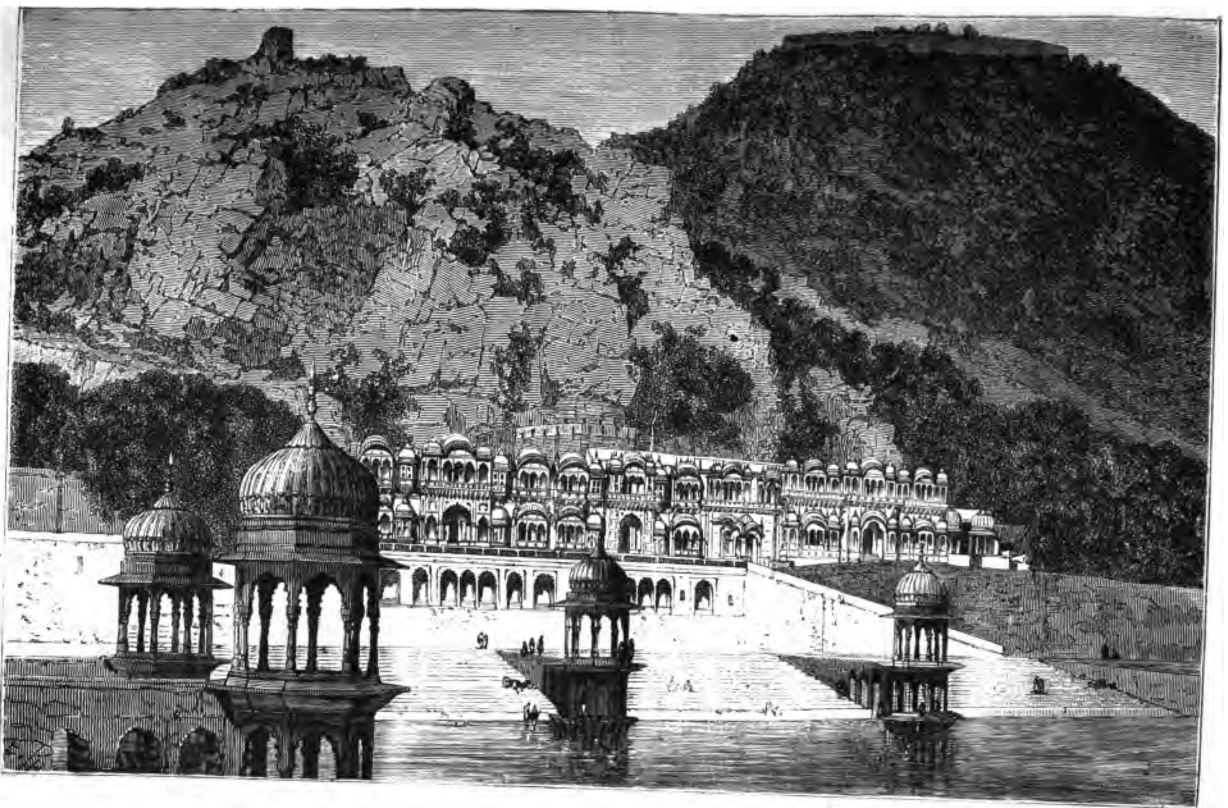
Le prince, qui est un tout jeune homme, nous a fait le meilleur accueil et nous a donné comme logement un ravissant palais d'été, l'Armoudjan Bâgh, situé hors des murs de la ville. Celle-ci offre un aspect des plus remarquables : construite en amphithéâtre sur une colline que couronnent ses nombreux palais, elle est placée à l'entrée d'un cirque entouré de pics bizarrement dentelés et d'une hauteur imposante. Ses fortifications l'enveloppent d'une enceinte continue armée de bastions, et se relient par des courtines aux forts et fortins qui garnissent tous les sommets. Les flancs précipitueux de la montagne sont couverts d'une riche végétation, qu'ils tiennent comme suspendue au-dessus de la ville, qu'enserre du côté de la plaine une forêt continue de jardins. Enfin les cimes elles-mêmes, formées d'un quartz laiteux, légèrement irisé, étincellent au soleil, semblables à des glaciers.

Le palais royal occupe le sommet de la colline ; c'est un groupe considérable d'édifices en partie détachés et de styles fort variés. L'intérieur est très simple et orné avec beaucoup de goût, sauf toutefois quelques salons à l'européenne, où sont entassés pêle-mêle des meubles disparates et mille objets provenant de nos fabriques et qui sont l'objet d'une admiration

naïve. Une idée excellente de l'architecte, surtout dans ces pays de mollesse, est d'avoir supprimé les escaliers; le palais a trois et même quatre étages, mais ceux-ci communiquent tous entre eux par des corridors légèrement inclinés, qui soulagent la fatigue de l'ascension.

Le palais est séparé de la base même de la montagne par un petit étang, qui est bien un des points les plus curieux et les plus pittoresques de l'Inde. Les bâtiments du palais en occupent tout un côté; au sud, sur une haute terrasse de grès rose, s'élève un vaste mausolée; à l'ouest, la masse conique du mont Ulwur, avec sa couronne de créneaux et son manteau de forêts, surplombe la nappe d'eau et ne laisse qu'un quai étroit sur lequel se presse une longue ligne féerique de palais et de temples; enfin, au nord, se dresse une fantastique pyramide de blocs de marbre, entremêlés de temples et de verdure, et supportant à plus de mille pieds un château fort. Tel est le le plan, telle est l'esquisse du tableau, mais aucune description n'en ferait entrevoir la beauté.

Le Maharao (tel est le titre officiel du roi) est amateur passionné de la chasse. Nous prîmes part avec lui à de très intéressantes battues dans les gorges voisines de la ville. Nous en rapportâmes plusieurs panthères et un fort beau tigre. Dans une de ces expéditions, il m'arriva un accident qui n'est pas rare et qui coûte la vie à bien des chasseurs. Nous chassions dans un défilé étroit, à quelques lieues de la ville, et les batteurs ayant signalé une panthère, les chasseurs s'étaient rangés à l'entrée du ravin par où elle devait sortir. Je montais, ce jour-là, un éléphant du Rao, magnifique animal, employé depuis longtemps aux rencontres avec les bêtes fauves. Au moment où la panthère, chassée par le bruit des batteurs, sortait du fourré, elle fut touchée avec tant de bonheur par le prince, qu'elle vint rouler à quelques pas devant nous. Je l'ajustais pour la dépêcher, quand mon éléphant, se mettant à trembler, fit brusquement volte-face, me renversant presque



L'ÉTANG SACRÉ A ULWUR.

par le choc et déchargeant mon fusil; puis, malgré les efforts du cornac, la panique le prenant, il nous emporta au galop à travers la jungle. Ces frayeurs subites sont assez fréquentes chez les éléphants, même dressés pour la chasse au tigre. En pareil cas, aveuglés par la peur, ils se sauvent, brisant tout sur leur passage, se heurtant contre les arbres et souvent broyant siège et cavalier à quelque branche. La présence d'esprit du cornac me préserva du sort d'Absalon : frappant de toute sa force le crâne de l'animal avec sa pique de fer, il réussit à diriger la bête vers le bas de la vallée, couvert seulement de buissons épineux; là, après une course d'un quart d'heure, la brute essoufflée s'arrêta tout court et se laissa guider docilement.

XIII

Un roi en marche. — Les plaines de la Jumna. — Le camp royal. Le palais de Dîgh. — Secandra.

Secandra.

Notre séjour à Ulwur se prolongea, jusque vers la fin d'octobre, en fêtes et en recherches, et nous allions nous acheminer vers Delhi, quand un avis officieux nous avertit que le vice-roi des Indes venait de convoquer tous les rois et princes du Rajasthan à un grand Durbar impérial, qui devait se tenir en novembre à Agra. On nous engageait vivement à y assister, vu que pareille cérémonie n'avait pas eu lieu depuis le règne de lord Bentinck, et que, par le nombre des princes répondant à l'appel du vice-roi et la splendeur des fêtes dont il serait l'objet, ce Durbar surpasserait tous les précédents. Le Maharao avait reçu, lui aussi, une invitation au Durbar du gouverneur général et se préparait à s'y rendre. Il nous offrit de

faire route avec lui, ce qui acheva de nous décider : voyager avec un Rajah ne pouvait manquer d'offrir quelque intérêt.

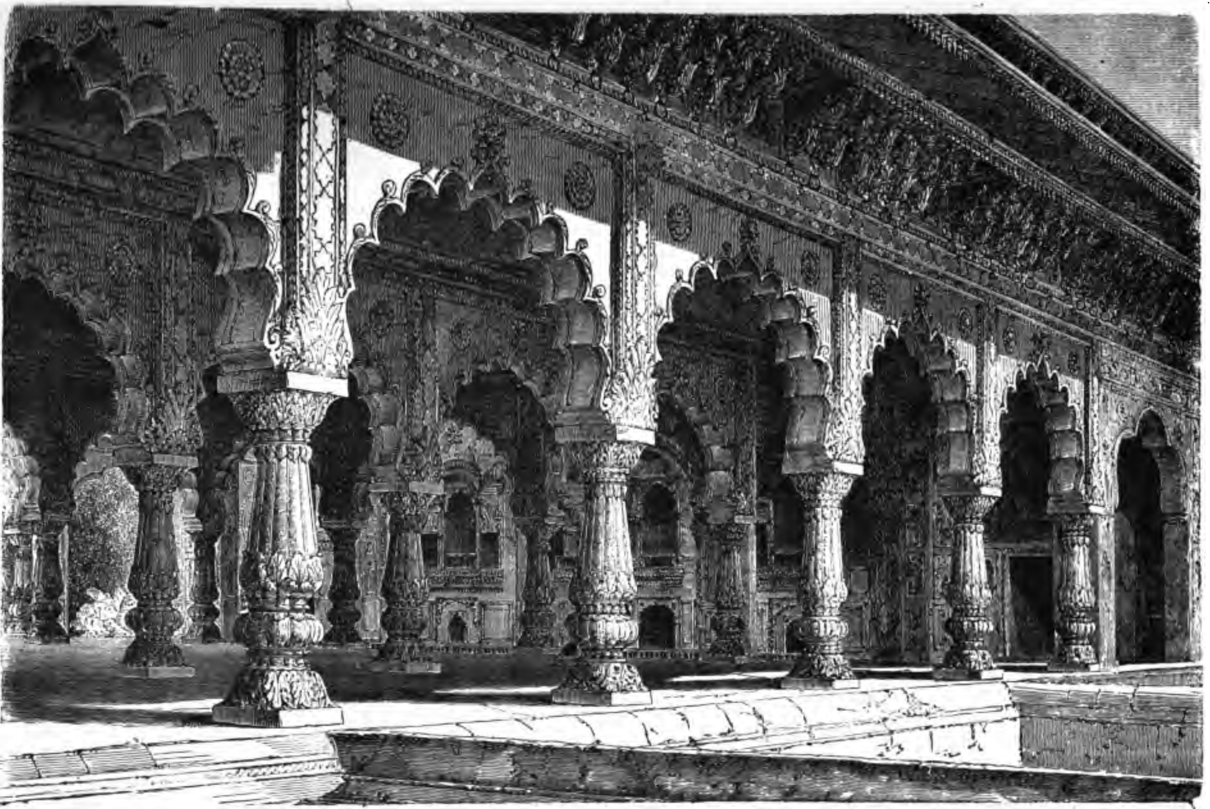
Les derniers jours du mois furent employés par le Maharao à faire ses préparatifs de départ, et vous comprendrez que ce n'était pas une petite affaire, puisqu'il s'agissait d'emmener tout le personnel de sa cour et une escorte de trois mille hommes. Le prince devait se faire suivre de ses tentes d'apparat, avec une partie du mobilier du palais, afin de recevoir dignement, pendant le séjour à Agra, les représentants de la puissance anglaise; puis viendraient nécessairement à la suite les éléphants, chevaux, musiciens, danseuses, et les mille parasites qui vivent aux crochets des princes de l'Asie. Il fallait aussi songer à nous; notre camp comptait plusieurs tentes, un *khansamah* du roi, deux cuisiniers, huit *béras* ou porteurs, quatre *sowars* ou cavaliers, une quinzaine de lascars, *harkaras* ou messagers, sans compter nos serviteurs; plus quatre chevaux de selle, deux *khâs* ou dromadaires de course, dix chameaux et quatre charrettes.

En quittant Ulwur vers l'est, on entre dans cette admirable vallée que fertilisent la sainte Jumna et ses affluents. Le sol, à cette saison de l'année, est couvert de toutes ses richesses; le sorgho gigantesque dresse de chaque côté du chemin ses énormes épis jusqu'à la selle des chameaux; le cotonnier épanouit ses grappes de neige, et l'orge courbe sa lourde tête chargée de grains. Le pays brille par l'absence des voies entretenues; tantôt le chemin est large, creusé de nombreuses ornières; tantôt il serpente en sentier à travers les champs. De nombreux retardataires couvrent la campagne; des soldats déguenillés, à mine de bandits, leur uniforme à l'anglaise soigneusement plié et suspendu au bout du mousquet, vont par troupes pittoresques, s'arrêtant au coin des routes pour fumer, ou dormant le ventre au soleil autour des citernes. Tout ce monde, invité ou non, suit la marche du roi et va vivre aux dépens de sa bourse; il n'est pas jusqu'aux chiens

faméliques des bazars qui, se joignant à la fête, ne suivent la caravane.

A Ramgarh, nous trouvons le gros du camp parti. Il est toujours très fâcheux en campagne d'arriver après une armée en marche; mais mon majordome, en homme de flair, a du premier coup si habilement employé les firmans, que nous sommes pour longtemps à l'abri de la famine. Le Rao s'est aussi occupé de la cave. Les paniers de bordeaux, champagne, rhin, etc., nous suivent, et comme le cahot des charrettes ou le balancement du chameau pourrait nuire à ces précieux liquides, ce sont des coulis qui les portent soigneusement suspendus à de longs bambous.

Le lendemain, nous trouvons le camp royal établi dans une belle plaine au pied d'une antique forteresse. Il couvre une vaste étendue et fait un bel effet, avec ses longues lignes de tentes rayées de rouge et de bleu, et ses parcs de chameaux et d'éléphants. Les tentes sont plantées avec régularité et exactement sur les emplacements désignés par les prévôts. Celles du roi sont entourées d'un haut mur d'étoffe rouge, qui cache aux yeux des profanes l'habitation des princesses. Devant ce palais de toile s'étend une place carrée qu'entourent les campements des nobles, les offices du prince et nos tentes; au centre se dresse un grand mât que surmonte l'étendard royal, le Pantchranghi aux cinq couleurs; au pied sont la garde royale et quelques pièces d'artillerie pour les saluts du matin et du soir. On voit qu'un certain ordre règne dans ces expéditions, et cela est nécessaire avec une population aussi légère et aussi bruyante. Mais il faut traverser le camp dans toute sa longueur, jusqu'à une autre place qui fait le pendant de celle du Rajah. Là aussi flotte un étendard, mais il est rouge : c'est celui du *kotwal*, le grand justicier du camp. Autour du mât sont installés les bureaux de police, les tamtams et les gangues de fer pour les malfaiteurs. D'un côté de la place se trouvent les magasins tenus par des Banias, où



LA SALLE D'AUDIE CE DU PALAIS DE DIGH.

se débitent les provisions nécessaires et les friandises; de l'autre, les échoppes des liquoristes, ainsi que les tentes basses des femmes et de tout le monde interlope qui suit une armée en marche. A neuf heures, un coup de canon annonce le couvre-feu, et aussitôt le silence se fait, tout s'endort : l'on n'entend bientôt plus que le perçant *kaberdar* des sentinelles, alterné du *kaun hanéwalla* ou « qui vive? » qui accueille les rondes continuelles. Dès l'aube, un autre coup de canon réveille le camp. Je sors de ma tente; tout est encore calme; l'air est froid et piquant; un voile de vapeurs bleues s'accroche aux pointes des tentes. Sur la place, quelques soldats rajpouts, grelottants, se pelotonnent autour du feu; devant le palais une compagnie d'athlétiques mercenaires béloutchis font en rang la prière du matin; ils s'inclinent, se relèvent et se prosternent devant le soleil qui leur indique la Mecque.

Quelques jours après, nous avons établi notre camp dans les jardins du palais de Dìgh, magnifique résidence d'été des princes de Bhartpour, dont nous avons traversé le territoire pour gagner la province anglaise d'Agra. Ce palais, entre autres merveilles, renferme une salle d'audience aux arcades dentelées d'une incomparable beauté. De gracieuses corniches inclinées et finement découpées projettent sur la façade des ombres d'un très heureux effet. Un jardin planté d'orangers et d'arbres fruitiers, et traversé par de belles avenues ornées de nombreux jets d'eau, enveloppe cette ravissante résidence.

Depuis hier nous campons à Secandra, devant le tombeau de l'empereur Akber, étonnante construction pyramidale qui couvre un espace énorme et qui mériterait des pages de description, si je ne craignais de vous fatiguer par cette perpétuelle énumération de merveilles. Demain nous faisons notre entrée à Agra.

XIV

Agra. — Le Tâdj. — Une fête indienne. — Le grand Durbar.

Agra.

Nous voici dans la ville du Tâdj, la merveille des merveilles, et cette fois-ci, bon gré mal gré, il faut que je vous communique un peu de l'admiration que je ressens depuis qu'il m'a été donné de contempler ce chef-d'œuvre de l'art hindou. Je ne vous dirai rien de la ville, qui est vaste et très animée, ni de la citadelle, avec ses palais, ses mosquées de marbre, ses piscines, ses galeries à jour, tout un décor des *Mille et une Nuits*. Je vous conduis tout droit au Tâdj.

Quelques mots d'abord sur son histoire. Le Tâdj fut élevé par l'empereur Chah Jehan, pour servir de mausolée à l'impératrice Moumtaz Mahal ou Tâdj-Bibi, morte en donnant le jour à la princesse Jehanara. Cette femme, d'un grand talent et d'une beauté célèbre, avait inspiré une si profonde affection au prince, qu'il résolut d'élever en sa mémoire le plus beau monument que l'homme eût jamais conçu. Après un concours de tous les architectes de l'Orient, le projet d'Içâ Mahomed (Jésus Mahomet) fut adopté. Commencé en 1630, le mausolée ne fut terminé qu'en 1647, et pendant ces dix-sept ans vingt mille ouvriers y furent employés. Le gros œuvre nécessita cent quarante mille charretées de grès rose et de marbre du Rajpoutana, et chaque province de l'empire contribua à son ornement par l'envoi de pierres précieuses dont on retrouve la liste dans un manuscrit du temps. Le jaspe vint du Pendjab, les cornalines vinrent de Broach, les turquoises du Thibet, les agates de l'Yémen, le lapis-lazuli de Ceylan, le corail d'Arabie, les grenats du Bundelcund, les diamants de Pannah, le

cristal de roche du Malwa, l'onyx de Perse, les calcédoines d'Asie Mineure, les saphirs de Colombo, les conglomérats de Jessalmir, de Gwalior et de Sipri. Malgré ces contributions et le travail forcé des ouvriers, le coût de cette œuvre gigantesque fut d'environ soixante millions de francs.

Le Tâdj se dresse sur les bords de la Jumna, élevant son croissant doré à 66 mètres au-dessus du niveau du fleuve; le jardin qui le précède est entouré de hautes murailles crénelées, avec d'élégants pavillons aux angles. L'entrée principale est une porte monumentale en ogive, contenant plusieurs salles et couronnée d'un cordon de kiosques; la façade en grès rose est rehaussée par des bandes de marbre blanc; les tympans de l'arche centrale sont ornementés de mosaïques en agate et onyx. Un beau cloître entoure la cour d'entrée et forme un caravansérail pour les voyageurs. Franchissant le portail, on se trouve soudainement en face du Tâdj, qui apparaît dans son éclatante blancheur, à l'extrémité d'une large allée pavée et bordée de hauts cyprès. Cette première vue est saisissante; cette resplendissante montagne de marbre blanc se dresse, surnaturelle, au-dessus de la sombre et puissante végétation qui remplit le jardin.

Le mausolée du Tàdj s'élève du centre d'une plate-forme en grès rouge de 320 mètres de long sur 110 de large, dont un des côtés baigne dans la Jumna, l'autre n'ayant que quelques pieds au-dessus du niveau du jardin. Une superbe terrasse de marbre blanc, haute de 5 mètres et mesurant 95 mètres sur les côtés, lui sert de piédestal. De chaque angle de la terrasse s'élance un minaret de marbre, supportant une légère coupole, à 50 mètres au-dessus des dalles. Le mausolée lui-même est sur le plan d'un octogone irrégulier, dont les plus grands côtés mesurent 40 mètres; le sommet en terrasse porte quatre pavillons placés aux angles et un dôme majestueux s'élevant du centre; les façades sont percées chacune d'une haute porte sarrasine, flanquée de deux étages de niches.

Telles sont les proportions et le plan du Tâdj, et on pourrait les appliquer sur une moindre échelle à bien d'autres monuments; mais leur ensemble a été calculé avec un tel art, qu'on ne saurait y trouver aucun défaut. L'édifice entier, de la base au sommet, est en marbre blanc incrusté de mosaïques formant des bandes d'inscriptions, des arabesques, des ornements, et disposés avec tant de goût, que, malgré leur nombre, ils ornent le monument sans l'écraser. Il n'est pas une partie de l'extérieur, à l'exception de la calotte même du dôme, qui ne soit ornée de ces merveilleuses incrustations. L'évêque Heber a dit avec raison que « le Tâdj a été élevé par des Titans et fini par ses orfèvres ». Jamais coffret plus finement ciselé n'est sorti de la main patiente d'un artiste chinois.

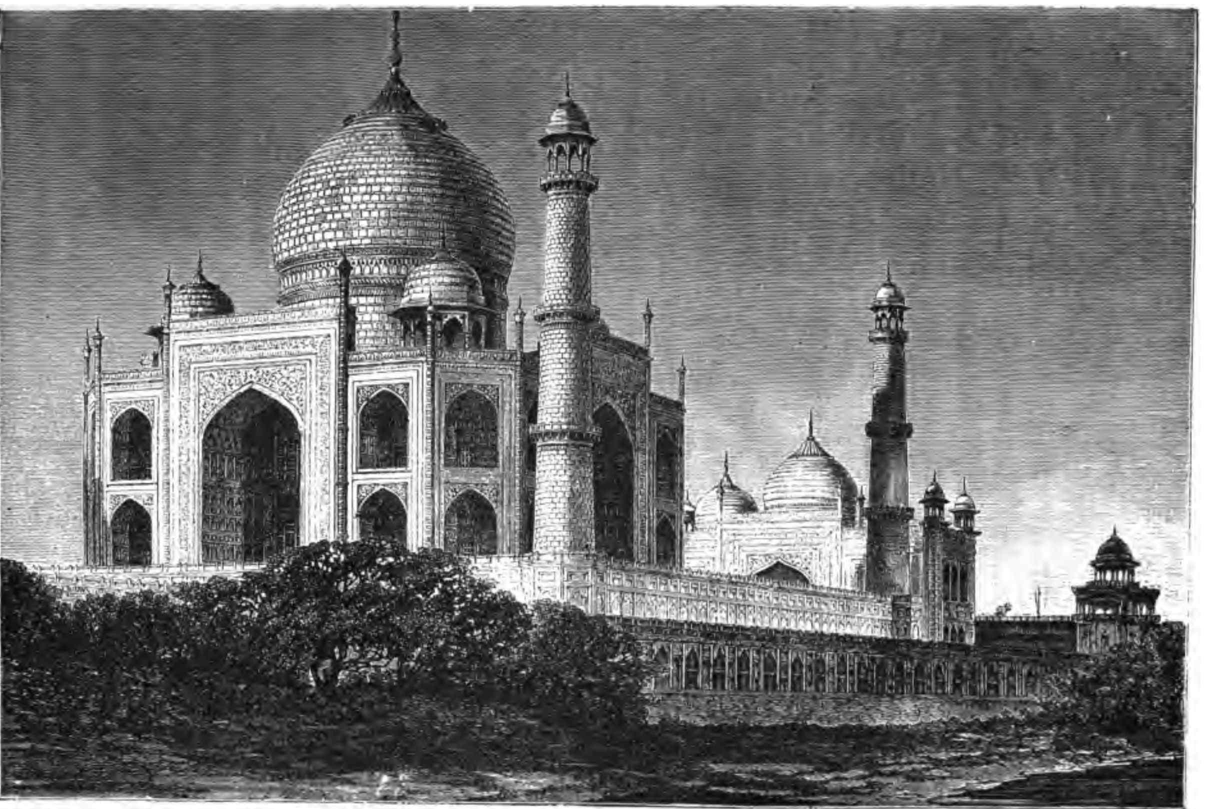
Dès la première visite au Tâdj, on ne peut s'empêcher d'admirer cette merveille; et il n'arrive pas ce que le voyageur éprouve trop souvent, c'est-à-dire que, les descriptions lui ayant trop donné à espérer, il est tout d'abord déçu. Chaque visite y fait découvrir de nouvelles beautés; on peut, comme je l'ai fait, y revenir huit jours de suite sans se fatiguer de le voir, et en y trouvant chaque fois de nouveaux sujets d'étude. Mon enthousiasme a été si vif, que je répéterai volontiers avec un auteur anglais : « N'y eût-il à voir dans l'Inde que le Tâdj, ce serait pour un architecte, ou un artiste, une compensation suffisante de la longueur du voyage; car aucune plume ne peut rendre justice à son incomparable beauté et à son étonnante grandeur. »

L'intérieur surpasse encore en magnificence l'extérieur : la voûte, les parois, les pierres tumulaires ne sont que mosaïques, bouquets, fruits, oiseaux, exécutés en pierres précieuses. Les tombes de l'impératrice et de Chah Jehan sont au centre de la salle, entourée d'une grille de marbre. Une douce lumière pénètre à travers les fenêtres fermées par des grillages de pierre. Un singulier phénomène ajoute encore à l'impres-

sion émouvante du lieu : c'est un écho d'une suavité infinie, qui ne peut être comparé qu'à celui du Baptistère de Pise. Cet écho est produit par le dôme, que ferme entièrement la voûte de la salle, et qui forme au-dessus du monument une gigantesque boîte d'acoustique.

Agra est en ce moment le rendez-vous de tous les principaux Rajahs de l'Inde. Chacun d'eux essaie d'éblouir les Européens par son faste et ses prodigalités. L'autre jour, le Maharajah de Gwalior, un des plus considérables, a eu l'ingénieuse idée de nous donner une fête dans le Tâdj même. On ne pouvait trouver un décor plus féerique. Le jardin avait été brillamment illuminé. Les grandes allées pavées de marbre offraient un coup d'œil éblouissant : Maharajahs et Rajahs ruisselants de diamants; gouverneurs, diplomates, officiers, chamarrés de broderies; ministres indiens; barons rajpouts; grandes dames de la cour de Calcutta, formaient une foule dont aucune cérémonie européenne ne peut donner l'idée. Je ne veux pas seulement parler de la richesse même des costumes, mais de leur diversité, de leur élégance, de ce tableau enfin de tant de pays et de races représentés par ce qu'ils ont de plus grand.

Vers dix heures, au bout de la grande allée, apparut soudain une masse d'un blanc de neige éblouissant, colossale, suspendue en l'air comme une vision céleste; c'était le Tâdj, qui, plongé jusque-là dans l'obscurité, venait d'être éclairé de plusieurs jets de lumière électrique. L'effet était magique. A l'électricité succéda une illumination générale; les huissiers, circulant parmi les groupes, nous invitent à nous rendre dans la salle du festin, vaste salon décoré de mosaïques, où est dressé un souper homérique, réunissant toutes les délicatesses de l'Europe et de l'Asie. Bientôt les Européens entourent la table, les bouchons sautent par bouquets, et la gaieté a libre cours; les Indiens, debout, assistent au banquet sans y prendre part. Dire ce que l'on con-



LE TADJ, A AGRA.

somma de champagne ce soir-là me serait difficile, mais je commettrai l'indiscrétion de dire que plus d'un vieux guerrier anglais se laissa terrasser par la liqueur française. Scindia, du reste, eut à payer, assure-t-on, pour ce souper seul une note de 50000 francs.

Après le souper, un feu d'artifice fut tiré sur le bord de la Jumna; je vous ai dit que la rivière baigne la base même de la terrasse du Tâdj et décrit devant le monument une gracieuse courbe. Une série de fusées, de bombes à étoiles, le tout fort ordinaire, vint se refléter un instant dans la nappe d'eau; mais dès que tout fut rentré dans l'ombre, on vit s'avancer, descendant le fleuve, une nappe de feu, qui couvrit bientôt toute la Jumna; c'étaient des milliers de flotteurs remplis de naphte qu'on lançait du pont de la ville après les avoir allumés, et qui couvraient la rivière de flammes. Le courant les entraînant, l'illumination se propagea rapidement, et de la terrasse on apercevait, à plusieurs kilomètres en amont et en aval, le fleuve roulant une mer de lave incandescente. Cette étrange illumination dura une demi-heure et alla se perdre dans les jungles. Les tigres ont dû être stupéfaits en voyant passer ce fleuve de feu.

Le 20 novembre, a eu lieu la célébration du Durbar impérial. Dès le matin, Agra offre le spectacle d'un véritable tumulte : tout le monde veut voir le Durbar, mais le nombre de princes et nobles indiens, de fonctionnaires anglais ayant siège à l'assemblée est si considérable, que la tente vice-royale n'a plus qu'une cinquantaine de places libres, et encore suffisent-elles à peine aux journalistes et aux autres visiteurs favorisés. Ma qualité de voyageur français et mes nombreuses relations m'ont fait ranger dans cette dernière catégorie et j'ai une chaise au Durbar. Dès midi, la grande esplanade qui s'étend devant le camp offre un coup d'œil splendide; ce n'est plus un cortège seulement, comme celui que je vous ai décrit à Baroda, mais cinquante, soixante se suivant. Chaque

Rajah, entouré de toute sa cour, étalant toutes les richesses de sa couronne, vient se ranger sur le point qui lui est assigné pour se rendre de là en pompe au Durbar. Des centaines d'éléphants, véritables géants de leur race, rivalisant de luxe dans leur harnachement, les uns parés de sièges d'or ou d'argent, d'autres d'étendards, d'écrans de parade; des milliers de cavaliers, Rajpouts, Maharates, Sikhs, Boundélas; des soldats dans tous les uniformes possibles; cent mille curieux de toutes les provinces de l'Inde : telle est la foule qui couvre l'esplanade d'Agra.

Je traverse avec peine cette multitude et j'atteins la grande allée bordée de troupes qui aboutit au Chamiana. La tente est déjà remplie d'agents diplomatiques, d'officiers anglais, parmi lesquels je retrouve plus d'une personne de connaissance. Vers deux heures la marche commence; d'après les règles de l'étiquette, le plus élevé en rang doit arriver le dernier; ce sont donc les feudataires du Raj britannique qui arrivent les premiers, puis les princes souverains en raison inverse de leur importance. Du perron du Chamiana, j'assiste au défilé, la partie la plus frappante de la cérémonie. Chaque cortège s'engage à son tour dans la grande allée; les troupes anglaises présentent les armes; les batteries tirent les salves; l'éléphant royal s'agenouille à l'entrée du Chamiana, et le maître des cérémonies, prenant le Rajah par la main, le conduit à son siège. Les cortèges se succèdent sans interruption avec une magnificence ascendante, depuis le principicule Boundéla d'Alipoura jusqu'au haut et puissant seigneur de Gwalior. Enfin tous sont assis, les rois indiens à la droite du trône, leurs nobles et ministres derrière eux; à gauche, les gouverneurs, généraux, officiers anglais, dont les riches uniformes paraissent maigres et ridicules en face du luxe asiatique. Après un instant d'attente, les huissiers, vêtus de rouge, armés de longues cannes dorées, annoncent le vice-roi; l'assemblée se lève, et Sir John Lawrence, en grand uniforme,

tête nue, traverse lentement la salle et gravit les marches du trône au bruit des canons et des fanfares du *God save the Queen*.

Sur un signe, tout le monde s'assoit, et le secrétaire d'État proclame l'ouverture du Durbar. Alors commence la longue cérémonie du Nazzar; chaque Rajah, escorté de son ministre et du premier noble de ses États, s'avance vers le trône et, s'inclinant légèrement devant le vice-roi, lui présente une pièce d'or, que celui-ci se contente de toucher. Cette pièce d'or représente une somme assez considérable, variant selon le rang du Rajah, et qui doit être remise aux autorités anglaises après le Durbar.

A la cérémonie du Nazzar succède celle du Khillat, qui en est la contre-partie. Le Nazzar est en effet le don offert au supérieur, tandis que le Khillat est le présent fait par le suzerain au vassal, soit d'un titre, soit d'un cadeau. Quatre-vingt-trois Khillats sont ainsi distribués, dans l'ordre suivi pour le Nazzar; ils consistent en éléphants et chevaux, délivrés après le Durbar, et en joyaux, objets d'art, étoffes précieuses, qui sont exposés dans la salle après chaque appel et remis aux Rajahs. Cette cérémonie prend encore plus de temps que la première et est un peu fatigante. La distribution faite, le vice-roi se lève et prononce en hindoustani un éloquent discours, dans lequel il exhorte les princes indiens à gouverner sagement leurs États, à y introduire tous les bénéfices de la civilisation européenne et à se rendre dignes de l'amitié de l'impératrice des Indes. Le secrétaire d'État proclame alors la clôture du Durbar, et la sortie se fait dans le même ordre que l'entrée.

Telle fut cette grande solennité, qui fera date dans l'histoire de l'Inde, et qui m'a paru l'un des plus saisissants spectacles qu'un Européen pût contempler dans notre siècle assez prosaïque.

XV

Bhartpore. — Dholepore. — Les deux Gwalior. — Les murs de Pal. — Un carrousel royal. — Le roi Scindia. — Un congé à l'eau de rose.

Gwalior.

Le Durbar d'Agra a considérablement modifié mes projets primitifs. Au lieu de me diriger vers le Cachemire, comme j'en avais l'intention, j'ai résolu de reprendre le chemin de l'Inde centrale et de visiter les cours des divers Rajahs avec lesquels ces fêtes m'avaient mis en rapport. D'Agra, nous nous sommes d'abord dirigés vers Bhartpore, ville très intéressante par ses souvenirs historiques et capitale d'une principauté jâte; puis de là nous nous sommes rendus à Dholepore, autre capitale, où le prince nous a fait le plus charmant accueil. Continuant notre marche vers le sud, nous sommes arrivés à Gwalior, le véritable but de notre voyage. Cette ville est la capitale du roi Scindia, le puissant chef des Maharates du nord. Elle se divise en deux cités, Gwalior ou la Vieille-Ville, et Lachkar ou la Ville-Neuve.

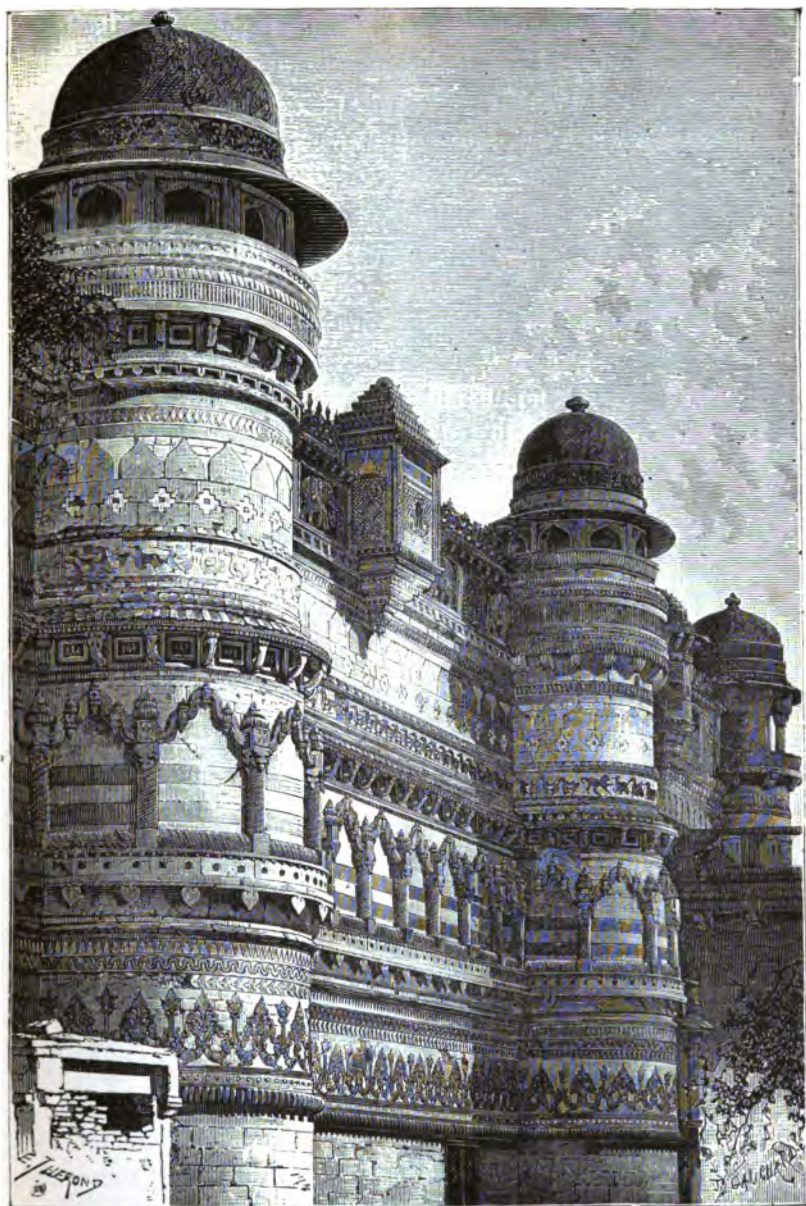
L'antique cité est assise au sommet d'un roc escarpé, isolé, d'une hauteur de 120 mètres sur une longueur de 4 kilomètres. Sa position et l'aspect extérieur de ses fortifications, au-dessus desquelles se dressent de nombreux monuments, rappellent Chittore, la fameuse capitale du Meywar. Le rocher est un bloc de basalte, à cape de grès, placé, comme une sentinelle avancée, à l'entrée d'une vallée dont les crêtes le surplombent. Au-dessus des talus qui forment sa base se dressent des falaises à pic, véritables remparts naturels sur lesquels viennent s'asseoir les fortifications de la ville, couronnant toutes les sinuosités de la crête. Ces fortifications ont un

développement de 8 kilomètres. Des bandes sculptées, des arches simulées et des cordons dentelés relèvent la partie massive de la muraille; la pierre disparaît en outre sous une profusion d'émaux, de mosaïques; candélabres, canards Brahmnis, éléphants, paons, émaillés de bleu, de marron, de vert, d'or, donnent à ce grand mur sans fenêtre une élégance incomparable. Les briques qui forment ces incrustations sont d'une vivacité de couleurs, d'une délicatesse de nuances auxquelles dix siècles n'ont rien enlevé de leur éclat. Je ne connais dans le monde aucune conception architecturale qui ait su donner une telle légèreté d'aspect à une simple muraille massive.

Lachkar, la ville moderne, est assise au bord de la rivière Sawanrika, que franchissent plusieurs ponts de pierre; son premier aspect rappelle Baroda. Elle occupe presque entièrement une petite vallée circulaire, entourée de collines dénudées, qui s'étale au pied même du rocher que couronne la vieille forteresse. Les faubourgs de la ville sont sales, coupés de rues étroites et tortueuses; mais, en gagnant le centre, on trouve de larges et belles voies, bordées de belles maisons de pierre, régulièrement alignées; une foule bruyante remplit ces bazars.

A l'extrémité d'une grande place plantée d'arbres s'étendent les bâtiments du palais; ils n'ont à l'extérieur rien de remarquable. Construits par le roi actuel, ils offrent ce mélange d'architecture italienne et hindoue qui paraît devoir former le nouveau style anglo-hindou. Inutile de dire que ce style est laid. Les appartements du palais sont, en revanche, disposés avec beaucoup de goût et d'une façon confortable; ils sont frais, bien aérés et donnent sur de jolis petits jardins anglais. Quelques-unes des salles sont ornées avec une grande richesse : les murs décorés de fresques, avec corniches sculptées, les portes et fenêtres tendues de lourdes draperies.

La cour de Gwalior n'offre pas au voyageur l'attrait des cours



LES REMPARTS DE GWALIOR.

de Baroda et d'Oudeypour. La politique et la réorganisation du pays occupent bien plus le temps du prince que les chasses et les fêtes, et certes je serais le dernier à l'en blâmer. Mais il faut aussi songer que, quoique occupant le premier rang parmi les souverains de l'Inde, l'origine de Scindia le relègue au dernier comme noblesse de race; pour le Brahmane ou le Kchatrya, toute sa puissance ne l'empêche pas d'être un homme de la dernière caste sociale. Ce désavantage est d'autant plus sensible ici que Gwalior est au centre de ces fiers pays rajpouts où se réunit encore tout ce qui a un grand nom dans l'Inde. Impuissant contre les infranchissables barrières de la caste, le roi vit dans une simplicité relative, qu'on qualifierait encore de fastueuse chez nous. Aussi est-on quelque peu désappointé par ce manque de fêtes et d'apparat, lorsqu'on arrive d'Oudeypour et de Jeypore.

Quelques jours après notre arrivée, nous avons été présentés au puissant monarque par l'agent politique anglais, le major Hutchinson. Le jour indiqué pour l'entrevue, nous nous rendons au palais, où nous sommes reçus par deux des ministres, qui nous conduisent à la salle des Durbars. Du haut du balcon, nous assistons avant l'audience au spectacle que le Maharajah nous donne de ses talents de cavalier. Monté sur un magnifique étalon de l'Oman, il repasse toute la haute école indienne. C'est un beau coup d'œil que ce carrousel royal. Le roi, superbement assis, manie son cheval avec toute la fougue maharate; l'animal se cabre, bondit, part comme un trait, s'arrête court, volte, saute. Coursier et cavalier sont vêtus avec une magnificence égale : c'est un chatoiement de pierres fines, d'or et de plumes sur les grands éclats des riches étoffes de soie. Des pages et des attendants, à la livrée royale, forment aux extrémités de l'arène de pittoresques groupes, complétant le tableau. Une dernière évolution est saluée de nos « Wâh! Maharaj! » et le prince descend de cheval.



LE ROI SCINDIA.

Traversant la salle du Durbar, il va prendre place sur son trône, siège d'argent et d'or; à sa droite, sur un trône moins élevé, est le prince héritier, son fils adoptif, qui remplace les deux fils qu'il a perdus. De chaque côté de la salle s'étend une double rangée de fauteuils que garnissent les nobles et les dignitaires. Le major nous présente à Sa Hautesse, qui se lève, nous serre la main et s'entretient un instant avec nous.

Sa Hautesse Maharajah Syadji Scindia est un homme d'une physionomie remarquable. Il est grand, très brun et un peu gros. Ce qui frappe au premier abord, c'est son front plissé, sa bouche dure, et l'expression mélancolique et farouche de toute sa face; mais ses traits sont pleins de dignité et son regard est sympathique. Il n'a que trente-trois ans; il paraît beaucoup plus âgé. Il est atteint d'un défaut naturel qui lui donne, lorsqu'il se trouve vis-à-vis d'un étranger, une grande timidité : dès qu'il se trouble, il bégaye au point de ne pouvoir plus articuler un son. Je ne sais, à vrai dire, si ce bégayement est plus pénible pour le prince que pour l'auditeur, car on sait que ce défaut amène à chaque instant des situations où il est bien difficile de garder son sérieux.

Pour éviter au roi la nécessité de parler trop souvent, on a imaginé à Gwalior d'introduire pendant les Durbars publics des bayadères, qui, rangées à l'extrémité de la salle, ne cessent de chanter pendant toute l'audience. La présence de ces charmantes jeunes filles, avec leurs beaux yeux et leurs éclatants costumes, donne un certain cachet à la monotone cérémonie de l'audience; mais le rhythme criard de leurs chants gêne un peu pour suivre une conversation aussi accidentée que celle du roi.

La distribution de l'eau de rose, qui clôt toujours les audiences, se fait ici avec une certaine solennité. Chacun des assistants reçoit un mouchoir de mousseline, qu'il tient sur la paume de la main droite; le Maharajah se lève et, s'arrêtant

devant chaque Européen, inonde son mouchoir d'eau de rose, lui distribue quelques poignées de feuilles de bétel, de noix d'arèque et de cardamon, et lui passe autour du cou et des mains d'épaisses guirlandes de henné. L'un des ministres s'acquitte du même cérémonial vis-à-vis des indigènes. Puis les Européens viennent défiler devant le trône et serrer la main au roi et au prince héritier, et sortent escortés par les huissiers et les bayadères.

XVI

Notre caravane. — Le Bundelcund. — Dattiah. — Des coups de canon! La foire du Holi. — Entrevue solennelle.

Kajraha.

De Gwalior nous nous sommes dirigés vers le Bundelcund, à travers lequel nous allons décrire un vaste circuit. Scindia nous a donné une escorte très respectable : aussi avançons-nous maintenant bien plus comme des princes que comme de simples voyageurs.

Notre caravane serpente, se déroule en un pittoresque tableau. En tête s'avancent Schaumburg et moi, perchés sur nos blancs dromadaires, belles *sanis* du Rajpoutana, avec leur élégant harnachement de housses de soie et de passementeries rouges. Autour de nous est l'avant-garde de nos cavaliers, collection de types à faire pâmer d'aise nos peintres amateurs de l'Orient; tous sont plus ou moins déguenillés, car leurs habits neufs sont restés à la ville; ils montent de petits chevaux pleins de feu équipés à la maharate, avec le coussin sanglé tenant lieu de selle, le licol en corde et le mors d'acier dentelé. Chaque cavalier reçoit de l'État un fusil, longue canardière à mèche, de fabrication hindoue, qu'il ne faut pas dédai-

gner, car ces armes ont une longue portée et un tir très juste; à cette arme, les uns ajoutent la longue lance ou l'épieu ferré, quelques-uns des pistolets et tous plusieurs poignards, et le sabre recourbé. Du reste, les types sont aussi variés que les accoutrements : ils sont Rajpouts, Dekkanis, Pathans; tous braves, délurés, aimant le voyage et surtout le pillage, toujours gais et soumis. Puis vient le corps de la caravane, les chevaux en main, les chameaux portant des montagnes de caisses, que couronnent les objets les plus hétéroclites, poules, singes. Sur les ailes marchent les chameliers, les domestiques et les palefreniers; enfin quelques cavaliers servent d'arrière-garde.

Le Bundelcund, dans lequel nous entrons, est une des régions les plus sauvages de l'Inde. De notre temps encore, il est resté la terre classique des bandits; ce sont ses noires forêts qui ont vu naître la terrible religion des Thugs, les fanatiques et cruels étrangleurs; c'est sur ses plateaux que les bandes de l'insaisissable Tippou Sahib ont tenu en échec les forces anglaises pendant toute l'année 1858; c'est là que le farouche Nana Sahib, l'auteur des massacres de Cawnpore, s'est tenu caché pendant des années et a fini par échapper à toutes les recherches; c'est là encore que viennent d'apparaître, il y a trois ou quatre ans, les Dacoïts, nouvelle secte d'empoisonneurs et d'assassins. Rien ne fait prévoir encore le jour où ce pays sortira de cet état de barbarie; il se trouve comme isolé au milieu de l'Inde; aucune route importante ne le traverse, aucun tracé de chemin de fer ne s'en approche. A l'exception de quelques points peu importants, il est en entier sous le gouvernement des Rajahs et se divise en trente-sept principautés, dont la plus considérable peut avoir une superficie de 3500 kilomètres carrés et la moindre une de six ou huit seulement. Les principales sont : Dattiah, Ourtcha-Tehri, Chutterpore, Pannah, Chircari et Myhere.

A Dattiah, où nous nous sommes arrêtés d'abord, le jeune prince nous a fort affablement reçus et nous a retenus quel-



LE PALAIS DE BIRSING DEO, A DATTIAH.

ques jours avec lui pour explorer les environs et faire quelques belles chasses.

La capitale est une assez grande ville, avec quelques beaux palais; le plus remarquable, celui de Birsing Deo, se dresse pittoresquement au bord d'un bel étang.

Continuant notre route, nous avons ensuite visité Jhansie, puis les merveilleuses ruines d'Ourtcha, et nous sommes enfin arrivés à Chutterpore, où l'on nous a rendu des honneurs véritablement royaux. Le prince a envoyé au-devant de nous un superbe équipage qui nous a déposés à l'entrée de la ville, devant la Résidence.

Au pied du perron se tiennent quelques personnages envoyés par le Maharajah pour nous recevoir. Au moment où nous pénétrons à l'intérieur, j'entends tirer le canon dans la ville, et les coups se répétant de minute en minute jusqu'au nombre de onze, j'en conclus que c'est un salut. Le ministre auquel je demande en l'honneur de quel personnage est tiré ce salut, m'apprend qu'il est tiré en mon honneur, et par ordre formel du roi. Puis, prenant mon étonnement pour du mécontentement, il m'explique qu'ignorant le nombre de coups de canon qui m'était généralement attribué, on s'était arrêté, dans l'embarras, au chiffre de onze; mais que je n'avais qu'à fixer moi-même l'importance du salut que je désirais avoir à l'avenir. Je cherchai en vain à lui faire comprendre qu'on n'était nullement obligé de tirer le canon pour me recevoir, et que dans le cas où l'on tiendrait à ce cérémonial, tout en restant très sensible à cette attention du Rajah, le chiffre m'était indifférent. Toutes mes explications ne servirent qu'à confirmer le ministre dans l'idée qu'il m'était dû encore quelques coups de canon dont je voulais bien leur faire grâce. Dans la Résidence, tout était préparé pour notre réception; un dîner servi à l'européenne nous attendait.

Un courrier a été porter au prince la nouvelle de notre arrivée dans sa capitale et le prévenir du jour où nous le rejoin-

drons. On m'apprend qu'il célèbre la fête du Holi au milieu des ruines de l'antique Kajraha, dont les temples, d'une antiquité fabuleuse, sont considérés comme la merveille du Bundelcund.

Le lendemain nous visitons, en compagnie du ministre, les curiosités de la capitale. Elles sont médiocres, car la ville, quoique grande, est irrégulièrement bâtie et dépourvue d'intérêt. Le palais lui-même est une de ces constructions modernes, mélange hybride de villa italienne et de château rajpout, qui, si elles manquent de pureté de style, n'en paraissent pas moins appropriées au climat.

Deux jours plus tard, après avoir laissé reposer nos gens, qui étaient restés en arrière, nous avons rejoint le roi de Chutterpore, qui était campé à Kajraha, ou plutôt sur l'emplacement de cette antique cité dont, comme je vous l'ai dit, il ne reste que quelques temples d'une architecture remarquable.

Il s'y tient en ce moment une foire renommée où se rendent des gens de tous les pays voisins. Le champ de foire forme une véritable ville de tentes et d'abris de toutes sortes; les échoppes sont rangées de chaque côté d'une grande avenue, car, outre le but religieux, la foire donne lieu à un important commerce d'échange. On trouve étalées sous ces misérables auvents les marchandises les plus variées : étoffes indigènes, brochées et lamées; toiles anglaises, tapis, poteries, chaussures, bronzes, jouets, armes de toute provenance; de quoi enfin faire perdre la tête à un collectionneur ambitieux. Une foule bigarrée se presse le long de ces boutiques : hommes et femmes dans leurs plus beaux atours; des fakirs, des jongleurs exhibent leur sainteté ou leur adresse au milieu de cercles de curieux. De loin en loin se dressent ces grandes roues auxquelles sont suspendus des sièges qu'elles entraînent dans leurs évolutions, telles qu'on les emploie dans nos fêtes de village, et qui sont connues de toute antiquité dans l'Inde.

Les abords des temples offrent un coup d'œil non moins animé ; la foule s'étage sur les perrons et va jeter des pièces de monnaie au pied des idoles, et puis, ce devoir accompli, elle envahit les terrasses et contemple les sculptures des façades, dont quelque brahmane leur fait l'explication la plus fantaisiste et la plus goûtée de cette multitude grossière. Tous les sentiers conduisant à la foire sont encombrés par les pèlerins attardés ou par les habitants des villages voisins, qui apportent les provisions nécessaires à cette agglomération d'êtres. La plaine est couverte partout d'une multitude d'où s'élève un bruit assourdissant.

Le jour de notre arrivée, vers trois heures, le Vakil vient nous proposer, de la part du roi d'avoir une entrevue avec lui sur le champ de foire. Il nous envoie quatre éléphants pour former notre sowari, et d'après ses explications je comprends bien qu'il s'agit de fournir un spectacle au peuple. Comme le roi doit y figurer de pair avec nous, je ne pense pas qu'il y ait déshonneur à accorder cette satisfaction à tous ces braves gens, qui ne nous ont jusqu'ici témoigné que de la sympathie. Nous montons sur un éléphant, et, suivis par quelques nobles qui garnissent les trois autres, entourés de nos sowars de Gwalior, nous avançons en grande pompe vers le champ de foire. Des huissiers de la cour nous précèdent, réglant notre marche ; la foule, prévenue, se range des deux côtés de la route. Bientôt nous voyons déboucher à l'autre extrémité le cortège du roi, qui s'avance au milieu d'une nombreuse escorte. Bientôt nous nous rencontrons ; mon cornac poussant notre éléphant, je me trouve à côté du prince, qui est assis, magnifiquement vêtu, sur un siège lamé d'or. Nous échangeons des saluts et des poignées de main, puis, notre éléphant se plaçant à côté de celui du roi, les deux cortèges se confondent et la procession se dirige vers le temple.

La foule, pour laquelle notre présence est une attraction



RENCONTRE SOLENNELLE DES VOYAGEURS ET DU ROI DE CHUTTERPORE.

imprévue, se presse autour de nous en criant : « Vive le roi! vive le seigneur français! »

Le cortège se remet en marche; la nuit arrive bientôt, la plaine s'illumine de mille feux; les cris et les chants redoublent. Nous ne quittons le Rajah que devant sa tente, et regagnons notre campement à la lueur des torches.

XVII

Réception dans le Bundelcund. — Les mines de diamants de Pannah. — Rewah. Chasse au tigre. — Deux panthères dans notre camp. — Le cyclone.

Rewah.

Nous venons, pour arriver ici, de traverser le Bundelcund dans toute sa longueur, nous arrêtant chez les nombreux princes dont notre route rencontrait la capitale. Nous avons été partout l'objet de l'accueil le plus flatteur. Les saluts de coups de canon, que je considérais comme une méprise à Chutterpore, sont dorénavant devenus la règle. Ces braves gens tiennent à me traiter comme un représentant de la France. Lorsque j'essaie de leur expliquer que je ne suis qu'un simple voyageur, sans attache officielle, ils me répondent : « Que nous importe? vous êtes le premier Français qui soit venu dans notre pays, et nous avons bien le droit de le recevoir avec honneur, pour qu'il puisse témoigner de nos bons sentiments envers sa nation. » Qu'à cela ne tienne. Du reste, il n'y a rien de désagréable dans toutes ces cérémonies, et je me fais fort bien à cette situation d'ambassadeur *in partibus*. J'écoute impassiblement les salves d'artillerie, je réponds par de petits discours aux notables qui viennent m'accueillir à l'entrée de leur cité, et je suis déjà assez ferré sur l'étiquette pour savoir si le rang du prince que je visite est inférieur ou supérieur au mien, et si par conséquent je lui dois la première

visite ou si je dois attendre sa venue. Cependant, j'ai tenu à aviser de ces circonstances les autorités anglaises, qui m'ont répondu de laisser faire.

Pannah, la première ville où nous nous sommes arrêtés, est la capitale d'un des petits États du Bundelcund. C'est une ville insignifiante, mais célèbre pour ses mines de diamants, exploitées dès l'antiquité la plus reculée.

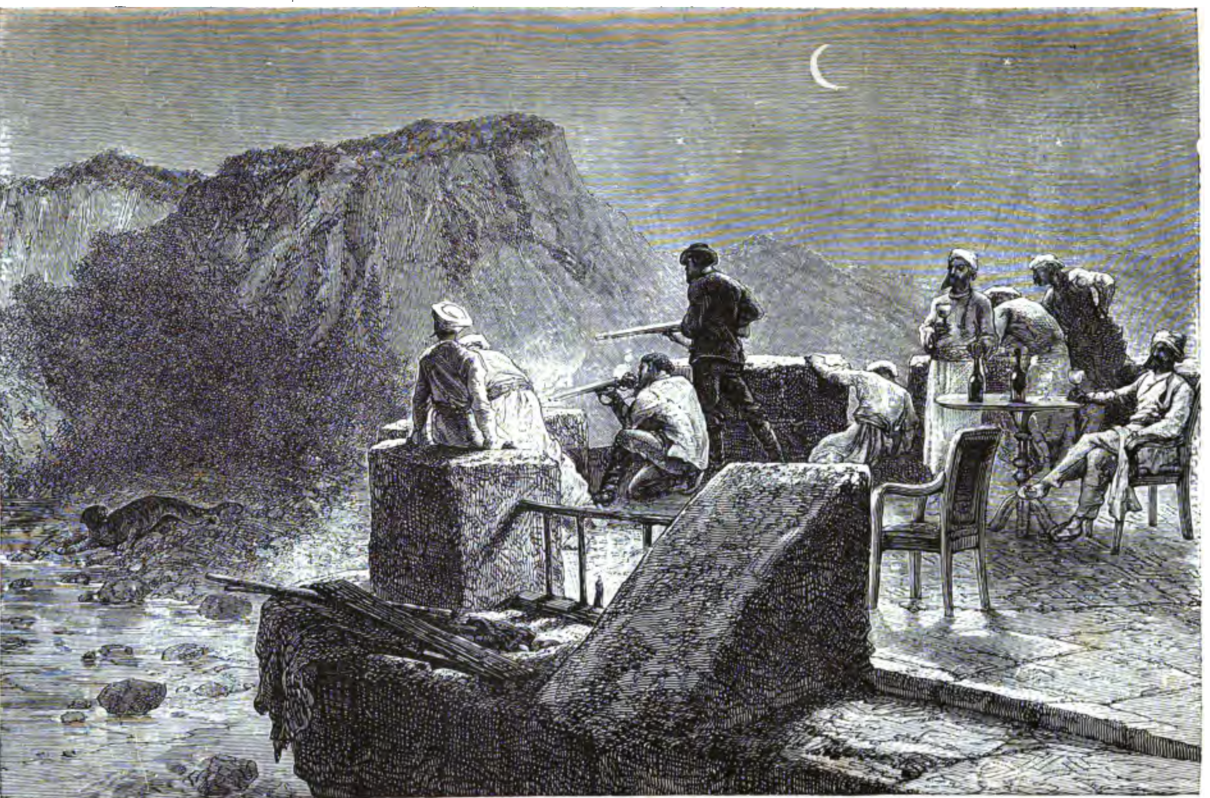
Les mines sont auprès de la ville et j'ai été les visiter. Le corps de la mine consiste en un puits rond, d'un diamètre d'environ 12 à 15 mètres et d'une profondeur de 20 mètres. Le terrain d'alluvion qu'il traverse se divise en couches horizontales superposées, composées de débris de gneiss et de carbonates, d'une épaisseur moyenne de 13 mètres; au-dessous on trouve le minerai adamantifère, mélange de silex et de quartz, déposé au milieu d'une gangue de terre rouge. Pour pratiquer l'exploitation du minerai, on fore ce puits sur une partie quelconque du plateau, et on se contente de retirer à bras la partie de minerai qu'on rencontre. Les ouvriers descendent au niveau de la couche par un passage incliné que gardent quelques soldats; à demi plongés dans l'eau, que les godets d'une noria ne suffisent pas à épuiser, ils se bornent à remplir des paniers en paille du mélange boueux, qui est porté à l'extérieur pour être examiné. Sous un hangar est placé un système d'auges en pierre dans lesquelles le minerai est soigneusement lavé; le résidu siliceux est étendu sur une table de marbre et livré aux trieurs. Ceux-ci, ayant chacun derrière eux un surveillant, examinent les pierres une à une, faisant retomber dans un panier le rebut et mettant de côté les diamants; ce triage demande une grande habileté, aussi bien de la part de l'ouvrier que de celle du surveillant; car il doit se faire avec une certaine rapidité, et le diamant brut ne se distingue que difficilement des pierres qui l'entourent : silex, quartz, jaspe, hornstone, etc.

Vous voyez combien ce mode d'exploitation est primitif; on

peut affirmer à coup sûr qu'aucun perfectionnement n'y a été introduit depuis la découverte même des mines. La tradition rapporte que c'est en creusant un puits qu'on découvrit dans le sol des diamants d'une grosseur fabuleuse. On s'en est tenu depuis à ce procédé : le puits percé, on enlève tout le minerai qui se trouve au fond, puis on le comble et on va recommencer plus loin la même opération. Cette méthode est non seulement très coûteuse, mais elle produit encore ce résultat déplorable que pour fouiller un mètre cube on doit en déplacer cent, et on perd tout autour une surface vingt fois plus considérable. En outre, le forage des puits se fait d'une manière très primitive, entraîne une grande perte de temps, et il arrive souvent que le point choisi ne renferme pas la moindre parcelle de diamant. Par suite d'une méthode aussi imparfaite, ces mines, exploitées depuis vingt siècles, sont encore presque vierges, et le jour où on y pratiquera le travail par galeries on en obtiendra des résultats merveilleux.

Le Rajah vend directement ses diamants à Allahabad et à Bénarès; il n'y a que quelques années qu'il a établi des ateliers pour tailler la pierre à Pannah même; auparavant le diamant se vendait brut. Je ne crois pas qu'il espère rivaliser, comme perfection, avec les tailleurs de diamants de la Hollande; mais cependant les pierres qui sortent de ses ateliers ne sont pas à mépriser. Le diamant est taillé et poli sur une roue d'acier horizontale, chargée d'égrisée et d'huile et mise en mouvement par une pédale; l'ouvrier tient la pierre au bout d'une espèce de porte-crayon et l'appuie contre la roue de façon à l'user par facettes. Les formes les plus usitées dans le pays sont la rose ou le brillant à large face; en général, les Indiens font peu de cas des nombreuses facettes estimées en Europe.

De Pannah, nous nous sommes rendus à Adjigarh, puis à Kalinjer, à Nagode, à Sohawul, à Madhougarh, autant de



A L'AFFUT DU TIGRE.

capitales de petits royaumes; c'est vous dire combien le pays est morcelé.

Rewah, la ville d'où je vous écris, est une grande cité et la capitale d'un État rajpout bien plus important que tous les précédents. Le roi s'est montré aussi hospitalier que ses voisins. Il était à chasser dans les montagnes au moment de notre arrivée; mais il s'est empressé de rentrer dans sa capitale pour nous recevoir et nous a ensuite proposé de nous joindre à lui pour assister aux battues que notre arrivée avait interrompues.

Nous avons donc été camper au pied des monts Kyrmores, à une vingtaine de lieues de la ville. C'est une des plus intéressantes excursions que j'aie encore faites.

A peine arrivés, nous avons eu une chasse au tigre. Nous nous sommes rendus à un *houdi* (j'ai déjà eu l'occasion à Oudeypour de vous expliquer ce terme) situé dans la montagne, au bord d'un lac, qui est le seul point du pays où les animaux trouvent de l'eau; c'est donc le rendez-vous des hôtes de la forêt, et les tigres y sont attirés par le double attrait de l'eau et d'une proie abondante. Quand l'un d'eux a été signalé, on le laisse jouir en maître de cet Éden, jusqu'au jour où il devient l'objet d'une expédition semblable à celle que nous avons faite.

L'houdi est ici plus perfectionné encore que dans le Meywar; c'est une véritable petite habitation, renfermant une chambre et surmontée d'une terrasse. Les murs sont crénelés et leurs meurtrières commandent en plein l'emplacement où les animaux sont forcés de venir boire, le reste du lac étant entouré d'une petite muraille qui en défend l'accès. Dans la chambre principale de l'houdi, nous trouvons une table, des chaises, et une corbeille contenant une collation et quelques flacons de Champagne, qui doivent nous permettre d'attendre patiemment l'arrivée du seigneur tigre. Il est strictement défendu de parler haut et de fumer. Un véritable arsenal de

carabines, rangées le long du mur, est destiné à notre usage et à celui du roi.

L'obscurité envahit la petite vallée; les heures se passent, il est plus de minuit, et rien n'a encore bougé; mais vers une heure la forêt paraît s'animer. Bientôt arrivent quelques sangliers, puis des daims; un peu plus tard, un cerf solitaire vient se camper superbement à quelques mètres de nous, reflétant sa belle tête couronnée de magnifiques andouillers sur le miroir du lac, éclairé par mille étoiles. Mais toutes ces tentations ne nous font pas oublier le tigre que nous attendons.

Comme toujours dans ces chasses de nuit, les instants les plus intéressants sont ceux de l'attente, alors que le chasseur, désarmé momentanément, voit se dérouler devant lui toute la vie nocturne de la forêt. Lorsque le tigre apparaît, il y a encore un instant d'émotion; puis la malheureuse bête, fatalement condamnée, s'avance presque sans défiance; une décharge part de l'houdi, et le tigre s'affaisse avec un rugissement, le corps criblé de balles. Ce dernier acte, qui paraît le principal, n'est pas le plus beau; et pour ma part, j'ai toujours éprouvé un certain remords à participer à l'assassinat d'un tigre, à huit, derrière un mur de deux pieds.

On me réserva cette fois l'honneur de tirer le premier sur le tigre. J'attendis que l'animal ne fût plus qu'à une vingtaine de mètres de l'houdi. Ma première balle lui fit faire un bond prodigieux; au moment où il retombait à terre, je visai pour la seconde fois; mais une décharge générale m'empêcha de juger de l'effet de mon coup et étendit le tigre mort sur les rochers. Au bruit des coups de feu, les gens de la suite arrivent, apportant des torches; le corps du tigre est placé sur un brancard, et, remontant sur nos éléphants, nous reprenons la route du camp. A quatre heures du matin nous sommes dans notre tente, après une course effrayante sur le dos de nos éléphants, culbutant à la clarté des torches au

milieu des rochers. C'est un vrai miracle qu'aucun accident ne soit arrivé, car j'ai idée que pendant que nous sablions le champagne dans l'houdi, les gens du roi fêtaient le vin nouveau de mhowah.

Notre camp est à peine plongé dans le silence, que je suis réveillé par des cris auxquels se mêlent des hurlements et de sourds grognements. Je saute sur mon fusil; mes gens effarés se groupent à l'entrée de la tente; sous un arbre, à vingt pas de là, deux panthères déchirent un de nos chiens. Les yeux à demi fermés par le sommeil, je ne puis que leur lancer au hasard un coup de fusil qui les met en fuite. Nous trouvons le chien râlant; la malheureuse bête, attachée à un arbre, n'avait pu se sauver.

Les panthères abondent autour de notre camp et dans les plaines voisines; les anfractuosités des rochers, les jungles basses et touffues leur fournissent un de leurs gîtes préférés. La panthère se nourrit presque exclusivement d'animaux de taille moyenne, chiens, chèvres, moutons, qu'elle vient chercher jusqu'au milieu des habitations; elle ne s'attaque presque jamais à l'homme ou au gros bétail. Elle est infiniment plus dangereuse que le tigre, car elle joint à une agilité bien supérieure un plus grand courage, et charge les chasseurs sitôt qu'elle se voit attaquée; elle possède aussi l'avantage de pouvoir grimper sur les arbres, et plus d'un chasseur a été délogé de son affût par ces bêtes vindicatives.

Les chasses se sont succédé pendant une quinzaine. La veille de notre retour à Rewah, notre camp a été assailli pendant la nuit par un terrible cyclone. La tempête s'est déchaînée avec une telle rapidité qu'à peine si nos domestiques ont eu le temps de nous éveiller; les khanats de toile sont enfoncés, les piquets sautent en l'air, le vent s'engouffre sous la tente. Nous nous précipitons au dehors; à ce moment une trombe de poussière et de pluie, à laquelle se mêlent des cailloux et des branches, nous jette tous à terre et m'entraîne à quelque

distance, suffoqué et meurtri. L'obscurité est si épaisse que je ne retrouve qu'avec peine, guidé par les cris de terreur de mes compagnons, l'arbre au pied duquel ils ont cherché un abri. Même là, le vent nous enveloppe de ses tourbillons de pluie tiède et de pierres qui nous enlèvent la respiration. La foudre sillonne incessamment le sol et entrecoupe l'obscurité de grands éclats violets. La tempête nous apporte les cris des malheureux habitants du village, ensevelis sous les ruines de leurs demeures, et de la montagne nous arrive le mugissement des torrents, accompagné du fracas des rochers entraînés par la débâcle.

On croirait assister au cataclysme final qui doit engloutir le monde. Pendant une heure, l'ouragan conserve toute son intensité, puis soudain le calme se fait, et nous ne sommes pas encore remis de notre émoi, que déjà le ciel apparaît étincelant d'étoiles.

Nous quittons l'abri sous lequel, maîtres et domestiques, confondus en un seul groupe, nous avons passé la tempête. Chacun se met à l'œuvre : les gens relèvent la tente; on allume de grands feux; les bagages et meubles sont retirés du marécage dans lequel ils se sont enfoncés, et tout rentre dans l'ordre. Le jour nous fait voir l'étendue des ravages du cyclone: partout des arbres déracinés des rochers déplacés, le pays transformé en lac.

Nous sommes rentrés hier à Rewah, d'où nous repartirons demain. Cette fois nous nous dirigeons vers le sud, vers la région des Vindhyas, une des parties les plus sauvages et les moins connues de l'Inde centrale.

Ma prochaine sera sans doute datée de Bhopal, où je compte établir nos quartiers pour la mauvaise saison. Le roi de Rewah nous a donné un éléphant devant nous servir de monture, quatre charrettes pour nos bagages et une escorte de six cavaliers.

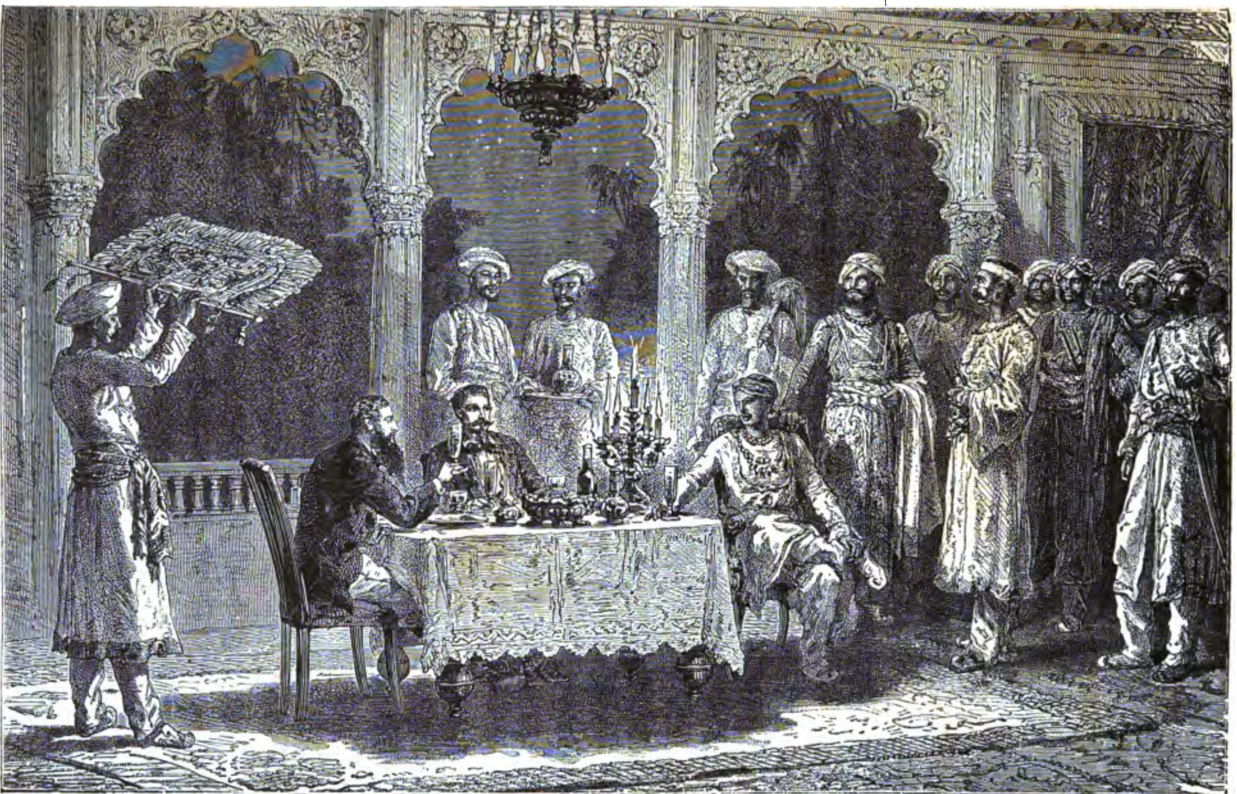
XVIII

Le prince de Myhere. — Une chasse aux bisons. — Saugor. — Les charmeurs de serpents. — La baguette de Moïse. — Bhilsa. — Pillé par les Dacoïts. — Bhopal.

Bhopal.

A deux journées de marche de Rewah, nous nous sommes arrêtés à Myhere, charmante ville cachée dans les montagnes. C'est la résidence d'un jeune prince qu'en sa qualité de Raïs, titre inférieur à celui que m'a conféré le Rana d'Oudeypour, j'ai reçu dans mon camp, au lieu d'aller lui rendre visite au palais. Je l'ai attendu entouré de nos domestiques et cavaliers, parés de leurs plus beaux atours et formant notre cour. Le prince est arrivé, monté sur un beau cheval blanc, suivi d'un état-major de nobles et d'officiers; en avant marchaient deux compagnies de cipayes à l'anglaise, qui doivent, si je ne me trompe, constituer le gros de l'armée régulière de Myhere. Je m'avançai au-devant du prince, que j'aidai à descendre de cheval et que je conduisis au siège d'honneur, tandis que les nobles de sa suite prenaient place sur les fauteuils. Le jeune prince entame la conversation en très bon anglais et y ajoute même, à ma profonde surprise, quelques mots de français. J'apprends que, confié pendant sa minorité aux autorités anglaises, il a reçu une éducation très soignée au collège d'Agra et en est sorti avec tous ses diplômes. A la fin de l'entrevue, pour accomplir jusqu'au bout mes fonctions de président de Eurbar, je fais apporter l'eau de rose et en asperge moi-même les vêtements du roi et de ses nobles. Le soir même nous avons été reçus au palais, où le prince nous a fort aimablement retenus à dîner.

Au sortir de Myhere, nous sommes entrés dans la sauvage



UN DINER CHEZ LE PRINCE DE MYHERE.

région des Vindhyas, où il nous a fallu souvent camper au milieu de la forêt, près des misérables huttes des Gounds. Ce pays abonde en bêtes fauves et en gros gibier; nous y avons tué trois tigres, et j'ai eu la chance rare d'abattre un beau bison.

Nous étions campés près du village de Koumari, lorsque le *taloukdar* ou maire vint me prévenir qu'on avait aperçu un troupeau de bisons dans la montagne. Je partis immédiatement avec Schaumburg à leur recherche. Une longue course à travers une région sauvage et déserte nous conduit au sommet d'une terrasse aux bords escarpés, d'où l'on domine tout le pays. La chaleur est accablante; il est dix heures, le soleil embrase le sol et perce le feuillage, qui pend flétri le long des branches. D'après nos guides, le moment est favorable pour approcher les bisons, qui, accablés par la chaleur, dorment dans le fourré. Je ne puis m'empêcher de penser que pour profiter de ce moment nous nous exposons bien témérairement aux atteintes du soleil d'avril, que les résidents de l'Inde n'affronteraient à aucun prix. Enfin, après un exercice pénible, agrémenté de nombreuses égratignures, nous atteignons le bord d'un ravin étroit, formant un petit cirque au fond duquel croît une véritable forêt de bambous géants. Pour atteindre ce couvert qui nous cache les bisons, il nous faudrait descendre un talus d'une cinquantaine de mètres, sur lequel quelques arbrisseaux dénudés ne nous offrent qu'un abri insuffisant. Sans faire cette tentative, nous allons nous poster à l'entrée du ravin, pendant que l'un des batteurs contourne le col pour rabattre le troupeau vers nous. Nous l'apercevons bientôt sur le versant opposé, mais les bisons l'ont déjà éventé; les bambous s'agitent violemment et en un clin d'œil la troupe nous apparaît : les vaches, la tête basse, lancées au galop et soufflant bruyamment, les jeunes bondissant de terreur. Ils passent devant nous comme une avalanche; nos coups de feu partent simultanément; l'une des bêtes s'arrête



LE BISON INDIEN.

un instant; je lui envoie un second coup, qui n'a d'autre effet que de lui faire reprendre sa course. Mais tandis que les autres disparaissent au loin, la bête blessée reste en arrière et s'arrête à cinq ou six cents mètres de nous. Nous sommes bientôt près d'elle et une balle la roule à terre; quoique ce ne soit qu'un jeune taureau, aux cornes encore petites, c'est une superbe pièce. Le taloukdar, stimulé par ce succès, voulait continuer la poursuite; mais j'étais suffisamment satisfait du résultat et n'aspirais qu'à regagner le plus promptement possible mon camp et à me remettre de cette terrible course.

Quelques jours après, nous étions à Saugor, florissante ville anglaise qui est la métropole commerciale de cette sauvage région. Il y existe un très confortable *bungalow* ou maison des voyageurs, où je m'installai pour quelques jours, afin de donner un peu de repos à nos chevaux, qui marchaient depuis un mois.

Pendant notre séjour à ce bungalow, nous reçûmes la visite de deux charmeurs de serpents, faisant le commerce des reptiles. Ils nous offrent, entre autres espèces rares, le *goulâb*, ou serpent des roses, dont la robe est diaprée de teintes de corail, et un autre dont la tête et la queue se ressemblent au point qu'on ne les distingue que difficilement. Ne trouvant pas de cobra-capello dans leur collection, je leur en fais la remarque. « A quoi bon nous encombrer, me répondent-ils, d'un serpent que nous pouvons nous procurer dès qu'on nous le demande? En désirez-vous un? La cour même de votre bungalow va nous le fournir. »

Ma curiosité était piquée, et je les mis au défi de me trouver un serpent dans un espace de temps aussi court qu'ils paraissaient le supposer. Aussitôt, l'un des charmeurs se dépouille de ses vêtements, à l'exception du langouti, et, saisissant son *toumril* (flûte des charmeurs), il m'invite à le suivre. Arrivé derrière le bungalow, où s'étend un terrain couvert de ronces et de pierres, il embouche son instrument et lui fait rendre

des sons perçants entrecoupés de modulations plus douces; le corps tendu en avant, il scrute chaque herbe, chaque buisson. Au bout d'un instant, il m'indique un point du regard; j'y porte les yeux et je vois une tête de serpent sortir de dessous une pierre. Rapide comme l'éclair, le charmeur laisse tomber son instrument, et saisissant avec une inconcevable adresse le reptile, le lance en l'air, et le saisit par la queue au moment où il retombe à terre. Après examen, il se trouve n'être qu'une inoffensive couleuvre. Le charmeur continue sa recherche; bientôt, même mimique : en moins d'une seconde, le toumril tombe, le reptile vole en l'air, retombe et, avec un flegme triomphant, l'Indien me présente par la queue une effrayante cobra noire de plus d'un mètre de long. Le hideux reptile se débat; mais, d'un mouvement rapide, le charmeur lui a saisi le derrière de la tête et, ouvrant la gueule, me montre ces horribles crochets qui distillent la mort. C'est une preuve qu'il n'y a pas eu supercherie, car les serpents que transportent les charmeurs sont toujours édentés. Prenant alors une petite pince, notre homme arrache avec soin chaque crochet et met ainsi l'animal hors d'état de nuire. Cependant, soit accident, soit bravade, il s'est piqué légèrement, et le sang coule sur un de ses doigts; sans s'émouvoir il suce fortement la plaie et y applique une petite pierre noire poreuse qu'il m'offre comme un antidote sûr contre les morsures du cobra. Je lui en achetai un morceau, mais, après analyse, je découvris que cette pierre n'était qu'un os calciné d'une texture très fine.

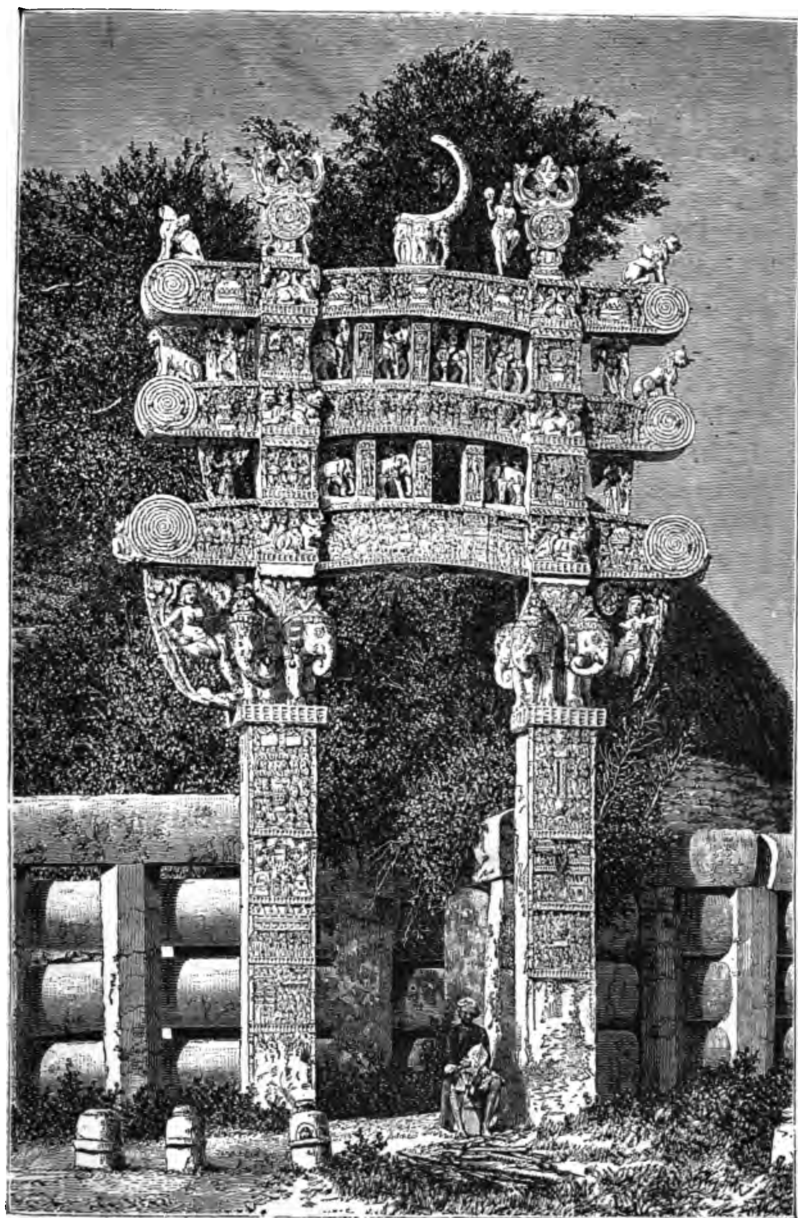
Après cette chasse à la cobra, les charmeurs nous font passer en revue tous les tours qu'ils exécutent avec les serpents. Il en est un qui offre une ressemblance frappante avec le célèbre miracle de Moïse devant le Pharaon. Le jongleur, ne conservant pour tout vêtement que son pagne, choisit un serpent d'espèce inoffensive et le place ostensiblement dans un panier qu'il recouvre d'une couverture. Il se relève en

agitant les bras en l'air et en chantonnant quelques paroles cabalistiques que son compagnon accompagne sur un tambourin. Soudain il s'arme d'une baguette flexible, la fait tourner quelques instants autour de sa tête et la lance brusquement à nos pieds, où elle retombe sous la forme d'un serpent. Malgré l'attention la plus soutenue, il me fut impossible, à deux reprises différentes, de saisir le moment où la baguette est échangée contre le serpent. Le tour est si prestement fait que des gens crédules jureraient que la transformation a été véritable.

Voici l'explication la plus plausible de ce tour. Le charmeur, faisant semblant de placer le serpent sous la couverture, le glisse dans les plis de son pagne, où le reptile, préalablement dressé, s'enroule et reste parfaitement immobile. Il ne s'agit plus alors que d'opérer sous les yeux du spectateur la substitution du serpent à la baguette. D'un seul geste, le jongleur doit rejeter en arrière le bâton, que ramasse son compagnon, et envoyer en avant le reptile enroulé autour de ses reins. Ceci ne doit pas réclamer une adresse plus surprenante que celle que le charmeur déploie dans la chasse à la cobra, où il a à saisir, avec la promptitude de l'éclair, la tête du reptile, offrant une prise de quelques centimètres seulement en dehors de son trou.

Les deux charmeurs auxquels j'avais à faire n'étaient pas des gens ordinaires et jouissaient parmi les indigènes d'une grande vénération; cependant deux roupies leur parurent un magnifique salaire pour cette séance de plus de deux heures.

De Saugor nous avons repris notre route à travers la montagne jusqu'à Bhilsa, ville d'une haute antiquité qu'entourent quelques-uns des plus beaux monuments de l'Inde ancienne. Pour étudier ces restes splendides, qui n'ont encore été examinés par aucun voyageur, je fis établir mon camp à quelques lieues de la ville, à Sanchi, près du plus important groupe de ruines. Là s'élève entre autres un vaste monument, sorte



UNE DES PORTES DE SANCHI.

d'autel hémisphérique ou *tôpe* bouddhiste, avec une enceinte ornée de quatre arcs de triomphe superbement sculptés, qui compte plus de vingt siècles d'existence.

Malgré la chaleur croissante et le danger que présentait pour notre santé toute prolongation de séjour dans la jungle, je ne voulus pas quitter Sanchi sans avoir relevé minutieusement les dimensions de ses monuments et sans en avoir pris une série de photographies. Ce travail me prit huit jours; je passai presque toutes ces journées dans mon laboratoire, installé près du grand tôpe, en sortant à demi asphyxié pour me sentir foudroyer par les terribles rayons du soleil parvenu au zénith. Je fus interrompu une première fois dans ma besogne par une panthère, qui vint enlever un de mes chiens en plein jour, à vingt pas de mon laboratoire. J'eus le bonheur de l'abattre le lendemain, au pied même du tôpe de Kasyapa. La chaleur, les miasmes délétères des jungles et les bêtes féroces ne devaient pas être nos ennemis les plus redoutables. Jusqu'alors j'avais traversé l'Inde dans la plus parfaite sécurité; c'est à peine si je devrais mentionner notre petite escarmouche chez les Bhîls et un ridicule attentat près de Kichengarh. Grâce aux précautions dont je ne m'étais jamais départi et aux formidables escortes qui m'accompagnaient, je pouvais me croire à l'abri de toute surprise. Mais Sanchi me réservait de ce côté une cruelle désillusion.

L'état sauvage du pays, le peu de prévenance des habitants m'avaient fait redoubler de surveillance depuis que nous campions auprès de la colline. Le soir venu, je disposais moi-même les sentinelles autour de nos tentes, je faisais allumer des feux et me levais plusieurs fois la nuit pour voir l'état du camp. Le village voisin me fournissait, selon la coutume, une garde de dix ou douze *chowkeydars* se renouvelant chaque soir. Ceux-ci, choisis parmi les chefs de famille, doivent repousser toute agression nocturne dirigée contre le camp; ce sont les otages donnés par le village, qui est respon-

sable, en cas de vol, des pertes subies par les voyageurs.

Un soir, ayant fait ma tournée habituelle, je me couchai, après avoir rangé mon chronomètre et sa chaîne dans une cassette en acier, de fabrication anglaise, que je poussai sous mon lit; je ne m'endormis pas sans avoir vérifié ma carabine et mes revolvers placés à portée de ma main. Vers minuit, un léger bruit me réveilla; mais, rien ne bougeant ni dans la tente, ni au dehors, je m'assoupis de nouveau.

Une heure plus tard, je fus réveillé en sursaut par un bruit qui me parut partir du chevet de mon lit; je sautai sur mes armes. La tente, éclairée par une petite lampe, ne présentait rien d'inaccoutumé. Je sortis avec mon fusil, fis le tour du camp, et regagnai ma couchette en me riant de mes inquiétudes. Dès que le jour parut, je fis appeler les chowkeydars, qui m'assurèrent n'avoir rien remarqué d'anormal pendant la nuit. Tout à fait rassuré, je fis mes préparatifs pour gagner comme d'habitude mon laboratoire; bientôt je m'aperçus qu'il me manquait une boîte renfermant des clichés, et tout aussitôt je constatai la disparition de la cassette. En un instant tous mes gens, en grand émoi, se mirent à battre les alentours du camp, et me rapportèrent, après une heure de recherche, la cassette éventrée à coups de pioche et veuve de son contenu. C'était pour moi une perte sensible : outre une montre d'un grand prix et mille roupies d'argent, elle renfermait une très belle collection de diamants et de bijoux, présents de plusieurs Rajahs, estimée à une vingtaine de mille francs, et en plus des lettres de change sur des banquiers de Bhopal pour une assez forte somme. Je me trouvais dépouillé complètement.

Je fis prévenir en toute hâte le magistrat bhopalais du district, qui arriva le jour même à Sanchi avec une forte escorte de scribes et de gendarmes. Son premier soin fut de mettre aux fers les chowkeydars, et de s'emparer de toute la population des deux hameaux, hommes, femmes et enfants. Ces

malheureux furent parqués dans un enclos de piquets et de cordes, pour attendre leur interrogatoire. Le lendemain, un exprès envoyé de Bhopal m'informait que le gouvernement de la Bégaum se déclarait responsable du délit et m'indemniserait de mes pertes.

Un juge de la capitale vint présider la cour martiale; les villageois furent interrogés les uns après les autres, mais nièrent toute participation au vol. Enfin, un pauvre enfant de huit ans, effrayé par la terrible cravache des cipayes, désigna quatre de nos chowkeydars comme les coupables. Ces malheureux, amenés devant le tribunal, se laissèrent déchirer par le fouet plutôt que d'avouer; cependant les preuves étaient accablantes : l'un d'eux avait été posté par moi à l'endroit même où le voleur s'était introduit dans la tente, en coupant l'étoffe avec son poignard; un autre avait été vu par mes domestiques, pendant la nuit, sur l'emplacement où l'on retrouva la cassette; enfin un habitant du village déclara qu'au su de tout le monde ils faisaient partie d'une bande de *dacoïts* ou voleurs de grand chemin; rien ne put leur arracher un aveu.

Je dus m'interposer pour empêcher les soldats de les tuer sur place à force de coups. On les chargea de chaînes et on les entraîna fort brutalement. J'ignore ce qui a pu leur advenir, mais ces misérables sont peu à plaindre.

Le 15 mai dernier, ayant terminé mes explorations archéologiques, je suis entré avec tout mon monde à Bhopal. Cette terrible campagne de cinq mois nous a exténués; je suis pour ma part fort heureux de pouvoir me reposer ici.

Le souverain du pays est une femme, la Bégaum de Bhopal. Ses États sont fort importants et elle est très bien disposée pour les Européens. Sur son ordre, un charmant palais, entouré de jardins, aux portes de la ville, a été mis à notre disposition pour toute la durée de notre séjour.

XIX

La Bégaum de Bhopal. — Une visite inattendue. — Les Bourbons de l'Inde. Les soirées au palais. — La danse des œufs. — Le khillat d'honneur.

Bhopal.

Peu de temps après notre arrivée, nous avons été reçus en audience solennelle par la Bégaum. Un équipage de la cour est venu nous chercher au Mouti Bungalow, notre demeure, et nous a conduits au palais, situé au pied de la citadelle. La ville s'étale en amphithéâtre sur le versant d'une colline dont la base plonge dans un beau lac entouré d'une ceinture de grands arbres. Dominant les maisons à toiture rouge et les groupes de terrasses des palais, s'élancent superbement deux gigantesques minarets, semblables à des bras levés vers le ciel. On voit surgir çà et là les dômes bulbeux, surmontés du croissant d'or, qui caractérisent les mosquées, mais aucune flèche de pagode, aucun temple païen ne souille la fière cité musulmane, le dernier boulevard de l'Islam dans l'Hindoustan.

Le grand-vizir et le dewan nous reçoivent à la porte du palais. Nous montons le grand escalier et nous entrons dans le grand salon du durbar, où la reine nous attend. Se levant à notre approche, elle vient au-devant de nous, nous serre affablement la main et nous fait prendre place à ses côtés sur le divan. La Bégaum est une femme approchant de la cinquantaine. Son visage amaigri, qu'éclairent des yeux intelligents, respire une telle énergie, qu'il faut être prévenu pour savoir que l'on a devant soi une femme. Le costume lui-même ajoute à l'illusion : des pantalons collants, une jaquette brodée, un poignard à la ceinture forment un ensemble peu

féminin. Ses gestes, son allure, rappellent encore moins son sexe; on sent le souverain, l'autocrate, habitué à voir tout plier devant sa toute-puissance. Je me hâte d'ajouter que cette morgue majestueuse ne dure que quelques instants, et fait bientôt place à une gracieuse et charmante affabilité.

On peut dire que la Bégaum Secunder est, à tous les égards, une des plus remarquables figures que l'Inde ait fournies durant notre siècle. Fille du dernier nabab, elle établit, à sa majorité, ses prétentions au trône vacant; mais les Anglais, intervenant, comme toujours, dans les querelles de succession, lui préférèrent son mari, Jehanghir. A la mort de ce dernier, elle s'imposa comme régente au nom de Chah Jehan, sa fille mineure. Rejetant comme absurdes les règles musulmanes qui la condamnaient à gouverner du fond de son harem, elle se montra au peuple à visage découvert, habillée du costume des princes et fièrement campée sur son cheval. Dès ce moment, elle prenait fermement en main les rênes de l'État, et s'appliquait à concentrer dans sa personne toute la responsabilité et tout le pouvoir que l'usage asiatique abandonne aux ministres. Ses États sont, grâce à son habile gouvernement, les plus florissants de l'Inde centrale.

Le charmant accueil dont nous avions été l'objet de la part de la reine, nous a valu la visite de tous les principaux personnages du pays.

Un jour que j'étais ainsi entouré d'une nombreuse société, fumant le houkah et dégustant des sorbets, quel ne fut pas mon étonnement en entendant annoncer d'une voix retentissante : « Padri Sahib, le seigneur prêtre. » Un instant après, je voyais entrer dans la salle un jeune homme portant le costume des prêtres catholiques. Toute l'assistance se leva, car les musulmans manifestent toujours le plus grand respect pour le costume de nos ecclésiastiques, et je m'avançai

vers le prêtre, qui, à ma grande surprise, m'adressa la parole en français. Quelle bonne aubaine! un Français à Bhopal! Quand tout le monde se fut assis, le missionnaire me dit : « En apprenant votre arrivée, je me serais empressé de venir vous voir, car il y a longtemps que je n'ai eu le plaisir de me trouver avec des compatriotes; mais j'ai dû retarder ma visite pour une cause que vous comprendrez facilement. Je réside ici en qualité de chapelain de Madame Élisabeth de Bourbon, princesse chrétienne qui occupe dans le royaume la première place après la Bégaum. La princesse espérait beaucoup que vous viendriez la voir dès votre arrivée; elle vous a attendu impatiemment. N'étant que son serviteur, j'ai dû moi-même différer ma visite jusqu'au jour où elle m'autoriserait à venir vous trouver. Je viens aujourd'hui, envoyé par elle, pour vous prévenir qu'elle vous attend dans son palais, demain, à l'heure qu'il vous plaira de fixer. » J'écoutais le prêtre parler, mais je ne pouvais en croire mes oreilles. Certes, mon voyage m'a déjà offert bien des surprises inattendues; mais arriver à Bhopal pour trouver un prêtre français chapelain d'une princesse chrétienne, apprendre que cette princesse est le personnage le plus important du pays, et qu'elle porte le nom de Bourbon, cela me paraissait toucher au fantastique, et je regardais le brave ecclésiastique en me demandant s'il n'y avait pas là-dessous quelque mystification. Enfin je lui promis de me rendre à l'invitation de la mystérieuse princesse, et il nous quitta pour aller lui en porter la nouvelle.

Quand il fut parti, je questionnai les nobles bhopalais présents, et ils me confirmèrent les paroles du prêtre. La princesse s'appelait communément la Doulân Sircar, c'est-à-dire la Reine des Fiancées, surnom qu'elle avait pu mériter quelque cinquante ans auparavant, car elle comptait maintenant soixante-dix printemps; mais son vrai nom était Bourboun Sircar, c'est-à-dire princesse de Bourbon. Il est vrai aussi

qu'elle était très riche, possédait des fiefs importants et occupait le premier rang parmi les grands vassaux de la couronne.

Ma curiosité était vivement surexcitée; aussi le lendemain matin je montai à éléphant accompagné de Schaumburg, et je me dirigeai vers le palais de la princesse. Nous nous arrêtons devant un palais de modeste apparence, mais de vastes dimensions, et nous sommes reçus par de nombreux serviteurs armés qui, après nous avoir aidés à descendre de notre éléphant, nous conduisent dans une grande salle située au premier étage, où nous attend la Doulân Sircar. La princesse vient au-devant de nous et nous serre la main chaleureusement. Je suis frappé tout d'abord par son visage, dont le caractère européen est encore accru par la coloration jaune clair de la peau. Ai-je donc vraiment devant moi une compatriote, et par quel bizarre enchaînement de circonstances se trouve-t-elle ici, à Bhopal, dans une si haute position? Après avoir subi l'interrogatoire habituel, que la princesse ne m'épargne pas, je l'interroge à mon tour et j'obtiens d'elle les renseignements les plus curieux sur l'origine de sa famille.

Pendant le règne du grand Akber, vers 1557 ou 1559, arriva à la cour de Delhi un Européen du nom de Jean de Bourbon, se disant Français et prétendant appartenir à une des plus nobles familles de ce pays. Il racontait que, pris sur mer par des pirates turcs dans un voyage qu'il faisait en compagnie de son précepteur, il avait été emmené en captivité en Égypte. Ceci se passait vers 1541; il avait alors quinze ans. Une fois en Égypte, le jeune homme gagna par ses bonnes grâces l'estime du souverain, qui le fit entrer dans son armée. Dans une guerre contre les Abyssins, il fut de nouveau fait prisonnier. Sa qualité de chrétien, son intelligence et ses connaissances lui créèrent bientôt une certaine position dans ce pays, et il put, sous un prétexte, gagner l'Inde sur un de ces navires abyssins qui entretenaient à cette époque des relations suivies avec la côte du

Konkan. Débarqué à Broach, il avait entendu célébrer la magnificence de la cour du Grand-Mogol, et désertant la flotte abyssine, il s'était rendu à Agra. L'empereur Akber, à qui le jeune Européen fit ce récit, fut frappé de ses bonnes



LA PRINCESSE ÉLISABETH DE BOURBON.

manières et de son air intelligent, et il lui offrit du service dans son armée. Peu après, il le nommait maître de l'artillerie et lui conférait le titre de *mansoubdar*. Comblé d'honneurs et de richesses, le prince Jean de Bourbon mourut à

Agra, laissant deux fils qu'il avait eus de son mariage avec une esclave géorgienne du palais. L'aîné des deux fils, Alexandre de Bourbon ou Secander Bourboun, devint le favori de l'empereur Jehanghir, qui lui accorda la charge héréditaire de gouverneur du palais des Bégaums, ainsi que le fief important de Sirgarh.

Les Bourbons conservèrent leur position à la cour de Delhi jusqu'en 1739, époque de l'invasion de l'Inde par le Persan Thamas Couli Khan, connu sous le nom de Nadir Chah. Le dernier gouverneur du palais fut Faradi Bourbon; son fils Salvador abandonna le service des padichahs et se retira dans son fief de Sirgarh, en Malwa, où il prit le titre de Nabab ou prince souverain. En 1794, son successeur, Bhoba Bourbon, connu sous le nom de Nabab Messiah Ragou Khan, était détrôné par un aventurier français au service de Scindia. Ce Français, qui par une bizarre coïncidence du hasard, faisait tomber le trône des Bourbons indiens, presque au moment de la chute de leurs homonymes de France, était un capitaine Jean-Baptiste Fantôme dont j'ai rencontré les descendants à la cour de Bhartpore. Peu après la perte de sa principauté, Bhoba Bourbon était assassiné à la cour du Rajah de Narwar, et son fils Enaïet Messiah, ou Chohar Bourbon, se réfugiait avec son clan à la cour du prince régnant de Bhopal. Vizir Mahomed lui donna le commandement de la citadelle et lui concéda en récompense de ses services un fief héréditaire considérable. En 1816, Balthazar de Bourbon, surnommé Chahzahad Messiah, ou le Prince Chrétien, devenait le premier ministre des États de Bhopal; deux ans plus tard, la mort accidentelle du souverain lui livrait la régence du royaume. C'est à lui que ce petit pays doit l'impulsion qui l'a fait arriver en quelques années à un remarquable état de prospérité. Se voyant menacé de toute part par les Maharates, Balthazar fut un des premiers à offrir son alliance aux Anglais. Le général Malcolm guerroyait alors dans le Malwa et ne fut

pas peu étonné de recevoir des propositions d'alliance d'un prince indien se disant représentant des Bourbons de France. Dans son ouvrage célèbre sur l'Inde centrale, Malcolm s'étend longuement sur cette curieuse rencontre et nous dépeint sous les couleurs les plus flatteuses la haute intelligence et la superbe figure du prince chrétien. Balthazar mourait en 1830, laissant tous ses droits et ses titres à sa veuve, Élisabeth de Bourbon, surnommée la Doulân Sircar, et à son neveu Bonaventure Bourbon, ou Merban Messiah.

Les descendants de Jean de Bourbon forment aujourd'hui un clan d'environ quatre cents familles, dont trois cents sont établies dans le royaume de Bhopal et reconnaissent comme leur suzeraine Madame Élisabeth. Ils portent le nom de Frantcis, corruption du mot Français, et ont conservé fidèlement leur foi chrétienne. La petite communauté a une église desservie par un missionnaire catholique qu'elle entretient à demeure.

Il se trouve donc que nous comptons de nombreux compatriotes à Bhopal : aussi tous ces braves gens nous témoignent-ils une amitié dont je suis touché.

La reine nous manifeste, elle aussi, une véritable affection et nous recommençons ici notre vie de Baroda. La saison des pluies, qui est très violente dans cette région, nous interdit toute excursion au dehors : aussi sommes-nous les hôtes assidus du palais. Je passe la journée à m'entretenir avec la Bégaum des questions les plus sérieuses ; nous examinons ensemble les institutions des divers pays de l'Europe, leurs productions, leurs richesses, les mœurs de leurs habitants. Je suis étonné de voir avec quelle rapidité la reine saisit les moindres détails et les applique aux questions qui la touchent directement. Tout ce qui concerne la salubrité publique, l'industrie et le commerce l'intéresse à un plus haut point que la politique, qui se borne pour elle à l'existence de deux puissances, l'Angleterre et la France, exerçant leur

suprématie sur tous les pays du globe, à l'exception toutefois de la Turquie, dont le sultan doit être, selon son idée, le suzerain reconnu de tout l'Islam.

Quand le temps le permet, la reine monte à cheval et, escortée par nous, le premier ministre et un petit état-major, elle visite les principaux établissements de la capitale, les hôpitaux, les écoles, les orphelinats. Souvent, au retour d'une de ces tournées d'inspection, nous descendons de cheval au pied du perron de la grande mosquée et nous allons prendre place dans un des kiosques qui donnent sur le bazar. De là, nous dominons tout le tumulte pittoresque de la foule. La reine ne tarit pas en curieux renseignements; elle me fait reconnaître les diverses nationalités; elle me donne les chiffres de l'importance commerciale de tel ou tel produit, des revenus qu'il rapporte à la couronne, etc.

Comme vous le voyez, la journée tout entière est consacrée aux choses sérieuses; mais le soir, en revanche, est réservé aux divertissements de tous genres. Nous arrivons au palais après l'heure de notre dîner, et trouvons réunis, dans le grand salon du premier étage, les quelques intimes formant l'entourage habituel de la Bégaum; tous hommes graves, à barbe blanche et haut titrés : le premier ministre, un fort bel homme, d'un esprit très fin et ayant sur la Bégaum une grande influence; un oncle de la reine, quelques seigneurs féodaux, et enfin notre digne ami Housseïn Khan. En attendant la reine, qui passe tous les jours quelques heures dans le harem de sa fille, nous jouons aux échecs.

Vers huit heures, le bruit sec des cannes d'argent des tchoubdars, retentissant sur les dalles de la grande galerie, nous avertit de l'approche de la reine, qui entre bientôt dans la salle au milieu d'un essaim de jeunes filles, ses suivantes, qu'elle a dégagées, ainsi qu'elle-même, des règles orientales du harem. Sa charmante petite-fille, Soultana, resplendissante d'or et de joyaux, accourt nous embrasser. Puis la reine

va s'asseoir sur le trône de velours vert qui occupe le bout de la salle, et chacun prend place sur le divan selon les règles établies de la préséance, ma qualité d'hôte et d'étranger me donnant droit a un siège immédiatement à la droite de la reine. Les domestiques distribuent le café et apportent le houkah royal, gigantesque instrument d'un mètre de haut, orné de pierres précieuses. Le fourneau, d'une vaste capacité, est bourré de *gouracco*, mélange de tabac et d'aromes, au-dessus duquel sont empilés de petits charbons incandescents. Aussitôt la cérémonie du houkah terminée, les huissiers introduisent dans le salon les gens chargés de nous divertir pendant la soirée. Ce sont des bayadères, des danseurs, des acrobates et faiseurs de tours de toute espèce.

Parmi ces divertissements, je dois vous en décrire un des plus gracieux et des plus intéressants, c'est la danse des œufs. La danseuse, vêtue du costume des femmes du peuple, un corsage et un jupon très court, porte sur la tête une roue en osier d'un assez grand diamètre, placée d'une manière parfaitement horizontale sur le haut du crâne. Autour de cette roue sont pendus des fils, également distancés et munis à leur extrémité d'un nœud coulant maintenu ouvert au moyen d'une perle de verre. La danseuse s'avance vers les spectateurs tenant une corbeille remplie d'œufs, qu'elle nous présente afin que nous puissions constater que ces œufs sont véritables et non pas imités. La musique entonne un rythme saccadé et monotone et la danseuse se met à tourner sur elle-même avec une grande rapidité. Saisissant alors un œuf, elle l'introduit dans l'un des nœuds coulants, et d'un mouvement sec elle le lance de manière à serrer le nœud. Par l'effet de la force centrifuge que produit la rapidité du mouvement circulaire de la danseuse, le fil tenant l'œuf se tend, et celui-ci vient se placer en ligne droite avec la prolongation du rayon correspondant de la circonférence. Les uns après les autres, les œufs sont lancés dans les nœuds coulants et viennent bientôt

former une auréole horizontale autour de la tête de la danseuse. A ce moment, la danse devient de plus en plus rapide; c'est à peine si l'on peut distinguer les traits de la jeune femme; le moment est critique : le moindre faux pas, le moindre temps d'arrêt, et les œufs se brisent les uns contre les autres. Mais alors comment interrompre la danse? comment s'arrêter? Il n'y a qu'un moyen, c'est de retirer les œufs de la même façon qu'on les a placés. Malgré l'apparence, cette dernière opération est la plus délicate des deux. Il faut que d'un seul geste, net et précis, la danseuse saisisse l'œuf et l'attire à elle; on comprend que si sa main venait maladroitement se placer dans le cercle, il suffirait qu'elle rencontrât seulement un des fils pour rompre subitement l'harmonie générale. Enfin tous les œufs ont été retirés heureusement; la danseuse s'arrête brusquement, et sans paraître le moins du monde étourdie de ce tourbillonnement de vingt-cinq à trente minutes, elle se dirige d'un pas ferme vers nous et nous présente les œufs contenus dans la corbeille, qui sont séance tenante cassés dans un plat, afin de prouver l'absence complète de supercherie.

Il ne faut pas croire cependant que les soirées du palais soient toujours consacrées purement à des divertissements aussi matériels. Souvent, après la cérémonie solennelle du houkah et du café, nous allons prendre place sous la véranda, ou, le temps permettant, sur la haute terrasse, d'où nous dominons le panorama de la ville et des lacs, éclairé par la lueur de mille étoiles. Alors quelque beau conteur nous récite des légendes nationales qu'il psalmodie par strophes entrecoupées d'une série d'exclamations, comme dans les interminables récits de nos matelots. Ou bien un des nobles nous chante, en s'accompagnant d'une sorte de luth, le *Taz bi taz* et autres poésies du temps des Grands-Mogols.

Puis, vers minuit ou une heure, la reine se retire; nos chevaux nous attendent sur la place. Accompagnés de quelques



LA RÉCEPTION DU KHILLAT, A BHOPAL.

soldats de notre garde, nous traversons au galop les rues solitaires de la ville endormie. Ces hommes armés de lances chevauchant à nos côtés, ces maisons aux silhouettes fantastiques, nos costumes eux-mêmes, tout étincelants d'or, tout cela paraît être l'effet de quelque rêve qui nous aurait transportés à Paris en plein moyen âge. Arrivés aux portes de la ville, nous éveillons les gardes, les lourds battants s'entr'ouvrent, et notre petite troupe se dirige à travers la campagne vers notre paisible habitation.

Il y a quelques jours, nous avons reçu la visite de Housseïn Khan, qui nous apportait un message officiel de la reine, dont je ne compris pas tout d'abord le sens, tant le brave secrétaire entourait ses paroles de fleurs orientales. Il paraît que la Bégaum, flattée de nous avoir vu adopter à plusieurs reprises le costume bhopalais, avait conçu le projet de nous adresser un khillat d'honneur.

Je refusai tout d'abord, en faisant observer à Housseïn Khan que les honneurs que nous destinait la Bégaum pourraient déplaire aux autorités anglaises, qui nous avaient jusqu'alors prêté si gracieusement leur appui, et que l'on pourrait nous accuser de visées ambitieuses convenant peu à de simples voyageurs. Je finis enfin par accepter, sur la promesse formelle que la cérémonie aurait un caractère purement intime et ne pourrait soulever aucune difficulté au dehors. La Bégaum, que je vis le soir même, m'assura que tout se passerait ainsi que je l'avais désiré.

Le matin du jour indiqué, le tailleur royal vint nous essayer les étincelants costumes que la reine nous avait fait faire à cette occasion. Ils comprenaient, pour chacun de nous, une longue tunique de gaze de soie verte brochée d'or, un vaste pantalon-jupe en satin cramoisi brodé d'argent, une ceinture en cachemire violet et or, un manteau de cachemire ponceau bordé d'or et d'argent, et enfin une toque-diadème en or fin.

Après avoir revêtu ces précieuses robes, nous montons, Schaumburg et moi, en compagnie d'Housseïn Khan, dans un équipage de la cour. Partout la foule se presse sur notre passage et nous accueille avec de sympathiques salâms. Sur le perron du palais nous attendent les nobles bhopalais, présidés par le premier ministre. Ce dernier m'aide à descendre de voiture et, me prenant le coude à la façon orientale, comme s'il craignait que les forces ne vinssent à me manquer, il me soutient pour gravir le grand escalier.

Nous entrons dans la salle des Durbars, où la reine siège sur un trône élevé, entourée des grands dignitaires. Elle porte le costume royal, à peu près semblable au nôtre, ainsi que la toque d'or aux quatre panaches et les insignes de l'ordre de l'Étoile du Sud.

En me voyant approcher, la Bégaum se lève, et me tendant le firman dans son enveloppe de soie brodée, elle me dit d'une voix retentissante : « Soyez le bienvenu, Sirdar Rousselet Sahib Chamchar Bahadour! » Je m'incline respectueusement et prends place à sa droite, et après la réception de Schaumburg, nous nous asseyons tous. On apporte les houkahs, puis au bout d'un instant la reine me passe au doigt une bague ornée d'un gros diamant, en répétant avec emphase l'énoncé des titres avec lesquels elle m'a salué. Puis l'utter-pân circule et nous nous retirons avec les mêmes cérémonies qui ont marqué notre arrivée. Me voici donc bel et bien, de par la volonté de la Bégaüm, sirdar, c'est-à-dire quelque chose comme duc du royaume de Bhopal.

Nous sommes ici depuis près de trois mois, mais notre séjour tire à sa fin. Les pluies ont cessé et bientôt les chemins seront assez secs pour nous permettre de reprendre notre marche. Ce n'est pas, cependant, sans un véritable regret que je quitterai nos aimables hôtes, aussi bien musulmans que chrétiens.

XX

A travers le Malwa. — Delhi. — La grande mosquée. — Le palais des Grands-Mogols. — La salle du trône. — Bains indiens. — La plaine de Delhi. — La porte d'Aladin.

Delhi.

Si je ne vous ai pas écrit depuis six mois, c'est que depuis Bhopal, que nous avons quitté au mois d'octobre dernier, nous avons marché sans relâche. Coupant toute la partie occidentale du Malwa et des États de Scindia du nord au sud, nous avons visité Narsingarh, Gouna, Sipri et Gwalior, où une aimable invitation de l'agent-général anglais pour l'Inde centrale nous a retenus quelques jours. De là nous avons regagné Agra, puis nous avons visité Muttra, Bindraband, Goverdhan, en un mot toutes les villes saintes de la vallée de la Jumna.

Ce long itinéraire, que je vous retrace pour que vous puissiez me suivre sur la carte, ne m'a fourni que des sujets d'étude trop spécialement archéologiques pour que je vous en parle plus longuement.

Enfin, prenant le chemin de fer à Aligarh, nous sommes arrivés à Delhi, la célèbre capitale des Grands-Mogols, d'où je date cette lettre. Cette ville a joué un trop grand rôle dans le monde asiatique, pour que je n'essaie pas de vous en décrire l'amoncellement de merveilles véritablement prodigieux.

Dès mon arrivée, je me suis rendu à la grande Mosquée, qui occupe le centre de la ville, et j'ai grimpé au sommet du plus haut minaret pour me rendre compte de la topographie des environs. La vue dont on jouit de ce point compense bien la fatigue que l'on éprouve à gravir les deux cents et quelques marches d'un escalier si étroit qu'il permet à peine le pas-

sage d'un homme. Assis sous la petite coupole de marbre, je promène mes yeux sur un des plus intéressants panoramas qu'il m'ait été donné de contempler. A mes pieds s'étale la ville moderne, Chahjehanabad, ainsi que l'appellent les Indiens, avec ses maisons à terrasses, au milieu desquelles serpentent des rues étroites, pleines d'une foule affairée, avec ses nombreuses mosquées et ses palais, aujourd'hui déserts ou transformés en casernes. Au delà des remparts s'étend une vaste plaine unie, d'un aspect sablonneux, encadrée à l'ouest par une ligne de rochers grisâtres, à l'est par le large lit de la bleue Jumna. De toutes parts, sur cette plaine, se dressent des groupes d'édifices, dômes, colonnes, pavillons, dont les silhouettes vont se perdant au sud dans l'horizon, au-dessus duquel se dresse une mince aiguille que je ne distingue qu'avec l'aide du guide, et qui est le colosse de ces plaines, la gigantesque tour de Koutab.

Le lendemain, nous nous dirigeons vers le palais impérial, vaste citadelle aux hauts remparts de grès rose occupant presque en entier la partie orientale de la ville. Les murailles, construites en grand appareil, ornées de bandes en relief et de créneaux dentelés, dominent un large fossé que les Anglais ont en partie masqué par des ouvrages de terre. Au centre de chacune des faces du quadrilatère s'élève une belle porte flanquée de tourelles et couronnée de kiosques à dôme de marbre; une sorte de bastion, percé d'un portail encadré de minarets grêles, protège chacune de ces portes. Ces fortifications, véritable monument artistique, formidables autrefois, insignifiantes aujourd'hui, sont de la meilleure époque du grand art indo-musulman, du règne de Chah Jehan.

Ce n'est pas sans émotion que je franchis le seuil de la noble citadelle des Grands-Mogols, si longtemps inaccessible aux vulgaires mortels, et dont nul ne pouvait s'approcher autrefois sans s'incliner tout d'abord jusqu'à terre. Ce palais fut longtemps la merveille du monde, le réceptacle de l'éblouis-

sante splendeur asiatique. Il me revient à la mémoire les descriptions, considérées longtemps comme fabuleuses, si véridiques pourtant, de nos compatriotes Bernier et Tavernier, qui nous ont laissé dans quelques pages précieuses, d'un style simple et naïf, le tableau de ces fastes de la cour du Grand-Mogol qu'ils avaient pu contempler et dont leur esprit était resté ébloui. Tavernier surtout, en sa qualité d'orfèvre, ne devait pas se laisser éblouir facilement, et cependant son récit paraît être emprunté à quelque conte de fée. Une foule de soldats et de courtisans splendidement vêtus, tout un tumulte de palanquins, de chevaux empanachés, d'éléphants aux sièges d'or et d'ivoire, de riches équipages d'esclaves portant des parasols de velours, tel était le coup d'œil qui frappait l'étranger lorsqu'il approchait de la porte du palais impérial, dont les murailles elles-mêmes disparaissaient presque sous les plis de tentures de drap brodé et de longs étendards de parade. A peine avait-on pénétré dans l'enceinte, le spectacle devenait féerique : des palais aux murs de marbre semblables à l'ivoire, encadrant des cours dallées égayées par de nombreux bassins et des bosquets d'orangers et d'arbres précieux, laissaient apercevoir à travers leurs arcades dentelées de véritables ruissellements d'or, d'argent et de pierres précieuses.

Que les temps sont changés ! et combien le tableau qui frappe ma vue est différent ! Des soldats anglais, coiffés d'un grotesque casque de paille tressée, vêtus d'une sorte de jaquette de marmiton, remplissent le vaste corps de garde, et leur voix gutturale ébranle rudement l'ogive des voûtes.

Puis nous passons sous la grande porte, et nous voilà dans l'intérieur de la citadelle. Hélas ! de laides et hideuses casernes obstruent de tous côtés l'horizon.

Nous détournons les yeux, et une fois de l'autre côté de ces laideurs, nous nous trouvons devant le Dewani-Am, ou pavillon impérial, épargné par la pioche des démolisseurs an-



LE PALAIS IMPÉRIAL, A DELHI.

glais. Ce pavillon était la merveille du palais; quoique dépouillé de ses principales richesses, c'est encore un véritable bijou. Du dehors, c'est un vaste kiosque de marbre blanc d'une grande simplicité; mais l'intérieur est d'une richesse inouïe; les piliers, les arches, les cordons de la voûte sont brodés de merveilleuses arabesques dessinées avec des pierres précieuses incrustées dans le marbre. Le soleil, se jouant à travers les arcades sur ces ravissantes mosaïques, semble donner la vie à ces légères guirlandes de fleurs de lapis-lazuli, d'onyx, de sardoine et mille autres pierres fines. Les Anglais, offusqués par tous ces scintillements, avaient d'abord couvert, selon leur usage, ces mosaïques d'une couche de chaux; mais la réprobation unanime des visiteurs devant cet acte de vandalisme les a décidés à faire disparaître ce honteux enduit, travail lent et pénible qui leur a coûté fort cher et n'est pas encore terminé. C'est ici qu'il faut se reporter à la relation de Tavernier pour se faire une idée de ce que devait être cette salle au temps de la splendeur mogole. Le plafond, raconte-t-il, était revêtu d'un tissu d'or et d'argent d'un travail admirable et qu'il estime, en sa qualité de bijoutier, à la valeur énorme de vingt-sept millions de francs. De lourdes draperies de soie retenues par des chaînes d'or encadraient les arcades du pourtour de la salle. Enfin, au centre s'étalait la merveille des merveilles, le fameux trône des Paons. Le trône, en or massif, mesurait deux mètres de longueur sur un mètre et demi de largeur, et formait une sorte d'estrade dont le dossier, couvert d'émaux délicats, s'étalait en une queue de paon; un dais en or massif, bordé d'une épaisse et longue frange de perles fines et reposant sur douze colonnes d'or, couvrait l'arrière du trône, dont l'avant était abrité par deux vastes parasols de velours brodé de perles, à manches d'or incrustés de diamants. Ce chef-d'œuvre d'orfèvrerie avait été exécuté par un orfèvre français, Austin de Bordeaux, attaché à la cour de Chah Jehan, et avait coûté, d'après l'estimation

de Tavernier, 150 millions de francs. Il fut enlevé aux empereurs de Delhi, en 1739, par le Chah de Perse Nadir.

A la gauche du pavillon s'étendent les appartements privés des empereurs ou Summum Bourdj, longue suite de salles et de chambres aux parois de marbre incrusté (autant que permet d'en juger la couche de chaux qui les recouvre encore en partie), de jolies cours ornées de bassins et de jets d'eau, et de kiosques élégants fermés par de légères dentelles de marbre. Sur la porte de ce délicieux palais se trouve gravée la célèbre inscription : *S'il est un paradis sur la terre, c'est ici, c'est ici !*

Non loin des appartements se trouvent les Akbary Hammoum ou bains impériaux, la partie la mieux conservée et la plus intéressante de ce vaste palais. On sait le rôle important que jouent les bains dans la vie orientale ; c'est là que le nonchalant Asiatique passe les plus agréables moments de sa journée : aussi n'est-on point étonné du luxe et du raffinement déployés dans toutes les parties des bains impériaux ; rien ne paraît avoir été épargné pour en faire le lieu le plus charmant du palais. On entre dans de petites salles circulaires recevant la lumière par une étroite ouverture placée dans le centre de la voûte en forme de coupole. Le sol, dallé de marbre blanc, est couvert de fines mosaïques imitant des fleurs jonchées sans ordre. Au centre de chaque pièce se trouve soit une baignoire, soit une sorte de sofa pour recevoir les inhalations, toujours en marbre incrusté de pierres précieuses. De tous côtés serpentent des conduits en bronze qui amenaient la vapeur et l'eau chauffée à diverses températures. Le guide musulman qui nous a dirigés à travers les salles du palais, me fait la description des différentes péripéties du bain impérial. Du reste, la ville possède encore aujourd'hui un établissement où la tradition des bains à la mogole s'est conservée et où j'ai pu me convaincre par moi-même de ses délices tant vantées.

Ces bains diffèrent peu des bains turcs. On est introduit d'abord dans une série de pièces chauffées à des températures croissantes; puis le baigneur, après vous avoir arrosé d'un seau d'eau tiède qui paraît glacée, vous couche sur une table de marbre, vous enduit le corps de savon et vous masse et vous pétrit jusqu'à complet épuisement. Vous êtes ensuite enveloppé dans une chaude couverture et placé sur un sofa où, après une heure de sommeil, vous vous retrouvez frais et dispos, mais en apparence seulement, car cette rude opération vous laisse peu propre, pendant le reste de la journée, à une occupation quelconque. C'est, en somme, un système hygiénique fort convenable pour un Asiatique désœuvré et somnolent, mais peu recommandable pour l'Européen, habitué à une vie active.

La ville elle-même est très intéressante; ses bazars sont parmi les plus beaux de l'Inde. Les boutiques, sortes de niches carrées, de dimension presque uniforme, regorgent d'objets précieux ou curieux : bijouterie de Delhi, châles du Cachemire, gazes de Barhampour, armes du Pendjab, coffrets ciselés du Chékavati, laques du Scinde. Plus loin sont les banquiers, qui, sans paraître redouter leur mutuel voisinage, occupent une longue file de boutiques contiguës. Puis des cordonniers renommés pour leurs souliers à la poulaine brodés de soie et leurs élégantes babouches; des chapeliers qui fabriquent les toques d'or des Mirzas, les légers bonnets de la bourgeoisie, et qui montent les turbans si étrangement façonnés caractérisant chaque caste; des orfèvres exposant des bijoux d'un travail aussi fin qu'artistique; des pâtissiers étalant d'appétissants gâteaux qu'ils pétrissent et cuisent devant le public, etc. : chacune de ces industries constituant une sorte de groupe presque séparé des autres.

La foule qui remplit à toute heure du jour ces bazars est des plus intéressantes à étudier. Le type qui mérite le plus d'attirer l'attention est celui des natifs de Delhi. Hin-

dous et Musulmans se distinguent par une élégance, un soin de leur personne qui montrent l'influence qu'a eue sur cette ville le long séjour de la cour mogole; leurs physionomies sont vives et intelligentes. Ils se montrent polis et affables envers les étrangers, quoiqu'il ne faille peut-être pas faire grand cas de ces qualités fort superficielles vis-à-vis des Européens. Leurs femmes sont aussi fort élégamment habillées, les Hindoues en écharpe de couleur et jupon plissé, les Musulmanes en veste flottante et pantalon serré à la cheville.

Mais tout ce que renferme la ville moderne n'est que peu de chose comparé aux innombrables monuments qui couvrent autour d'elle une plaine de 126 kilomètres carrés. Nulle part au monde, pas même à Rome, il n'existe sur un même point une réunion aussi considérable de monuments anciens. La plaine de Delhi mériterait d'être considérée comme le musée archéologique national de l'Inde, car elle expose côte à côte les plus beaux spécimens existants des divers styles d'architecture de ce pays, depuis le jour où les Hindous employèrent pour la première fois la pierre dans leurs monuments jusqu'à la période la plus rapprochée de nous.

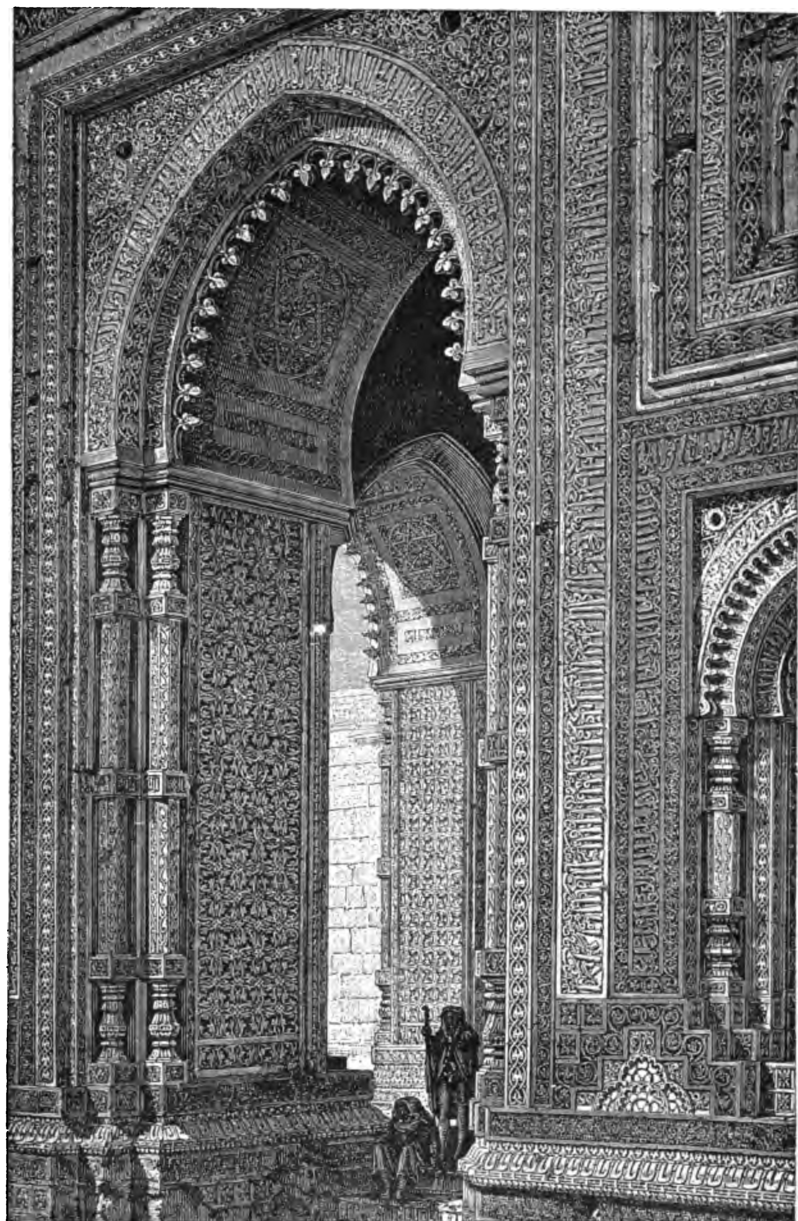
L'exploration de cette magnifique et unique collection m'a paru devoir couronner dignement mes longues études sur les monuments du Rajasthan et de l'Hindoustan. Après Delhi, les pays vers lesquels je vais diriger ma course ne m'offriront que bien peu et de bien insignifiants sujets de recherches archéologiques; aussi, quoique ce champ ait déjà été bien souvent parcouru par mes prédécesseurs, j'ai consacré à la vieille capitale de l'Inde un mois d'études.

J'ai exploré tour à tour chacun des groupes, j'ai photographié les principaux monuments, et j'emporterai une monographie complète de la merveilleuse cité. Ma plume est, du reste, impuissante à décrire tous ces chefs-d'œuvre qui s'appellent le Koutab, le mausolée d'Houmayoun, le tombeau d'Altameh, etc. A mon retour, mes photographies sous

les yeux, vous partagerez peut-être mon enthousiasme. Comment, par exemple, vous faire apprécier par le style une œuvre telle que la porte d'Aladin!

Cette porte, érigée en l'an 1310, à l'entrée du jardin du Koutab, par le sultan Ala-Oudïn, aurait pu inspirer l'auteur célèbre du conte de la *Lampe merveilleuse;* le génie du Rokh n'eût rien créé de plus féerique. L'œuvre des Maures d'Espagne dans l'Alhambra de Grenade ne peut être comparée à ce véritable bijou d'architecture; ici, c'est la pierre elle-même, un grès rouge relevé de marbre blanc, qui fournit la couleur, et les délicates arabesques qui la couvrent sur toutes ses faces sont ciselées ou incrustées, tandis qu'à Grenade tout l'effet est obtenu par un jeu de couleurs éclatantes et de dorures étalées simplement sur de maigres structures de briques. En outre, il n'est pas un point de l'Alhambra mauresque où l'on trouve la pureté de lignes, la noblesse de proportions qui caractérisent à un si haut degré l'œuvre du sultan indien.

Mon séjour au milieu de ce champ de ruines restera pour moi un des plus charmants souvenirs de mon voyage. Dès le lever du soleil nous courons à travers les épais bosquets qui couvrent les maisons et les bazars de la ville morte, respirant à pleins poumons l'air frais et embaumé de ce beau mois de février, le plus beau des mois sous le soleil de l'Inde. Les nuits fraîches, presque froides, laissent le matin sur la campagne un manteau de brume bleuâtre que le soleil fait flotter en rubans autour de la cime des arbres, ou réunit dans le fond des ravins en peignant à leur surface mille curieux mirages. Avant que la chaleur du jour s'élève, j'installe ma tente de travail auprès des ruines, et je photographie ces beaux monuments, tandis que Schaumburg fixe à l'aquarelle sur son papier les éclatantes couleurs qui échappent à mes procédés mécaniques. Puis, à midi, nous nous étendons sous les colonnades de la mosquée, et nous passons les heures brûlantes les



LA PORTE D'ALADIN, A DELHI.

yeux fixés sur cette petite cour, évoquant toutes les brillantes scènes dont elle fut le théâtre, depuis le temps où le roi Dhava enfonçait dans le sol le clou sacré qui devait atteindre le mystérieux serpent, symbole du culte primitif de l'homme, jusqu'au jour où le Tartare boiteux, l'infatigable Tamerlan, vint s'incliner ici devant Allah, trempant ses genoux dans le sang qui couvrait les dalles du temple.

Le soir, nous quittons l'abri du bois et nous errons parmi les rochers nus jusque sur les remparts du Lâl-Kôte, la vieille citadelle hindoue, imposante ligne de muraille dont les escarpements à pic adossés à la colline ne purent résister à la sainte fureur des missionnaires du Koran. De là nous dominons l'extrême limite de cette plaine si riche en souvenirs : devant nous, Mehrowli, la retraite favorite d'Aurengzeb, le refuge des dernières impératrices mogoles, qui y végètent pensionnaires de l'Angleterre, étale ses tours, ses dômes, ses coupoles au milieu d'un bouquet d'arbres, sur le penchant d'un petit mamelon; à côté, Bégaumpour, modeste village, groupe ses huttes de boue autour d'une superbe mosquée de l'époque des Toglacks; enfin au loin, dans le sud comme au nord, notre vue se perd sur un horizon de tombeaux, de cénotaphes et d'obélisques.

XXI

Amritsir. — L'étang de l'Immortalité. — Lahore. — La frontière afghane. Simla. — L'Himalaya.

Simla.

Rentré à Delhi à la suite de notre exploration archéologique des environs, j'ai dû y laisser mon compagnon, atteint d'un violent accès de fièvre, et je me suis dirigé seul vers le nord.

Huit jours après j'étais à Amritsir, une des plus florissantes

cités du Pendjab. On y fabrique des châles qui rivalisent en beauté avec ceux du Cachemire.

Au centre de la ville s'élève un temple magnifique, un des plus somptueux édifices de l'univers. Je m'attendais à être charmé, et je fus ébloui. On ne sait, dans cette superbe basilique, ce qu'il faut admirer le plus, ou le choix du site, ou l'art exquis de la construction, ou la richesse prodiguée à satiété. Au milieu d'un bassin rectangulaire, qui porte le nom mystique d'*Amrîta-sara* (étang de l'Immortalité, en langue courante *amritsir*, d'où le nom de la cité elle-même), le temple du Dieu suprême élève son dôme d'or massif et ses clochetons du même métal. Sur les murs en marbre blanc courent une multitude de dessins, d'enroulements, d'arabesques, de petits paysages, le tout en pierres précieuses incrustées dans le marbre. Ainsi chaque feuille d'arbre est une émeraude; telle fleur bleue ou tel oiseau, un lapis-lazuli ou un saphir; tel fruit, un grenat, et ainsi du reste. Une large et belle chaussée de marbre blanc relie le temple à la terre ferme : une double rangée de piliers-candélabres borde la chaussée; ces piliers, en marbre, ont chacun un petit dôme d'or. L'effet de toute cette blancheur et le reflet de toutes ces surfaces métalliques sous l'ardent soleil de l'Inde n'est pas aussi aveuglant qu'on pourrait se l'imaginer, et l'œil s'y habitue.

D'Amritsir j'ai gagné Lahore, l'ancienne capitale du Pendjab. La ville est grande et très peuplée. Les habitations y sont très hautes, et les rues, qui sont fort étroites, traversées en outre par des ruisseaux, offrent toujours une saleté dégoûtante. Les bazars n'ont pas l'air fort riche, et la raison en est que la plupart des opérations commerciales du Pendjab se font sur la place d'Amritsir, la capitale moderne. Il y a dans Lahore quelques édifices publics qui méritent une mention particulière. La mosquée du roi, par exemple, est un spacieux bâtiment de pierres rouges qu'Aurengzeb a tirées des environs de Delhi. Ses quatre immenses minarets subsistent encore;

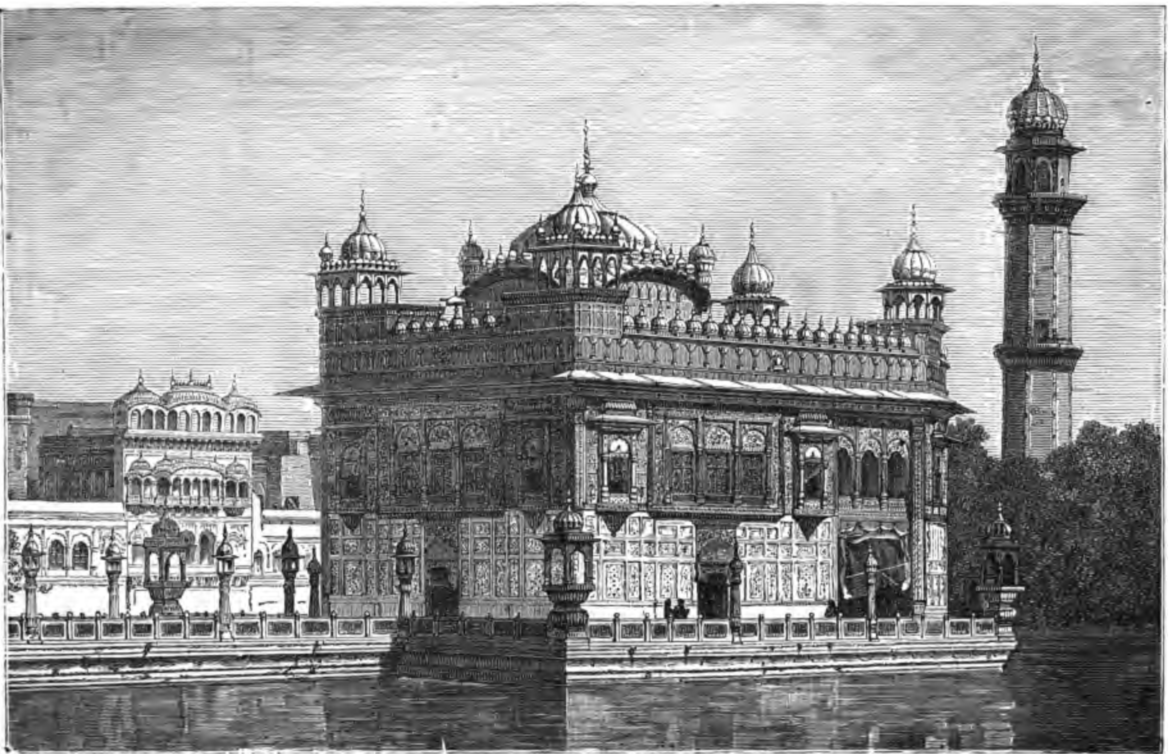
mais le temple lui-même a été converti en un magasin à poudre.

J'ai poussé de là une pointe jusqu'à la frontière de l'Afghanistan, j'ai visité Peshawur, puis je suis bien vite revenu à Amballa, où Schaumburg m'attendait pour faire une excursion dans l'Himalaya.

Nous sommes partis en palanquin, nous reposant deux fois par jour dans les maisons de poste. Les deux premières journées ont été fort insignifiantes, mais le troisième jour nous avons commencé à nous enfoncer dans la montagne. La route n'est qu'une suite de montées et de descentes fort raides, qui font découvrir à chaque instant de nouvelles beautés : c'est tantôt un torrent qui serpente au fond d'une gorge étroite, encaissée entre des rochers à pic et que l'on franchit sur un léger pont suspendu ; tantôt un ravin tapissé de fleurs, au-dessus duquel se penchent de grands cèdres déodars à demi déracinés, ou bien une riante et paisible vallée qu'anime un pittoresque village.

Vers six heures, la nuit tombe avec rapidité, et avec elle s'élève un vent glacial qui souffle par rafales et menace à tout instant d'éteindre nos torches. Ma couverture me paraît insuffisante ; je m'enveloppe le mieux que je puis, mais sans pouvoir réussir à me réchauffer. On croirait entrer en Sibérie. Notre petite troupe chemine silencieuse, gravissant avec précaution la route, que les arbres rendent noire comme un four. Enfin, vers minuit, nous apercevons des lumières, et ces lumières nous annoncent Simla. Nos porteurs hâtent le pas et manifestent leur joie par des « Haré ! Haré ! Haré ! bhaï ! » qui cadencent leur marche rapide et réveillent tous les échos d'alentour.

On nous conduit au Royal-Hôtel, beau et vaste chalet, où nous sommes bientôt installés devant un bon feu flambant qui réchauffe nos membres complètement engourdis par le froid. L'hôtelier, un Anglais, salue en nous les premiers visiteurs de l'année ; il n'est arrivé lui-même qu'il y a une quinzaine de



L'ÉTANG DE L'IMMORTALITÉ, A AMRITSIR.

jours et il nous assure avoir trouvé une légère couche de neige dans les rues de Simla.

Avec quel plaisir aussi nous nous couchons dans un bon lit à l'européenne, avec une couverture de laine et des draps! oui, des draps! Il y avait presque exactement cinq ans que je ne m'étais étendu entre des draps et que je n'avais eu d'autre couche que le lit de sangle ou de rotin, fort satisfait encore d'avoir l'un ou l'autre. Aussi, en me trouvant ainsi couché, en voyant flamber un bon feu dans la cheminée et en me rappelant tous les spectacles de la journée, je dus faire plusieurs fois effort pour bien m'assurer que tout cela n'était pas un rêve.

Dès le lendemain matin nous sommes sur pied, et après une légère collation nous sortons de l'hôtel. Devant nous, ou plutôt à nos pieds, car l'hôtel se trouve dans une position élevée, s'étale la ville indigène, un entassement de maisonnettes en bois couvrant une croupe arrondie dont le point culminant est occupé par l'église anglicane, modeste construction sans style ni prétention. Sous les arbres, parmi les pentes, se montrent de tous côtés d'élégantes habitations, les bungalows des grands fonctionnaires de l'Inde. Puis, de l'autre côté d'un profond ravin s'élèvent de grandes masses, couvertes d'une sombre végétation, aux contours doux et arrondis, qui vont s'entassant, se superposant jusqu'au pied de la ligne de glaciers qui ferme au nord l'horizon. Au premier plan, juste en face de nous, se dresse le beau pic de Jacko, le but favori des promeneurs de Simla.

Le coup d'œil est beau, sublime, grandiose, mais cependant il désappointe un peu. Ce n'est pas encore là ce qu'on se figure de l'Himalaya, et nos Alpes ou nos Pyrénées offrent des spectacles d'une égale beauté. Il faut un certain effort d'imagination pour se convaincre que l'on a devant soi la plus haute chaîne de montagnes du monde. Il est vrai de dire que nous ne sommes ici qu'en face des premiers

contreforts de ces montagnes géantes, et qu'avant de porter un jugement sur les Himalayas, il faudrait avoir pu aller les contempler du fond des vallées du Népâl ou du Sikkim. Comme ce bonheur ne nous est sans doute pas réservé, il ne m'appartient pas d'insister plus longtemps sur ce sujet.

XXII

Cawnpore. — Le crime de Nana-Sahib. — Lucknow. — Le caporal Claude Martin. — Allahabad. — Les pèlerins hindous. — Bénarès. — Promenade sur le Gange. — Le saint des saints. — Tolérance des Hindous.

Bénarès.

Nous voici enfin, ou plutôt hélas! sur la route du retour. Désormais mes explorations sont terminées; avec quel succès, mes lettres précédentes ont dû vous le montrer. Ce n'est pas sans regret que je dis adieu à ce beau pays des Rajahs où je viens de vivre quatre années si belles, si remplies. Il ne nous reste plus qu'à visiter la vallée du Gange, puis à l'automne nous nous embarquerons à Calcutta. Cette partie de mon voyage ne sera pas cependant la moins intéressante, car nos étapes portent des noms comme Cawnpore, Lucknow, Allahabad, Bénarès, Chandernagore, Calcutta, etc., et bien des touristes se contenteraient d'inscrire cette resplendissante guirlande de noms sur leur bâton de voyage. Mais, nous voyageons maintenant en chemin de fer, et il a fallu dire adieu aux pompeuses réceptions, aux coups de canon et à toute la brillante fantasmagorie de notre vie passée.

Cawnpore, la première ville où nous nous sommes arrêtés depuis notre départ de Simla, est une des principales cités de l'ancien royaume d'Aoudh ou d'Oude, comme vous l'appelez en France. Assise sur la rive droite du Gange, au centre d'un vaste district agricole, elle a une grande importance commer-

ciale et ne renferme pas moins de soixante mille âmes. Les Anglais y ont établi un cantonnement militaire pour sept mille hommes de troupes.

C'est à peu près tout ce que l'on aurait à dire sur cette ville, et je ne me serais certes pas détourné de ma route pour voir ses longs et monotones bazars, parfaitement alignés, plantés d'arbres, respirant la richesse, la prospérité, mais aussi complètement dénués de pittoresque, si les terribles évènements dont elle fut le théâtre en 1857 n'avaient jeté sur son nom une funèbre célébrité. Il est un nom surtout qui restera éternellement rattaché dans l'exécration humaine à celui de Cawnpore : c'est le nom odieux de Nana-Sahib, l'effroyable assassin de tant d'innocentes victimes, qui, échappant à la juste punition de ses crimes, termine aujourd'hui paisiblement ses jours dans une vallée retirée du Népâl.

Je ne vous retracerai pas ici le drame de Cawnpore, dont la nouvelle vint consterner l'Europe en 1857, et je me bornerai à vous en rappeler les principaux traits.

Vous savez que, les cipayes de la garnison de Cawnpore s'étant révoltés, Nana-Sahib, prince maharate dépossédé de son héritage par les Anglais, se mit à la tête de l'insurrection. Son premier acte fut de faire égorger froidement cent trente-six malheureux Européens, hommes, femmes et enfants, qui, trompés par la sympathie que ce prince avait jusqu'alors affectée pour les Anglais, étaient venus chercher refuge dans son propre palais de Bihtour. Puis il vint assiéger la garnison anglaise de Cawnpore, qui s'était réfugiée, avec les femmes et les enfants, dans l'hôpital militaire, faible construction en briques. La petite troupe, environ cent cinquante hommes et autant de femmes, résista cependant bravement, derrière ce faible rempart, à toutes les attaques de l'armée de Nana. Celui-ci, impatient du temps que lui coûtait cette résistance inattendue, eut recours à la ruse. Il fit proposer au général anglais *les honneurs de la guerre, des bar-*

ques pour le conduire avec tout son monde à Allahabad et des vivres suffisants pour les nourrir jusque-là. Ces propositions furent accueillies avec quelque défiance par les assiégés; mais, dans une entrevue avec le général Wheeler, Nana-Sahib ayant juré sur la queue d'une vache (ce qui est le serment le plus solennel qui puisse lier un Hindou) qu'il observerait fidèlement les stipulations fixées, la capitulation fut acceptée.

« Le 27 juin au matin, raconte un témoin oculaire, les femmes, les enfants, les blessés furent transportés à dos d'éléphant sur le quai, où les attendaient une vingtaine de barques grandes et petites. Les hommes valides arrivèrent au même point, après avoir défilé avec armes et bagages devant l'armée assiégeante. Tous, s'étant embarqués, se jetèrent avec une sorte de joie sur les vivres qu'on leur avait préparés et s'abandonnèrent au courant du fleuve. Alors une batterie préparée de longue main fut démasquée sur la rive et tira sur eux à mitraille. Les plus petites embarcations coulèrent, quelques autres prirent feu; les cavaliers, entrant dans le fleuve, sabrèrent la plupart des naufragés qui voulurent se sauver à la nage. Seule, l'embarcation où se trouvait le général Wheeler put faire force de rames et s'éloigner. Malheureusement, le bateau vint échouer à une petite distance de là, et ceux qui le montaient, soixante Européens, vingt-cinq dames, un petit garçon et trois jeunes filles, furent ramenés prisonniers à Cawnpore. »

Tous les hommes furent massacrés séance tenante sous les yeux de Nana-Sahib; quant aux femmes et aux enfants, au nombre de cent vingt-deux, y compris les captures faites sur les autres bateaux, on les enferma dans la maison même du terrible prince maharate. Après une captivité de près d'un mois, au moment où les troupes anglaises approchaient de Cawnpore, ces malheureuses victimes furent livrées au couteau des assassins et précipitées, encore pantelantes, dans une citerne voisine de leur prison. Un officier anglais nous a

laissé une palpitante description du lieu qui fut témoin de cette terrible scène. « A peine entrés à Cawnpore, dit-il, nous courûmes à la recherche des pauvres femmes que nous savions entre les mains de l'odieux Nana; mais bientôt nous apprîmes l'affreuse exécution. Torturés par une horrible soif de vengeance et pénétrés du sentiment des épouvantables souffrances qu'avaient dû endurer les malheureuses victimes, nous sentions se réveiller en nous d'étranges et sauvages idées. Ardents et à moitié fous, nous courons vers le triste lieu du martyre. Le sang coagulé, mêlé de débris sans nom, couvrait le sol de la petite chambre où elles étaient enfermées et nous montait jusqu'aux chevilles. De longues tresses de cheveux longs et soyeux, des lambeaux de robes, de petits souliers d'enfants, des jouets jonchaient ce sol souillé. Les murs barbouillés de sang portaient les traces de l'horrible agonie. Je ramassai un petit livre de prières, dont la première page portait ces touchantes inscriptions : « 27 juin, quitté les bateaux... 7 juillet, prisonniers de Nana : fatale journée. » Mais ce n'étaient point là les seules horreurs qui nous attendaient. Bien plus horrible encore était la vue du puits profond et étroit où étaient entassés les restes mutilés de ces tendres créatures! »

Nous étions accompagnés d'un vieux soldat, sergent échappé par miracle au massacre, préposé à la garde du jardin qui recouvre aujourd'hui le lieu de cet épouvantable forfait. Il nous fit passer en revue les souvenirs de ce lugubre drame : l'arbre couvert d'un superbe rideau de plantes grimpantes au pied duquel furent massacrés les Anglais, la bicoque dans laquelle ils se défendirent si vaillamment, enfin la citerne, que surmonte aujourd'hui une belle statue de marbre due au ciseau du sculpteur Marochetti, s'élevant du centre d'une belle enceinte gothique. Puis nous nous dirigeâmes vers le Gange, pour voir le lieu où le général Wheeler et les siens tombèrent victimes du plus odieux guet-apens. Quelques mi-



LE QUAI DU MASSACRE, A CAWNPORE.

nutes de marche nous conduisent au pittoresque embarcadère, dont le nom indien de Satti Chowra Ghât, c'est-à-dire *le large escalier des funérailles*, paraissait prédestiné. Cependant c'est un endroit charmant; de magnifiques figuiers religieux étendent leurs longs rameaux au-dessus du beau perron dont les degrés s'enfoncent dans l'eau calme et limpide du fleuve. Mais ces sombres souvenirs me font oublier que c'est pour la première fois que mes yeux se reposent sur le Gange, le noble et majestueux père nourricier de l'Hindoustan. Salut, père Gange ! Sri Ganga Djî ! comme disent ses adorateurs.

Est-il un fleuve au monde qui puisse rivaliser avec lui ? Le voici, à plus de 1300 kilomètres de la mer, et déjà sa large et profonde masse d'un bleu intense roule lentement, majestueusement, remplissant son vaste lit de 800 mètres de largeur. Déjà son cours apparaît sillonné d'innombrables barques; des bateaux à vapeur y passent en sifflant. Certes, l'Amazone, le Mississipi, le Niger et quelques autres sont navigables sur un parcours aussi considérable, offrent des masses d'eau peut-être plus imposantes; mais peut-on comparer ces cours d'eau, connus d'hier, se précipitant impétueusement à travers des régions sauvages, à ce fleuve sacré, si prodigue en richesses, et dont les flots ont assisté à l'essor de notre civilisation aryenne, aux premiers pas de nos arts, de nos sciences, de nos cultes? Ce mot de Gange n'éveille-t-il pas dans l'esprit des plus ignorants des visions de richesses fabuleuses, de pagodes fantastiques, de nababs ruisselants d'or, et de tout ce cortège de merveilles dont le reflet lointain a passionné de tous temps les habitants du pauvre Occident, depuis Cyrus et Alexandre jusqu'à nos propres navigateurs, qui ne voyaient partout qu'Inde *cis* ou *trans* gangétique? Encore aujourd'hui, lorsqu'un voyageur revient de l'Inde, la première question qu'on lui adresse est : « Avez-vous vu le Gange? » Avoir été dans l'Inde et ne pas avoir vu le Gange serait un anachro-

nisme. C'est en réalité un beau et noble fleuve, que l'on ne peut contempler pour la première fois sans une certaine émotion.

De Cawnpore le chemin de fer nous a conduit à Lucknow, l'ancienne capitale de l'Aoûdh. Il est peu de villes de l'Inde dont le premier aspect charme plus l'étranger que celle-ci. Un vaste parc, entrecoupé de belles pelouses où serpentent mille ruisseaux, enveloppe de tous côtés la cité, dont les innombrables monuments montrent leurs fantastiques silhouettes au-dessus des bouquets d'arbres. Les premiers pas que l'on fait dans ses bazars n'enlèvent rien à cette agréable impression. Les rues sont larges, bien alignées, bordées de coquettes maisons à balcons de bois et à terrasse plate. Des fontaines entourées d'arbres garnissent les principaux carrefours et donnent à l'air une fraîcheur agréable.

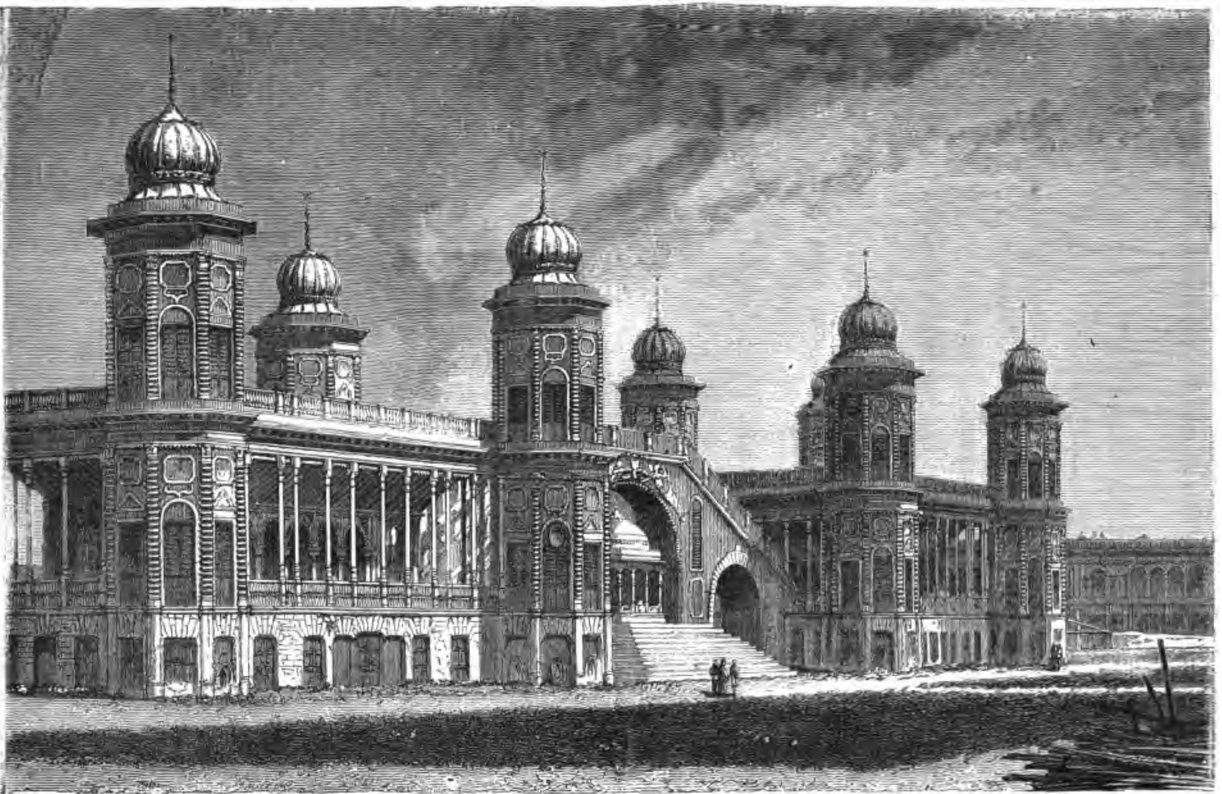
Les nababs d'Aoûdh, voulant éclipser la capitale des Grands-Mogols, élevèrent bientôt Lucknow par leurs folles dépenses à un degré de splendeur vraiment extraordinaire. Il est vrai que cette splendeur était toute factice et que les immenses édifices construits par ces rois, s'ils dépassent ceux de Delhi par leurs proportions vraiment saisissantes, sont loin d'en avoir la valeur artistique. Ce sont des trompe-l'œil, des décors de théâtre, simples échafaudages couverts de toiles et de dorures et que quelques années d'abandon ont suffi pour transformer en de piteuses ruines.

La plus importante création des nababs d'Aoûdh est leur palais, ou plutôt le vaste assemblage de palais, couvrant plusieurs kilomètres de superficie, qui leur servaient de résidence officielle. Le nom que porte cette vaste cité royale, Kaiser-bâgh, bizarre accouplement du mot allemand *Kaiser*, empereur, et du mot indien *bâgh*, jardin, est la personnification exacte de ce bizarre salmigondis d'architecture, sorti tout entier de la cervelle d'un caporal français, où l'on voit une façade italienne encadrant des arcades mauresques et cou-

ronnée par une flèche de temple hindou entourée de clochetons chinois.

Le véritable auteur ou instigateur des merveilles de Lucknow est en effet un aventurier français dont l'histoire mérite d'être citée. Claude Martin ou Martine était un pauvre soldat natif de Lyon qui, envoyé, vers 1760, à Pondichéry avec l'armée de Lally, y avait atteint péniblement le rang de caporal. Il paraît que ce grade élevé ne suffisait pas à son ambition, car il quitta un beau jour son régiment et se jeta dans l'intérieur du pays. Après mille aventures qu'il a dédaigné de transmettre à la postérité, Martin arriva à la cour du roi d'Aoûdh, et parvint à se faire donner le rang de capitaine dans l'armée royale. Quels moyens l'obscur officier employa-t-il pour gagner la faveur de son maître? Nul ne le sait; mais le fait est que, vers 1780, il joignait au titre officiel de commandant en chef de toutes les forces aoûdhiennes celui non moins précieux de favori du roi. Martin, ayant rapporté de France quelques notions d'architecture inspirées par la vue de nos palais, se lança dans la réforme de l'art architectonique indien, et c'est à lui ou à son école que sont dus la plupart des édifices qui ornent Lucknow. Cette inoffensive manie est du reste la seule chose que l'on ait à reprocher au brave Martine, car, ayant acquis une immense fortune, il la consacra presque tout entière à la fondation d'écoles. C'est à lui qu'on doit les célèbres écoles connues sous le nom de la Martinière, qui fournissent à Calcutta, à Chandernagore, à Lucknow, comme à Lyon, et je crois aussi à l'Ile de France, une bonne éducation gratuite à quelque mille enfants. En somme, le nom français n'a pas à rougir de celui du caporal Martin, et ses bonnes œuvres méritent bien qu'on lui pardonne ses crimes contre le bon goût.

Notre troisième étape a été Allahabad, la Ville de Dieu, grande et vaste cité qui doit sa célébrité parmi les Hindous à sa situation au confluent du Gange et de la Jumna, les deux



LE PALAIS DES NABABS, A LUCKNOW.

fleuves sacrés. Ce confluent est lui-même le rendez-vous des pèlerins hindous.

Une foule considérable couvre les bords des deux fleuves. Des brahmanes installés sous de vastes parasols accueillent les pèlerins et les guident à travers tout le cérémonial de la grande purification. Tout d'abord, hommes et femmes se dépouillent de leurs vêtements, ne gardant qu'une légère écharpe dont ils s'enveloppent les reins; puis la troupe entre dans l'eau jusqu'à mi-corps, et chacun se met à se couper avec dévotion des mèches de cheveux, qu'il laisse tomber soigneusement dans l'onde sacrée, car chaque cheveu ainsi offert au fleuve donne droit à la rémission même d'un péché mortel. Cette première opération terminée, le brahmane qui dirige les dévotions se place devant les pèlerins et plonge, ressort, replonge, lance de l'eau vers les quatre points cardinaux, et est imité dans toutes ces opérations par les fidèles avec une régularité qui donne à cette scène un caractère fort comique.

Parmi les pèlerins assemblés sur cette plage, on retrouve des représentants de toutes les tribus hindoues de l'Inde, depuis le cap Comorin jusqu'au Cachemire. Ces braves gens voyagent en famille; quelquefois la moitié de la population d'un village, peut-être éloigné de cinq ou six cents lieues, se trouve réunie ici. En général les pèlerins portent un costume uniforme, composé de toile grossière teinte de couleur d'ocre, rouge ou orange, ce qui ne permet pas de distinguer les riches des pauvres; mais ces derniers sont de beaucoup les plus nombreux, car, à l'exemple des musulmans, qui vont à la Mecque par procuration, les riches Hindous font faire moyennant argent le pèlerinage pour leur compte.

Mais Allahabad n'est rien à côté de la trois fois sainte Bénarès, la Rome du brahmanisme, que baignent les ondes pures du fleuve sacré. A peine arrivés dans cette ville, où nous sommes déjà depuis quelques jours, nous avons été, avant de pénétrer

dans la cité, nous embarquer au *ghât* ou escalier de Dacesswamedh. Ce ghât est situé à l'extrémité occidentale de la vaste courbe que décrit en cet endroit le Gange, de sorte que du premier coup d'œil on aperçoit dans son ensemble toute la ville, s'étageant en amphithéâtre sur la rive droite, le long d'une berge de 30 mètres de hauteur. On a comparé souvent la situation qu'occupe Bénarès à celle de Naples, et cette comparaison ne manque pas de justesse; en effet, le lit du fleuve, de près d'un kilomètre de largeur, s'arrondit en une large nappe formant une baie bleue et tranquille où vient se refléter la pittoresque façade de la ville rangée sur ses bords en une sorte de croissant.

Nous montons dans une élégante gondole, nous glissons doucement devant la ville, et nous voyons se dérouler devant nous une suite de tableaux admirables.

Le soleil vient en ce moment de s'élever au-dessus de l'horizon, et ses premiers rayons couvrent d'un fantastique embrasement les innombrables flèches des temples. Son apparition est saluée par un long murmure s'élevant de la foule qui couvre partout la rive. C'est l'instant consacré où le pèlerin doit se plonger dans l'eau encore glacée par la fraîcheur de la nuit : des milliers de têtes se montrent sur la nappe du fleuve, toutes tournées immobiles vers l'astre resplendissant.

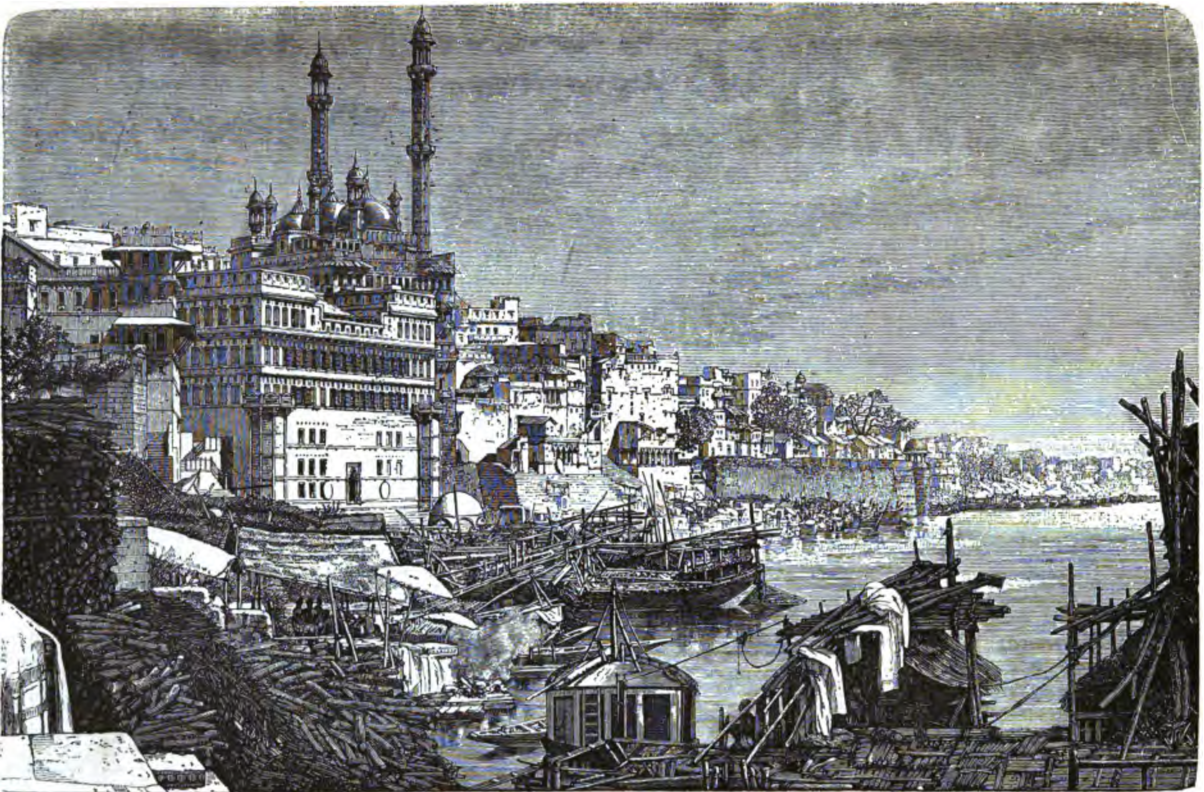
Bientôt, nous voici au centre de la ligne des quais, devant le Mânmênka Ghât, le lieu consacré où brûlent incessamment les bûchers chargés de consumer les corps de tous ceux auxquels le sort a accordé le bonheur de finir leurs jours dans la cité sainte. Heureux en effet, pensent les Hindous, trois fois heureux ceux dont l'enveloppe mortelle devient ici la proie des flammes, car leur âme partira directement de ce point pour le paradis, ou bien, s'ils ont été de grands pécheurs, ira animer le corps d'un futur brahmane. Aussi ce bonheur est-il envié de tout Hindou orthodoxe; les gens riches, à l'approche d'une maladie grave, accourent à Bénarès dans l'espoir d'a-

chever leur existence aux portes du paradis; ceux que la mort surprend, ordonnent que leur corps soit transporté ici, quelquefois de centaines de lieues, pour être brûlé sur le Mânmènka.

En débarquant sur ce quai, on est à demi suffoqué par la fumée épaisse et fétide qui plane au-dessus en un dôme bleuâtre; de tous côtés les bûchers lancent leurs longues flammes, dont les crépitements sont accompagnés de bruits sinistres; les ouvriers de ce funèbre lieu, le corps nu, noirci par la suie, véritables démons, agitent les foyers au moyen de longues barres de fer ou y lancent des pots d'huile. A chaque pas on trébuche contre des ossements, on enfonce dans cette cendre humaine, encore brûlante, qui, entassée en ce point depuis des siècles, forme une couche de plusieurs mètres de profondeur. Des nuées de hideux mendiants, culs-de-jatte, bossus, difformes de toute manière, vous harcèlent de leurs cris lamentables et ne vous quittent qu'après vous avoir arraché quelques sous. A chaque instant de longues processions de pèlerins débouchent sur la terrasse du quai, qu'encadre une pittoresque ligne de temples. Tout ce monde, sitôt arrivé, se hâte de se déshabiller et va plonger dans l'eau sacrée, après avoir payé la redevance habituelle aux brahmanes qui se tiennent sur la rive accroupis sous de vastes parasols, où ils débitent des certificats de purification et des amulettes.

Après le Mânmênka Ghât, la berge se montre garnie d'une longue suite de palais dont les belles façades se dressent au sommet d'immenses escaliers. Chaque Rajah a ici une résidence où il vient passer les grandes fêtes religieuses; une des plus belles de ces résidences royales est le palais des rois de Nagpore, qui repose sur un perron de cent marches formé de blocs énormes de grès blanc.

Jusqu'à présent, nous n'avons fait que considérer la ville pour ainsi dire à distance, du dehors; il est temps mainte-



BÉNARÈS.

nant de voir ce que cache cette incomparable façade de monuments et de pénétrer dans l'intérieur de la cité. Je parle de prendre pour cette occasion une voiture, mais mon idée fait sourire le guide qui nous accompagne. « On n'entre dans Bénarès qu'à pied, me dit-il; il n'y a pas une rue de la cité assez large pour offrir passage à une voiture; fort peu sont capables d'admettre un éléphant; et, dans le plus grand nombre, la foule est si compacte, que ni cheval, ni palanquin ne pourrait y circuler librement. »

Nous débarquons à côté du ghât des Bûchers. Suivant notre guide, nous nous frayons un passage à travers la fourmilière humaine qui couvre le quai et, gravissant d'interminables escaliers, nous atteignons le plateau sur lequel s'étend la ville. Une rue, ou plutôt un étroit et sombre couloir s'offre à nous; les maisons de briques aux hautes façades entrecroisent leurs balcons au-dessus de nos têtes, tandis que les éventaires des marchands placés de chaque côté empiètent sur la voie, déjà si resserrée que trois personnes ne pourraient y passer de front.

Bientôt nous arrivons sur une place de médiocre étendue où la foule se presse tumultueuse, bruyante, autour d'un petit temple dont la flèche pyramidale est recouverte de plaques d'or. Ce temple est aujourd'hui le saint des saints de Bénarès. Il suffit d'avoir accompli une fois dans sa vie les rites sacrés devant cette idole pour être sûr d'entrer un jour dans le Kaïlas, le paradis brahmanique. On comprend l'empressement de la foule ignorante autour du fétiche.

Chose étrange, la présence d'un Européen, d'un infidèle, aux abords de ces lieux sacrés est vue avec indifférence par la foule, je dirai plus, presque avec bienveillance. Est-il un peuple au monde plus tolérant que ce bon et doux peuple hindou, que l'on a essayé de nous dépeindre si souvent comme fourbe, cruel, même sanguinaire? Comparez-le un instant aux Musulmans, ou même à nous, malgré toute notre réputation de

civilisation, de tolérance. Qu'un Chinois, qu'un Indien vienne se promener dans nos rues pendant une fête, une cérémonie religieuse : la foule ne lui manifestera-t-elle pas les sentiments les plus hostiles si son attitude ne se trouve pas conforme aux usages du pays? Lui pardonnerions-nous son ignorance? J'en doute.

Et dans quel pays pourrait-on assister au spectacle qui s'offrit à mes yeux, ce jour-là, sur cette place de Bénarès? Là, à dix pas de tout ce que l'Hindou a de plus sacré dans sa religion, entre la source de la Sagesse et l'idole de Siva, un missionnaire protestant s'était établi sous un arbre. Monté sur une chaise, il prêchait en hindoustani sur la religion chrétienne et les erreurs du paganisme. J'entendais sa voix lancer à la foule, qui l'entourait respectueuse et attentive, ces mots : « Vous êtes des idolâtres! Ce bloc de pierre que vous adorez a été tiré d'une carrière, il a été ciselé par un ouvrier, et est aussi inerte, aussi impuissant que la borne qui flanque le mur de ma maison! » Ces paroles hardies n'attiraient aucun murmure; on écoutait impassiblement le missionnaire, mais on suivait sa dissertation, car de temps à autre un des assistants posait une question à laquelle le vaillant apôtre répondait de son mieux. Peut-être faudrait-il admirer le courage du missionnaire, si la tolérance bien connue des Hindous ne lui ôtait la plus grande part de son mérite. Il est vrai que c'est cette tolérance qui désespère les missionnaires; un d'eux me disait un jour : « Nos labeurs sont inutiles; on ne convertit jamais l'homme qui a assez de conviction dans sa foi pour écouter sans sourciller les attaques que nous dirigeons contre elle. »

Les rues sont d'une exiguïté étonnante, mais elles sont entretenues avec un soin qui fait honneur aux sentiments de propreté des Hindous. Bénarès, devenant subitement ville musulmane, serait bien vite un inabordable cloaque. Ces rues étroites sont bordées de petites échoppes où s'étalent, entre

autres curiosités, de très belles étoffes de soie brochées d'or appelées *kîncôb* et qui sont une des spécialités de Bénarès, des mousselines d'une merveilleuse finesse, et enfin des idoles de cuivre et de bronze dont l'étonnante variété ferait la joie d'un collectionneur. Les temples sont très nombreux, mais presque tous de dimensions fort restreintes ; ce sont en général de petites chapelles aux murs couverts de sculptures, précédées d'un portique à deux colonnes et surmontées d'une flèche d'une grande élégance.

La ville ne renferme en somme aucune antiquité remarquable, mais on m'a signalé dans les environs plusieurs monuments bouddhiques que je compte explorer ces jours-ci.

XXIII

Le chinois Hiouen Thsang. — Le pays des Sontâls. — Chasse au tigre à dos d'éléphant. — L'ours des Rajmahals. — Un riche propriétaire. — Chandernagore.

Chandernagore.

Non content des résultats que m'ont fourni mes recherches archéologiques autour de Bénarès, je me suis écarté de la ligne du chemin de fer pour explorer le Béhar, le berceau du bouddhisme. J'ai essayé de retracer l'itinéraire du Chinois Hiouen Thsang. Ce bon Chinois, qui m'a précédé dans l'Inde, il y a onze siècles, est un des derniers voyageurs qui aient assisté à l'expansion du bouddhisme dans ce pays... Mais tout cela est de l'hébreu ou du chinois pour vous. Aussi, je passe.

De course en course, je suis arrivé dans la province de Baghalpour, où un aimable planteur anglais, que j'avais rencontré à Agra, il y a deux ans, nous a offert l'hospitalité et a tenu lui-même à nous faire l'honneur de ce pays, qui, quoi-

que voisin du Bengale, est un des plus sauvages de l'Inde. Ses habitants, les Sontâls, sont au dernier degré de l'échelle sociale, et ses montagnes abondent en bêtes fauves, surtout en tigres. C'est à la recherche de ces derniers que nous sommes partis en compagnie de notre aimable hôte.

Nous étions venus établir notre camp non loin d'un petit village de Sontâls, et ceux-ci nous eurent bientôt signalé la présence dans le voisinage de plusieurs des animaux que nous cherchions. Les mois d'avril et de mai sont les plus favorables pour la chasse au tigre. La chaleur intense qui caractérise cette saison a bientôt desséché les ruisseaux et les mares de la forêt, et le tigre est obligé d'abandonner ses cantonnements d'hiver et de descendre dans les vallées pour venir se désaltérer aux citernes ou aux mares des villages. Il s'établit alors généralement dans quelque ravin rempli de broussailles, où il passe la journée à dormir, et qu'il ne quitte que vers le coucher du soleil, pour choisir sa proie parmi les bestiaux conduits à l'abreuvoir. Un tigre adulte tue d'habitude un bœuf tous les quatre à cinq jours ; il le transporte sous bois, non loin de son repaire, afin de pouvoir en éloigner les rôdeurs, hyènes et chacals, que ses émanations tiennent, du reste, prudemment éloignés. On peut calculer qu'en moyenne chaque tigre abat annuellement de soixante à quatre-vingts têtes de gros bétail, ce qui représente au minimum une somme de 14 à 15 000 francs. On voit que ces animaux occasionnent dans les districts où ils sont nombreux des dégâts considérables.

Le village près duquel nous étions campés avait ainsi perdu dans la dernière quinzaine quatre bœufs, enlevés par deux tigres qui avaient choisi confraternellement comme résidence un ravin à un kilomètre des habitations. Le *chikari*, ou chasseur en titre du village, avait bien essayé de les déloger de leur repaire ; mais l'absence d'arbres dans le voisinage du ravin l'avait empêché d'établir un affût, et il n'avait osé

s'aventurer à pied parmi les épaisses broussailles qui entouraient la nullah.

Nous nous rendîmes dans la journée avec le chikari jusque auprès du ravin, afin d'en examiner les abords et de dresser notre plan d'attaque. Le ravin formait une sorte de large dépression aux versants peu rapides, débouchant d'un bois épais; le fond était entrecoupé de quelques petites mares d'eau limpide ombragées par d'épais bosquets d'épineux et de bambous. C'est là que se cachaient les deux tigres. Ayant bien examiné le terrain, nous vîmes qu'aucun arbre du voisinage ne se présentait de façon à permettre l'établissement d'un affût fixe; d'un autre côté, pénétrer à pied parmi ces broussailles eût été une folle témérité; nous décidâmes donc d'employer les deux éléphants que nous avions amenés et d'attaquer les tigres dès le lendemain matin avec leur aide.

Je n'avais, jusqu'à présent, chassé le tigre qu'à l'affût ou en battue; une seule fois, monté sur un éléphant, j'avais poursuivi un de ces animaux dans les bois de Nagode, en compagnie du général B***, car cette dernière façon de le chasser est la plus difficile et demande une profonde connaissance des habitudes du terrible félin.

On se figure généralement qu'il suffit de monter sur un éléphant et de s'en aller dans la jungle où on a signalé un tigre, pour être sûr de le trouver et de le tuer : c'est là une profonde erreur. De nombreux chasseurs montés sur des éléphants et battant en ligne à travers la forêt peuvent certainement rencontrer ainsi et abattre des tigres, surtout s'ils se font aider par une ligne de rabatteurs indigènes. Mais il n'est pas de chasse qui demande une plus profonde connaissance des habitudes de l'animal, plus de persévérance et d'adresse que la poursuite d'un tigre avec un ou deux éléphants.

Lorsque l'on entre pour la première fois dans la jungle, on ne peut s'empêcher d'une certaine timidité, tant on est persuadé que les tigres vont se montrer à chaque pas, et ce

n'est que lorsqu'on a passé infructueusement des journées entières à leur recherche, que l'on arrive à se rendre compte du peu de danger que ces animaux offrent dans les jungles. Durant les deux années que j'ai passées à parcourir les districts de l'Inde centrale les plus infestés par les tigres, il ne m'est arrivé que trois fois de me rencontrer avec ces animaux, alors que je ne les cherchais pas. En fait, si l'on en excepte les lieux habités par des tigres mangeurs d'hommes, qui sont toujours connus, il n'y a aucun danger immédiat à traverser la jungle.

Bien des chasseurs affectent de mépriser l'emploi des éléphants pour la poursuite du tigre et parlent beaucoup des exploits qu'ils ont accomplis en se mesurant face à face avec lui. Règle générale, les neuf dixièmes des tigres prétendus tués *à pied* ont été abattus du sommet de quelque affût haut perché. Dans cette façon de chasser, il arrive que le tigre n'est généralement que blessé, et le véritable danger est alors de le poursuivre dans sa retraite, danger que beaucoup de sportsmen se gardent d'affronter. Les quelques chasseurs qui se sont fait un point d'honneur de ne se mesurer avec le tigre qu'à pied, finissent toujours par être tués ou par recevoir quelque blessure qui les guérit de leur téméraire folie. Un homme à pied au milieu d'un épais fourré est sans défense contre le tigre. Il lui est impossible de voir à un mètre de lui, et il est lui-même à la merci de l'animal, qui peut à volonté se cacher complètement ou tourner autour de lui sans éveiller son attention. Il ne faut pas croire cependant que la chasse du tigre à dos d'éléphant n'offre aucun danger ; le chasseur est exposé aux attaques du tigre, qui peut bondir jusqu'à lui ou même renverser sa monture. Souvent celle-ci, prise de panique, se sauve affolée à travers les obstacles de la forêt et met en danger la vie du chasseur. On ne peut, du reste, employer un éléphant pour la chasse au tigre qu'après l'avoir soumis à une soigneuse éducation et lui avoir fait sur-

monter l'instinctive répulsion que lui inspirent la vue et l'odeur des félins. Il est aussi fort difficile de trouver un bon cornac ou conducteur; c'est de ce dernier surtout que dépendent toutes les qualités de l'éléphant. On commence généralement par habituer l'animal au bruit du fusil et on le lance après les daims ou les cerfs. Chose bizarre, l'éléphant redoute encore plus le sanglier que le tigre, et souvent la vue d'un de ces animaux suffit à le mettre en fuite.

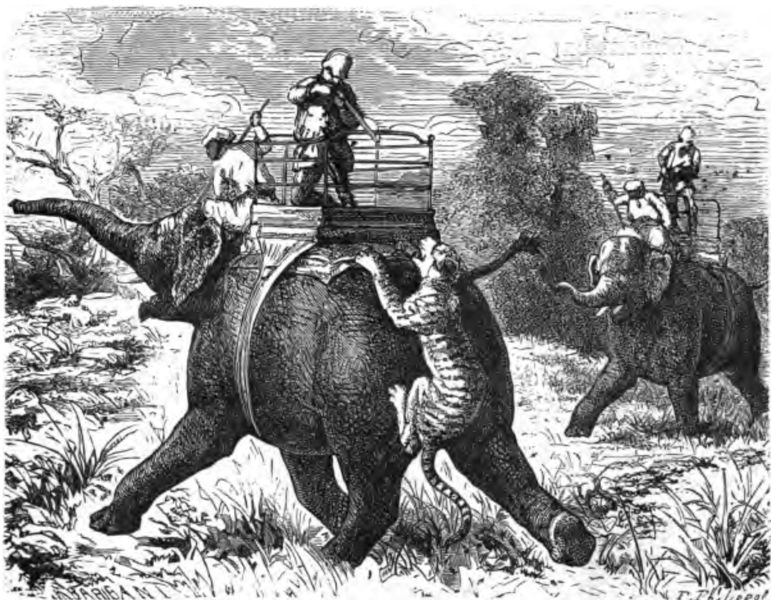
Nous avions heureusement pour guide M. H***, qui avait maintes fois chassé le tigre à éléphant. Les deux éléphants qu'il avait amenés avaient été éprouvés dans de fréquentes rencontres, et nous pouvions compter sur leur calme et leur courage.

Pendant la nuit, les tigres s'étaient approchés plusieurs fois de notre camp et nous avions pu entendre leur toux rauque. Au lever du jour, nous quittions notre tente et nous nous dirigions lentement vers le ravin. Le chikari et deux batteurs nous accompagnaient; MM. H*** et Schaumburg montaient un éléphant et moi l'autre; chacun de ces animaux était conduit par un cornac habitué à cette chasse.

Nous étions partis de bonne heure, dans l'espoir de rencontrer un des deux animaux hors de son repaire; mais quoique le sable de la nullah, qui passe auprès du village et dont nous suivions le lit, portât de nombreuses empreintes toutes récentes, les tigres étaient déjà rentrés. Nous continuâmes donc notre route lentement vers le ravin; il fut décidé que je resterais avec le chikari d'un côté, tandis que M. H*** contournerait la nullah et, descendant du versant opposé, débusquerait les tigres.

J'avais atteint à peine la limite du bois s'étendant le long du ravin lorsque j'aperçus à une distance de cent pas devant moi l'un des tigres, marchant d'un pas calme et mesuré. Je restai un moment en admiration devant le bel animal, qui ne manifestait aucune inquiétude et paraissait revenir repu et

fatigué de son excursion nocturne. Au moment où, armant mon fusil, j'allais épauler, l'animal disparut derrière un buisson. Quelques minutes après, M. H*** arrivait sur la crête opposée, et le tigre, l'ayant aperçu, sortit des broussailles et se dirigea en rampant, la queue basse, précisément vers moi, Je n'étais plus qu'à soixante mètres; le mettant en joue, je lui



CHASSE AU TIGRE.

logeai une balle dans les côtes, pendant que, ne m'ayant pas aperçu, il tournait la tête pour suivre les mouvements de mon compagnon. Poussant un terrible rugissement, il bondit sur lui-même et rentra dans le fourré.

Mon cornac lança son éléphant en avant, et bientôt nous étions dans le lit du ravin. Je vis alors, à 200 mètres devant moi, le tigre fuyant vers le bois. M. H***, qui avait suivi ses mouvements, s'était porté en avant, et il l'arrêta d'un

coup de fusil. Le tigre, blessé de nouveau, se voyant cerné, marcha droit à mon compagnon; son éléphant, épouvanté de cette attaque, fit volte-face et prit la fuite : mais la terrible bête l'eût bientôt rejoint et d'un seul bond s'accrocha à sa croupe. Un frisson me parcourut le corps; je crus mon am perdu. Quelques mètres nous séparaient et mon mahout excitait de ses cris mon éléphant, lorsque M. H***, tirant à bout portant dans la face du tigre, le fit rouler à terre. C'était une bête vraiment enragée, car, se relevant encore, elle se rua cette fois sur mon éléphant, qui arrivait enfin sur la scène de l'action; mais au moment où elle essayait de se cramponner à la jambe de ma monture, je lui brisai le dos d'une balle, et elle retomba expirante. Nous lui donnâmes chacun encore une balle, pour bien nous assurer de sa mort.

Je descendis fort ému de mon éléphant et j'allai serrer la main de mon ami, en le félicitant d'avoir soutenu avec tant de sang-froid le premier assaut du tigre, puis nous examinâmes notre victime. C'était un beau tigre royal, dans toute la force de l'âge; sa robe, d'une couleur orange, était zébrée de superbes rayures noires et blanches; il mesurait, du museau à l'extrémité de la queue, un peu plus de trois mètres, ce qui est une taille moyenne pour un tigre adulte.

La joie de nos éléphants se manifestait plus bruyamment encore que celle de nos gens; ces énormes bêtes venaient flairer le cadavre de leur ennemi mort, le retournaient avec leur trompe, puis poussaient des cris rauques accompagnés de véritables fanfares.

Le second tigre s'était esquivé prudemment du ravin pendant la bagarre, mais le lendemain M. H*** et Schaumburg le surprirent à une petite distance du village.

Quelques jours après nous avions le rare bonheur d'abattre dans un bois voisin de notre camp un couple d'ours. L'ours des Rajmahals est plus petit que celui du Cachemire; sa fourrure est longue et noire; ses pieds sont fort larges et armés de

griffes d'une formidable longueur. Cependant c'est un animal inoffensif et même utile, car il se nourrit surtout de rats et d'insectes, parfois de racines. Les Sontâls le nomment *bajra balou*, ou l'ours invulnérable, parce qu'il est fort difficile à tuer et ne succombe qu'à de nombreuses blessures.

Le 26 mai, nous rentrions à Baghalpour, ayant tué dans notre excursion, outre les deux tigres et les deux ours, un beau cerf sambar, cinq daims, plusieurs antilopes, sangliers et nombre d'oiseaux. Nous y prîmes congé de M. H***, auquel nous sommes probablement redevables de notre dernière excursion de chasse dans l'Inde.

De Baghalpour, le chemin de fer nous a conduits à Mourchedabad, grande et opulente cité du Bengale, puis à Burdwan, résidence d'un des plus riches propriétaires de l'Inde et peut-être du monde.

Le district de Burdwan relève politiquement de l'autorité anglaise, mais il est la propriété absolue d'un prince indien, un Rajah, qui le gère à sa fantaisie et paye au gouvernement l'impôt foncier comme le premier sujet britannique venu. Cet impôt annuel, représentant quarante pour cent du revenu net, s'élève à 10 millions de francs, chiffre qui donne une idée de l'énorme richesse de ce district. Il n'en est pas de plus riche ni de plus peuplé dans l'Inde; la densité de sa population est supérieure à celle des parties les plus populeuses de la Chine. On estime que si l'Inde entière était peuplée dans la même proportion que la zillah de Burdwan, elle renfermerait 800 millions d'habitants au lieu de 200 millions. L'heureux propriétaire de ce magnifique pays, véritable royaume de 116 kilomètres de longueur sur 72 kilomètres de largeur, est certainement le souverain le plus fortuné du monde; il n'a ni armée, ni administration judiciaire à entretenir; nulle crainte de révolution ou de guerre; à côté de cela il possède tous les avantages de la royauté, les titres pompeux, les honneurs et les saluts de coups de canon.

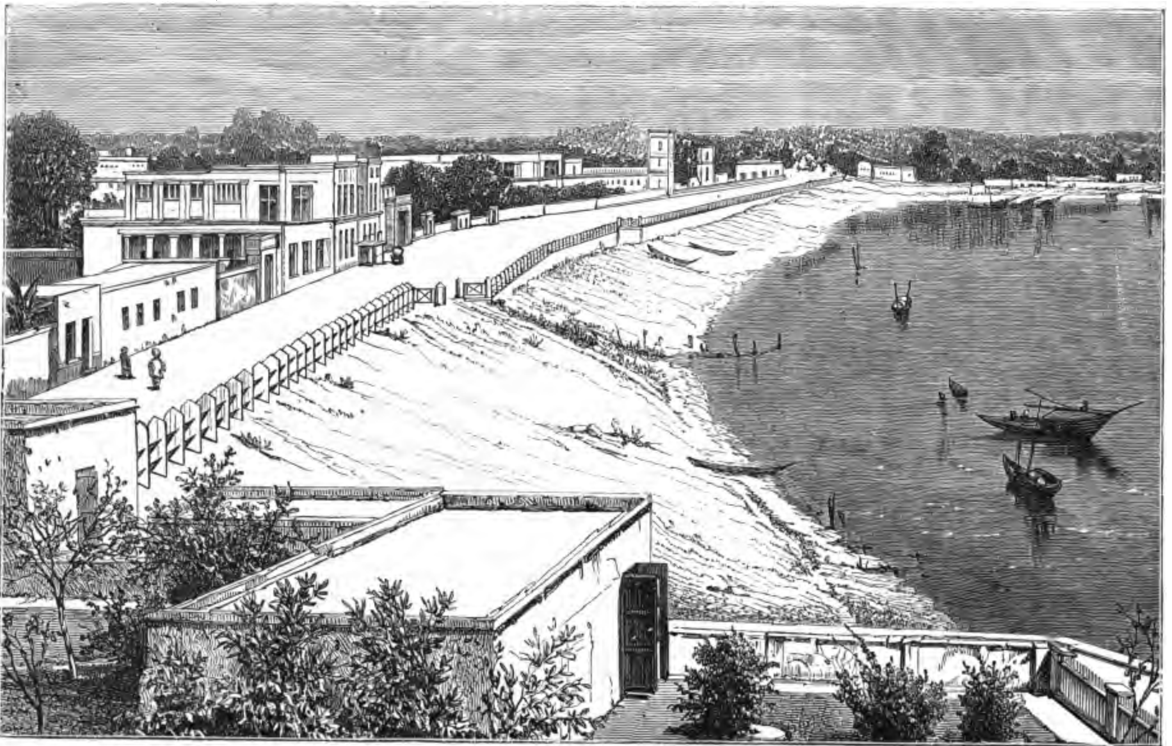
Ce potentat est un fort galant homme qui nous a fait les honneurs de sa résidence avec une amabilité parfaite.

Après une halte de deux jours à Burdwan, nous remontons en wagon, et une heure après nous nous arrêtons de nouveau, mais cette fois sur une terre française, à Chandernagore. Quelques pas hors de la gare, et j'aperçois avec émotion le drapeau tricolore flottant fièrement au-dessus des arbres; bientôt nous sommes au milieu de compatriotes, d'amis, et nous entendons résonner pour la première fois depuis quatre ans le français parlé par une bouche française.

Et cependant, après une première émotion que l'on éprouve toujours en se retrouvant après une longue absence sur un sol qu'abrite le drapeau de la patrie, je ne puis m'empêcher d'éprouver un véritable serrement de cœur lorsque je jette les yeux autour de moi.

Eh quoi? c'est à ce coin de terre de quelques kilomètres carrés, c'est à cette agglomération de huttes basses et sales, envahies par l'eau et la végétation, que se borne notre empire dans l'Inde du nord? Des rues tristes, sans vie, des bazars sans commerce, un port sans navires, tel est aujourd'hui ce Chandernagore qui, en 1740, éclipsait Calcutta et commandait au Bengale. Pourquoi la France s'obstine-t-elle à garder cet insignifiant coin de terre? est-ce pour nous rappeler ce que nous aurions pu être dans l'Inde et ce que nous y sommes? est-ce pour l'importance militaire d'une place où les traités nous défendent d'entretenir plus de quinze soldats? Ne vaudrait-il pas mieux effacer tous ces tristes souvenirs et retirer notre drapeau d'un endroit où il ne reçoit qu'humiliations, à moins que le tribut de trois cents caisses d'opium, représentant une somme de 2 à 300 000 francs, que nous paye l'Angleterre à la condition que nous n'entravions pas son monopole, ne soit considéré comme une compensation suffisante pour ces humiliations?

Cependant il faut reconnaître à Chandernagore certains



CHANDERNAGORE.

avantages : une position très pittoresque sur la rive droite de l'Hougly, de beaux sites et un climat *comparativement* salubre. Si donc on était décidé à conserver cette possession, il eût fallu tout au moins mettre à profit ces avantages naturels.

Pour cela, une occasion inespérée se présenta il y a une quinzaine d'années : on traçait alors le chemin de fer qui remonte vers Delhi, et Chandernagore se trouvait traversé par la voie. Une compagnie se créa à Calcutta pour faire de notre colonie une sorte de Saint-Cloud de la capitale indienne; on devait y construire des villas, un théâtre, des places d'amusement, en un mot y attirer les Européens, y amener la vie, et comme compensation la compagnie demandait au gouvernement français la cession du terrain nécessaire à l'établissement de la voie et d'une gare.

Le projet fut envoyé à Paris, à l'autorité supérieure, d'où il revint après de longs délais; le gouvernement voulait bien faire la concession, mais sous condition que tous les gens employés par la compagnie, dans la gare et sur la partie de la voie située en territoire français, seraient de nationalité française. Qu'en advint-il? La compagnie anglaise abandonna son projet et fit passer sa ligne en dehors de notre territoire; de sorte que le chemin de fer évite aujourd'hui soigneusement notre colonie, et la gare, au lieu de toucher la ville, en est éloignée de 3 kilomètres.

Chandernagore n'a par lui-même rien de curieux. Comme toutes les villes de cette partie du Bengale, c'est une agglomération de huttes entourées de hauts et verts palmiers, et aussi de mares croupissantes qui ne contribuent pas à assainir le climat. Çà et là se dresse quelque habitation européenne, propre et gaie, entourée d'un jardinet.

Nous sommes ici l'objet de l'accueil le plus affable et le plus empressé de la part des quelques officiers composant le gouvernement de la colonie, et nous comptons y rester quelques jours.

XXIV

Calcutta. — Les Bengalis. — L'Hougly. — Le cyclone. — Les philosophes. Le temple de Jaghernath. — La procession du char.

Calcutta.

Nous voici depuis quatre mois à Calcutta et le moment de mon départ approche. Encore quelques jours et je voguerai sur les flots bleus du golfe du Bengale. Je tiens à vous envoyer auparavant mes impressions sur la grande métropole de l'Inde anglaise.

Lorsque le voyageur, arrivant directement d'Europe par mer, débarque à Calcutta, il ne peut être que vivement impressionné par le premier aspect de la grande métropole indienne. Sortant des terrains bas et demi-noyés qu'il vient de traverser depuis la mer, il voit tout à coup s'élever, à l'extrémité d'une immense esplanade, une ligne imposante de palais. De tous côtés se dressent des colonnes, des clochers, des dômes; des navires énormes remplissent le port; la foule affairée se presse sur les quais; des voitures, des palanquins, vont et viennent dans un pittoresque tumulte; tout, en un mot, lui rappelle qu'il a devant lui l'une des plus grandes villes du monde, la capitale d'un empire qui compte deux cents millions de sujets.

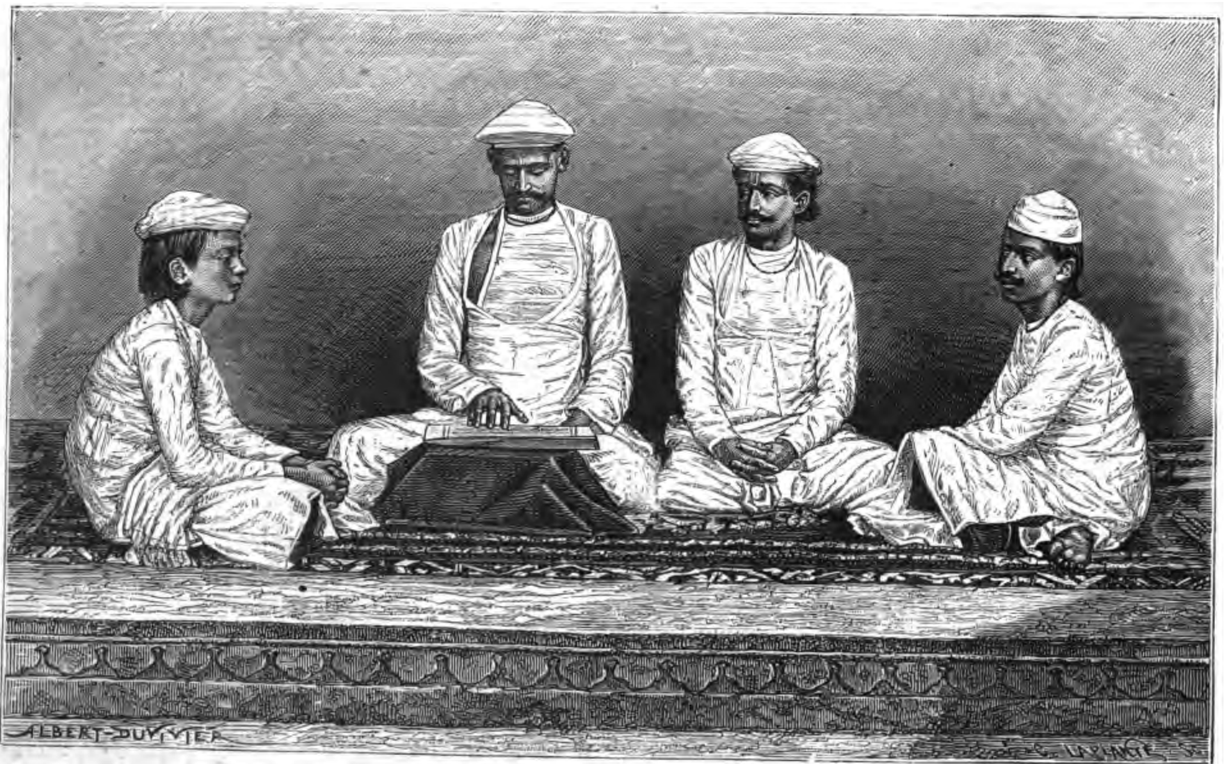
S'il pénètre dans la cité, son illusion dure encore : il traverse des squares dignes de Londres, ornés de beaux jardins, de magnifiques étangs; des rues aux magasins somptueux, bordées de maisons aux frontons de temple grec. Mais bientôt, il quitte toutes ces magnificences; les rues deviennent des ruelles fangeuses, obscures, et des huttes sordides en paille,

sans étages, remplacent les palais et s'étendent jusqu'aux horizons de la plaine. Ici les quartiers ne sont pas marqués d'une façon distincte, comme à Bombay : la hutte succède sans transition au palais.

La population elle-même est loin de présenter cette variété si pittoresque de types qui fait de la grande ville commerciale de la côte occidentale de l'Inde un des points les plus remarquables du globe. A l'exception de quelques Chinois et Birmans, les habitants appartiennent presque tous aux races du nord de la péninsule. On y trouve beaucoup d'Hindoustanis, des Brahmanes, des Marwaris exerçant surtout le commerce de l'argent et des tissus de manufacture européenne ; les portefaix sont pour la plupart des natifs de l'Orissa ou du Birbhoûm ; mais la grande majorité du peuple et toute la bourgeoisie sont composées de Bengalis ; quant à l'aristocratie nobiliaire, elle a depuis longtemps disparu et a cédé la place aux parvenus de la fortune.

Les classes inférieures méritent peu l'attention : ignorantes, superstitieuses, elles se distinguent surtout par leurs défauts, lâcheté, fourberie, fanatisme ; c'est à elles que les Hindous en général doivent d'avoir été si souvent calomniés par ceux qui, ayant étudié le peuple bengali, en ont conclu que toutes les nations de la vaste péninsule indienne devaient répondre au même type.

Je ne vous parlerai pas de la vie que mènent les Européens à Calcutta ; pour les hautes classes anglaises, ce n'est que la copie du high-life de Londres ; on y danse, on y dîne, on y boit du thé et on y rend des visites, sanglé dans un habit noir et affublé d'un chapeau noir, tout comme à Belgravia. Le soir, toute la colonie européenne étale ses toilettes et ses équipages sur le Strand, courte allée sans arbres, longeant la rive du fleuve ; pendant la saison, c'est-à-dire d'octobre à mars, cette promenade présente surtout un caractère de grande originalité, car les princes et les hauts personnages indiens,



BRAHMANES DU BENGALE.

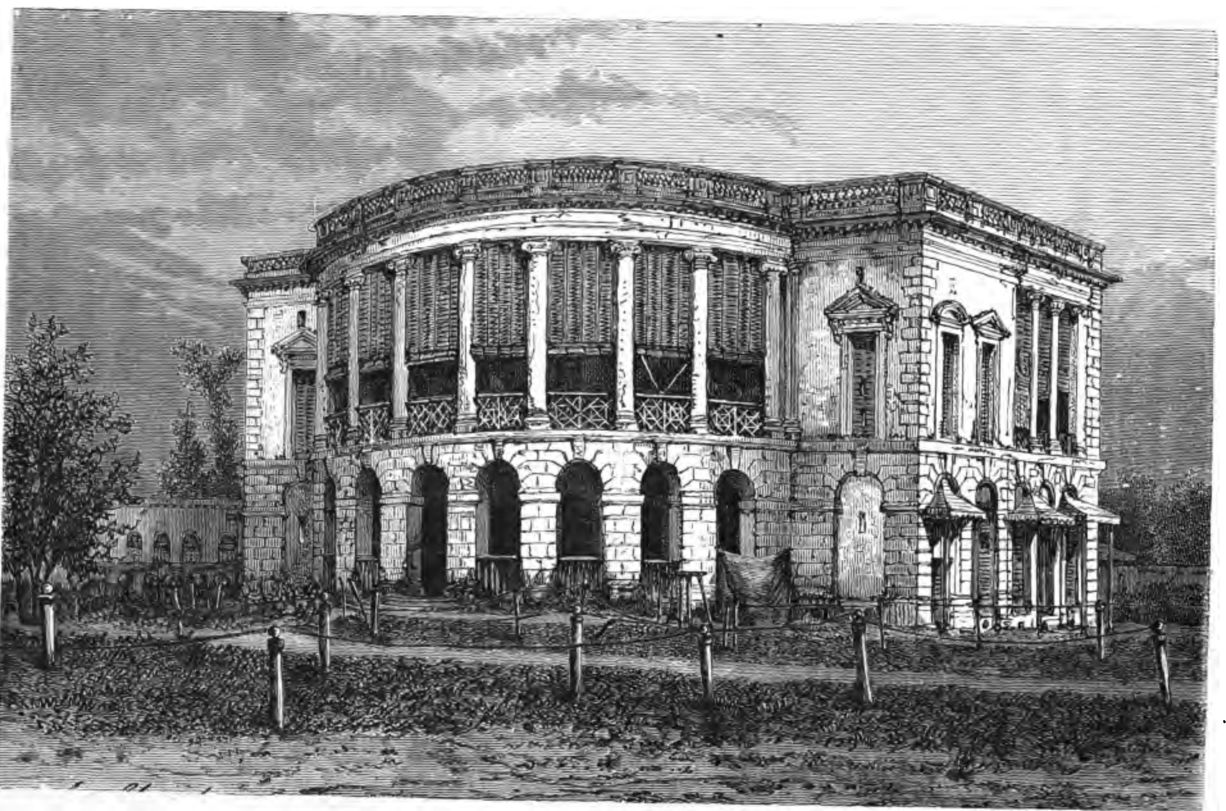
toujours nombreux à la cour du vice-roi, viennent rivaliser de luxe avec la foule élégante.

L'Hougly, le bras du Gange qui baigne la ville, a en ce point près d'un kilomètre de largeur; il roule majestueusement ses eaux profondes entre des rives basses assez pittoresques. Jadis on voyait flotter à sa surface d'innombrables cadavres, accompagnés de nuées d'oiseaux de proie qui les dépeçaient sous les yeux des promeneurs. Le gouvernement anglais défend maintenant aux riverains de jeter les corps dans le fleuve; seulement, comme cette coutume n'était pratiquée que par les gens trop pauvres pour faire les frais d'un bûcher, on a dû établir une sorte de bûcher municipal, vaste tour où flambe continuellement un brasier destiné à dévorer les restes des pauvres diables.

Sur la rive droite du fleuve, à une petite distance en aval de la ville, s'étendent les magnifiques jardins botaniques dont le naturaliste Hooker a doté Calcutta, et qui sont aujourd'hui, sans nul doute, les plus vastes et les plus beaux du monde. On y trouve réunis, non pas dans les serres, mais en plein air, en pleine terre, les merveilles des flores africaine, américaine, asiatique et océanienne. Les principales curiosités sont : un baobab du Sénégal dont le tronc n'a pas moins de quinze mètres de circonférence, et un multipliant ou banyan indien qui couvre avec ses nombreux pilastres plus d'un kilomètre carré; malheureusement, ce dernier arbre a été fort endommagé dans le grand cyclone de Calcutta.

Le cyclone! Ce mot résonne d'une façon sinistre dans la métropole indienne! Il n'est pas de fléau qui puisse lui être comparé, et tout tremble devant sa terrible puissance.

Pendant mon séjour ici, je fus témoin d'un de ces cyclones, d'une intensité relative. Depuis la veille les instruments barométriques éprouvaient des oscillations assez brusques, lorsque, à une heure de l'après-midi, le ciel, où brillait depuis le matin un soleil radieux, se couvrit de nuages avec une éton-



HABITATION EUROPÉENNE A CALCUTTA.

nante rapidité. J'étais sur l'esplanade, et dès ces premiers signes j'aperçus un grand mouvement en rade : les navires dépassaient leurs mâts de perroquet, déchargeaient les vergues de leurs voiles et semblaient tout préparer pour la lutte.

Tout d'un coup, regardant autour de moi, je vis tout le monde prendre la fuite en courant comme poursuivi par un ennemi. Cependant l'air était encore calme, et je ne m'expliquais guère cette panique, lorsque, à l'extrémité de l'esplanade, du côté du fort William, je distinguai une sorte de nuage de poussière grisâtre qui s'avançait en rasant le sol avec rapidité. Je pris à mon tour la fuite, et avec une certaine terreur, car je me trouvais maintenant absolument seul dans la vaste plaine et j'avais à franchir quelques centaines de mètres avant d'arriver aux maisons.

J'atteignais enfin l'extrémité de la rue Durumtollah, lorsque j'entendis des cris en arrière; je me retournai : à dix pas de moi, un palanquin était déposé au milieu du chemin, les porteurs se sauvaient, abandonnant une pauvre dame européenne qui, dans son effroi, ne savait plus comment sortir de son véhicule; au moment où j'allais me porter à son aide, le nuage de poussière nous atteignit; je me sentis envelopper, étreindre par une force invincible, puis mes pieds quittèrent le sol et je tombai à terre.

Je me relevai à demi au bout d'un instant; la poussière avait disparu, la pluie tombait à torrents et le vent soufflait avec une violence qui m'empêchait de me tenir debout. La pauvre dame avait heureusement réussi à sortir du palanquin, que le tourbillon avait lancé contre la balustrade de l'esplanade, et elle gisait à terre, fort effrayée. Je réussis à la rejoindre, en me traînant à demi dans une posture fort ridicule, et, l'ayant aidée à se relever, nous pûmes, nous soutenant l'un l'autre, gagner l'hôtel Gallais, qui se trouvait dans la rue voisine. J'eus assez de peine à me faire ouvrir, car toutes les issues avaient été soigneusement barricadées.

Pendant un quart d'heure, la violence du vent suivit une marche progressive; enfin les murailles se mirent à vibrer d'une façon tellement inquiétante que l'hôtelier fit réunir tout le monde dans une pièce qui occupe généralement le centre dans les maisons de Calcutta, et dont les murs fort épais, à l'épreuve du cyclone, sont construits de façon à ne pas souffrir même de l'écroulement complet de l'édifice. Fort heureusement nous n'eûmes pas à faire l'essai de la solidité suprême de ce dernier refuge : le vent baissa sensiblement, le roulement du tonnerre et la fulgurante lueur des éclairs, qui avaient accompagné la pluie dès le commencement, cessèrent à leur tour, et en quelques instants le calme fut rétabli, le ciel redevint bleu et limpide, comme si rien ne s'était passé. Les rues offraient après l'orage un spectacle navrant; des tuiles, des branches d'arbres, des enseignes, des débris de palanquins, des vêtements les jonchaient dans toute leur longueur. Parmi ces décombres, on remarquait les cadavres de centaines de corbeaux, de buses, de milans et de quelques *arghilahs;* ces pauvres oiseaux n'avaient pu lutter contre le vent, qui les avait tués en les lançant sur les maisons.

Ce désastre me rappelle que j'ai oublié de vous présenter la plus célèbre des curiosités de Calcutta : je veux parler des *arghilahs* ou philosophes. Il n'est pas, en effet, de spectacle qui frappe plus le nouvel arrivant que de voir ces oiseaux, grands comme des hommes, se promener gravement parmi la foule qui encombre les rues ou garnir de leur fantastique silhouette le sommet de tous les édifices. Leur tête chauve, galeuse, percée de deux petits yeux ronds et rouges, supporte un bec énorme, pointu, en cornet, capable d'engouffrer un poulet entier, et muni d'une poche violacée qui sert d'antichambre au puissant estomac. Placez cette tête enfoncée entre les épaules d'un corps blanc, sur lequel viennent se rabattre deux ailes à bande noire, semblables à des bras croisés derrière le dos; posez ce corps sur deux jambes jaunes d'une respectable

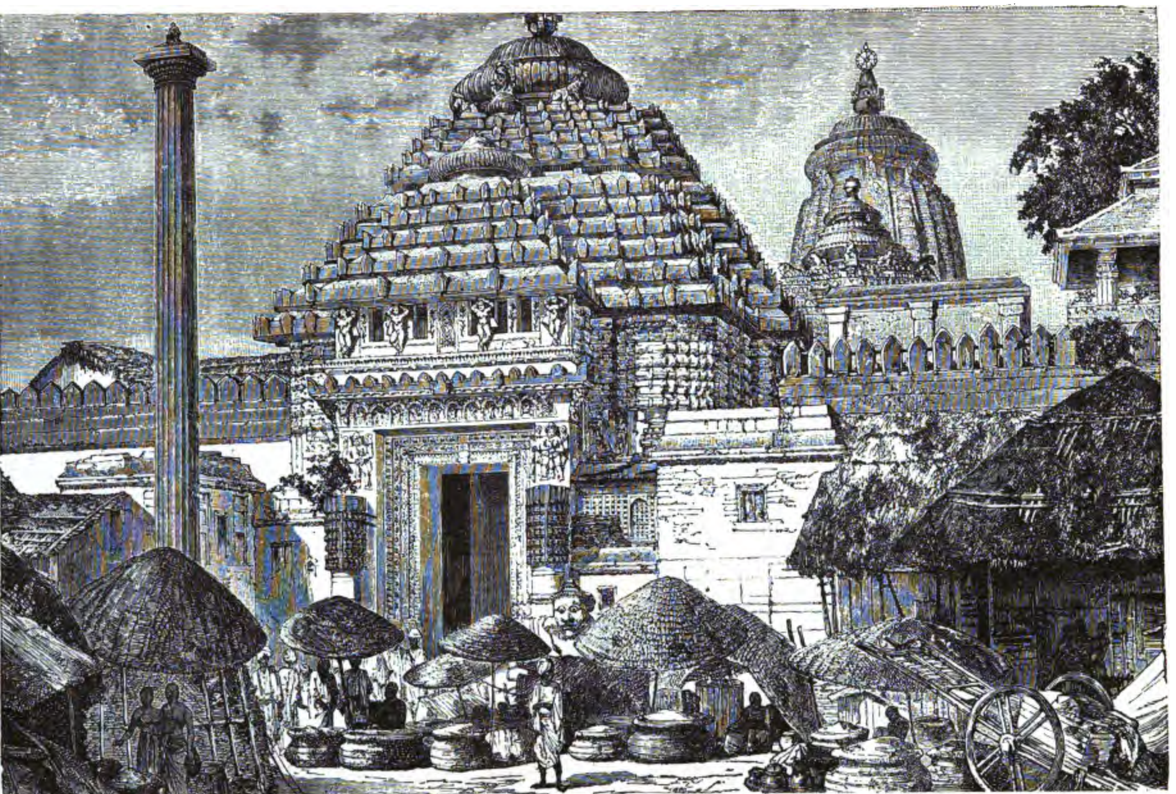
longueur, et vous aurez l'arghilah, que la science a baptisé du nom vulgaire de *cigogne à sac.* Le public, frappé par la gravité de sa démarche et l'air penseur de son crâne dénudé, lui a donné le nom plus pittoresque de *philosophe* ou d'*adjudant.*

Ces *philosophes* sont un bienfait pour Calcutta; leur œil investigateur ne laisse jamais séjourner un instant dans la cité la moindre immondice. Sous ce climat humide et chaud, avec la saleté native des habitants pauvres, et dans une ville aussi considérable, si l'on n'avait pas de pareils auxiliaires, tous les soins ne suffiraient pas à tenir les rues dans un état de salubrité même médiocre. Aussi les lois les protègent-elles, et il est défendu, sous peine d'une amende de 125 francs, de les molester en quoi que ce soit.

Les arghilahs ne sont du reste que les commandants de la vaste armée des nettoyeurs patentés de Calcutta, qui se compose de plusieurs milliers de vautours, de buses, de milans, de gypaètes, de cigognes et de corbeaux; mais tout ce monde tremble devant son terrible bec, et les meilleurs morceaux sont réservés à leur prodigieux estomac. La voracité de l'arghilah est, en effet, extraordinaire; à demi repu, on le voit souvent happer au passage quelque corbeau impertinent et le faire disparaître, malgré ses protestations, dans la vaste poche, où, après quelques instants de tumulte, le travail de la digestion commence sur-le-champ à s'opérer.

Ces oiseaux quittent Calcutta tous les ans, au moment de la ponte, pour trois mois; mais au bout de ce temps ils reviennent fidèlement occuper chacun le poste qui lui appartient: ce qu'on a pu constater au moyen de colliers dont on a muni quelques-uns d'entre eux. L'un de ces porteurs de colliers monte la garde depuis trente ans sur le palais du vice-roi.

Ayant fixé la date de mon retour en France au mois de septembre, j'ai profité des deux mois que j'avais devant moi pour faire des excursions vers les points principaux des provinces



LE TEMPLE DE JAGHERNATH.

voisines. Mon premier but fut le temple de Jaghernath, où j'arrivai à l'époque des grandes fêtes du Rath.

Ce temple est un des plus célèbres de l'Inde, et sa fondation remonte à une antiquité reculée. A l'occasion des fêtes, des pèlerins, au nombre parfois de cent mille, y affluent de toutes les parties de l'Inde. L'idole de Jaghernath est placée sur un char en bois porté sur seize roues et mesurant 8 mètres de longueur sur autant de largeur. La lourde masse est mise en mouvement au moyen de forts câbles auxquels s'attellent des milliers de pèlerins, amenés par la vue de l'idole à un état de folie furieuse. C'est au cours de ces processions que jadis des centaines de malheureux fanatiques poussaient l'exaltation jusqu'à se précipiter sous les roues du char et à se faire broyer pour gagner le paradis que les indignes brahmanes leur promettaient au prix de ce sacrifice.

XXV

Dacca. — Le départ. — Madras. — Pondichéry. — Les possessions françaises de l'Inde. — Ceylan.

Pointe-de-Galle.

Rentré à Calcutta, de retour de mon excursion dans l'Orissa et à travers les marais de l'embouchure du Gange, je reprenais, quelques jours après, ma course sur le *Eastern Bengal Railway*, qui, me faisant traverser dans toute sa largeur le delta, vint me déposer à Goalanda, sur la rive droite du bras principal du Gange. Ce fleuve, épuisé par ses innombrables dérivations, n'a guère ici une plus grande largeur qu'à Monghyr; il roule lentement ses eaux entre des rives basses et monotones.

Le lendemain, un bateau à vapeur me conduisit à Dacca.



UNE PLACE A PONDICHÉRY.

Cette ville ne laissa pas de me désappointer; je m'attendais à trouver des restes dignes du grand rôle qu'elle a joué pendant de longs siècles comme capitale du Bengale oriental, mais je n'y vis que quelques ruines insignifiantes. En revanche, la ville moderne offre l'aspect d'un grand centre commercial; ses bazars sont populeux, animés et offrent un curieux mélange de races; le type indo-chinois s'y rencontre presque autant que le type hindou.

Dacca marque, du reste, l'extrême frontière orientale de l'Inde; à quelques lieues dans l'est, la Megna, le grand bras du Brahmapoutra, marque la limite du monde hindou, et les collines que l'on aperçoit à l'horizon n'ont d'autre population que des Kou Kis, des Louchaïs, toutes tribus de sang et de coutumes indo-chinoises. J'avais donc, cette année, franchi de l'ouest à l'est, de l'Indus au Brahmapoutra, l'Inde dans sa plus grande largeur.

Le 30 août j'étais de retour à Calcutta, et le 1er septembre je montais à bord du *La Bourdonnais*. Après six ans de courses, de travaux et de fatigues, j'allais enfin prendre le chemin de la patrie et dire adieu à l'Inde. Il me fallait aussi dire adieu à mon brave et fidèle compagnon, que de nouveaux projets retenaient dans ce pays. Mon vieux bêra Dêvi, le loyal serviteur qui m'avait suivi depuis deux ans à travers tant de bonnes et de mauvaises fortunes, était là aussi, fondant en larmes, embrassant mes genoux.

Enfin le moment de la séparation est venu : la cloche sonne; je vois Schaumburg et le vieux bêra s'éloigner dans la chaloupe en me faisant un dernier adieu; puis l'hélice frappe l'eau, et bientôt Calcutta disparaît à nos regards. Tout le jour nous descendons le fleuve au milieu d'un flot de navires de toutes nationalités, gagnant le port ou se dirigeant vers la mer. Le lendemain matin, nous nous arrêtons un instant à Diamond Harbour, petit havre situé à l'embouchure de l'Hougly, et où les bateaux à vapeur embarquent les dernières dé-

pêches; puis, au delà, nous entrons dans le golfe du Bengale; les rives s'éloignent, et bientôt la terre de l'Inde s'évanouit dans les vapeurs de l'horizon.

Je devais la revoir quelques jours après, mais d'une façon fugitive. Notre bateau fit escale à Madras, où je descendis quelques heures.

Le lendemain nous venons jeter l'ancre près d'une longue jetée en fer, battue par les vagues, à l'extrémité de laquelle se groupent un phare et quelques maisons à demi cachées par de pittoresques groupes d'arbres : c'est Pondichéry, la capitale des possessions françaises dans l'Inde. En débarquant, on est frappé par le spectacle riant que présentent ses belles et larges rues, ombragées par des arbres magnifiques et bordées d'élégantes maisonnettes que précèdent de jolis jardinets. Tout est propre, coquet; les places sont couvertes d'un beau gazon, çà et là s'élève quelque colonne, un petit temple hindou. Un calme hélas! trop profond règne partout, et l'on se prend à rêver une existence douce et paisible dans ce lieu charmant.

Pondichéry est la capitale des possessions françaises de l'Inde. Hélas! ces possessions se réduisent à bien peu de chose. Du vaste empire indo-français que le grand Dupleix avait rêvé et qu'il avait été si près de réaliser, il ne nous reste plus que Pondichéry, avec un territoire de 20 à 23 000 hectares, composé de lambeaux enchevêtrés au milieu d'un nombre égal de parcelles anglaises; Chandernagore, avec 800 hectares; Yanaon, avec 200 hectares; Karikal, avec 12000 hectares, et le petit port de Mahé, sur la côte de Malabar, avec quatre petits villages ou aldées; c'est-à-dire un total de 36 000 hectares, territoire peuplé aujourd'hui d'un peu moins de 230 000 habitants et éparpillé sur plus de 2 400 kilomètres de côtes.

Par une clause du honteux traité de Versailles du 3 septembre 1783, qui nous reconnut la possession de ces lambeaux de terrain, il nous est interdit de donner à ces territoires

d'autres limites que de simples fossés d'irrigation, et d'y entretenir d'autres troupes que celles nécessaires au maintien de la police locale. Ainsi, à chaque rupture entre la France et l'Angleterre, il a toujours suffi de quatre hommes et un caporal anglais pour annexer nos possessions au domaine britannique. Chaque fois, il est vrai, l'Angleterre nous a remis intégralement en possession de ce que nous appelons pompeusement les Indes françaises. Une fois seulement, en 1815, la France fut mise en état d'échanger ces possessions ridicules contre un territoire autrement riche et important, la belle île Maurice, notre ancienne Ile de France. Cette proposition fut faite par lord Castlereagh à notre ministre des affaires étrangères, qui refusa. « Lequel, s'écrie l'illustre voyageur Jacquemont, était le plus inepte, de celui qui faisait une telle proposition, ou de celui qui, maître de son choix, abandonnait Maurice? » Aujourd'hui, certes, la chose ne nous sera plus proposée.

Trois jours après, nous débarquions à Pointe-de-Galle. Ce port, d'où je vous adresse cette dernière lettre, est à l'extrémité méridionale de l'île de Ceylan. Je vais y rester quelques jours pour visiter les environs, et je prendrai le paquebot suivant. Dans un mois je serai à Paris.

FIN

TABLE DES GRAVURES

FIN DE LA TABLE DES GRAVURES.

TABLE DES MATIÈRES